42569/A

QUESNAY, F.
C

ex libris Baudouin

# L'ART DE GUERIR PAR LA SAIGNÉE,

OU L'ON EXAMINE EN MÊME tems les autres secours qui doivent concourir avec ce remède, ou qui doivent lui être préferés, dans la cure des Maladies tant Médicinales que Chirurgicales.

*Par* FRANÇOIS QUESNAY, *Maître ès Arts, Chirurgien reçu à S. Côme, Membre de la Societé Academique des Arts, & de l'Academie des Sciences & Belles Lettres de Lyon; Chirurgien de* MONSEIGNEUR LE DUC DE VILLEROY.

A PARIS,
Chez GUILLAUME CAVELIER, près la Fontaine Saint Severin au Lys d'Or.

M. DCC. XXXVI.
*Avec Approbations & Privilege du Roy.*

18332

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

A MONSEIGNEUR

LE DUC

# DE VILLEROY,

DE RETZ ET DE BEAUPREAU,

Pair de France, Capitaine de la premiere & plus ancienne Compagnie Françoiſe des Gardes du Corps du Roy ; Brigadier de ſes Armées, Gouverneur & Lieutenant Général pour Sa Majeſté, de la Ville de Lyon, Provinces de Lyonnois, Foreſt & Beaujollois, &c.

MONSEIGNEUR,

*L'Ouvrage que j'ai l'honneur de préſenter à Votre* GRANDEUR, *eſt un précis de la pratique que j'ai adoptée en fait de Médecine & de Chirurgie. Je vais lui faire ſubir une épreuve générale en le rendant public : par-là je me procurerai l'avantage de profiter des connoiſſances de ceux qui pourront me redreſſer, & de ceux à qui je donnerai*

*peut-être occaſion d'encherir ſur moi. Un tel avantage m'eſt abſolument eſſentiel, puiſqu'il me rendra plus digne de l'emploi dont Votre* GRANDEUR *m'honore. Vos bienfaits me rendent encore ce même motif plus preſſant: Vous avez moins fait attention à l'utilité que Vous pouviez retirer de mes foibles talens, qu'aux efforts que j'ai faits pour m'inſtruire. Mes travaux ont trouvé dans votre liberalité des récompenſes peu ordinaires, qui rendent ma ſituation plus heureuſe que je n'aurois oſé l'eſpérer. Je ne ſçaurois donc ſaiſir avec trop d'empreſſe-*

*ment les Moïens de ſatisfaire du mieux qu'il m'eſt poſſible, à ce qu'exige de moi, & mon devoir & ma reconnoiſſance. Je ſuis avec un très-profond reſpect,*

*MONSEIGNEUR,*

DE VOTRE GRANDEUR,

Le très-humble & très-obéïſſant ſerviteur,

E. QUESNAY.

# AVERTISSEMENT.

LEs chiffres des apoſtilles qui ſont aux marges de ce Traité, ſont une ſuite de ceux des apoſtilles du Traité de l'*Eſſai Phyſique ſur l'Oeconomie Animale*, que l'Auteur a donné avant celui-ci; parce que le premier, n'a été fait que comme un Traité Préliminaire pour l'intelligence de ce dernier: c'eſt pourquoi il n'y a pour les apoſtilles de l'un & de l'autre, qu'une même

ſuite de chiffre, qui, au premier Traité, finit au N°. 223. & qui au ſecond, recommence au N°. 224. Ainſi tout chiffre de renvoi qui ſe trouvera ici au-deſſous, en valeur du N°. 224, renvoïera à l'Oeconomie Animale.

## *APPROBATION*
### *De Meſſieurs les Maîtres Chirurgiens-Jurés de Paris.*

NOus ſouſſignés Membres de la Compagnie des Maîtres Chirurgiens-Jurés de S. Côme, nommés par délibération du Conſeil de ladite Compagnie du Mercredi 3. Août 1735. pour examiner un Ouvrage dont la premiere partie eſt un *Eſſai phyſique ſur l'Oeconomie animale*, & la ſeconde *un Traité de l'Art de guérir par la ſaignée & les autres remedes, compoſé par M. QUESNAY Maître ès Arts, Chirurgien reçu à S. Côme, &c.* croions que ceux qui ſçavent ce que la Medecine & la Chirurgie ont de commun, ne ſeront pas ſurpris de voir que l'Auteur ait, dans ces deux Traités, remonté juſqu'aux premiers principes de l'Art de guérir; qu'il ait examiné avec beaucoup de ſoin, la nature, les effets & les ſignes des differens temperamens; qu'il ait recherché les cauſes generales des maladies internes & externes, & qu'il ait tiré des indications raiſonnées pour la cure de ces maladies. Toutes ces connoiſſances ne ſont pas moins néceſſaires au Chirurgien qu'au Medecin. *Nec*

*Chirurgiæ alia, quam Medicinæ principia, nec aliæ demonstrandi sunt leges*, dit le celebre *Fernel*. En effet, les maladies externes que les Chirurgiens traitent, sont de même nature que les maladies internes qui sont du ressort particulier des Medecins : & ces maladies qui appartiennent à la Chirurgie, ont des accidens & des dépendences qui portent presque toujours le trouble dans toute l'Oeconomie animale. Deplus ces mêmes maladies se trouvent souvent accompagnées de maladies internes, qui y causent des effets que le Chirurgien ne peut ignorer, sans commettre des fautes considérables dans la pratique de son Art. Il est donc absolument nécessaire que les Chirurgiens soient parfaitement instruits de la Phisique du corps humain, sain & malade, aussi bien que de la nature & des effets des remedes que l'on doit emploier pour le rétablir ou pour le conserver en santé. C'est ce qui nous engage à exhorter les Chirurgiens, sur tout ceux qui servent dans les Vaisseaux, dans les Armées, dans tous les Regimens, dans certains Hôpitaux & à la Campagne, qui sont presque toujours destitués du conseil des Medecins, à faire

une étude particuliere de cet Ouvrage, dans lequel ils trouveront des regles capables de les conduire sûrement dans la cure des maladies tant médicinales que chirurgicales. Fait à Paris le 5. Septembre 1735.

BERTRAND, MALAVAL, MOUTON, CUQUEL.

Vû le raport ci-dessus, consentons que l'Auteur le fasse imprimer. Fait & déliberé à S. Côme le 7. Septembre 1735.

TURSSAN, *Lieutenant du premier Chirurgien du Roi, & Prevôt perpétuel.*
ROUHAULT, *Prevôt en charge.*
DORLET, *Prevôt en charge.*
GERARD, *Prevôt en charge.*
ANDOUILLE', *Prevôt en charge.*

---

*EXTRAIT DES REGISTRES De la societé des Arts.*

Du Dimanche 5. Juin 1735.

CE jour Messieurs les Associés soussignés, nommés Commissaires par déliberation de la societé des Arts,

du 12. Novembre 1734. pour l'examen d'un livre intitulé, *Eſſai phiſique ſur* L'OECONOMIE ANIMALE, *avec un Traité de* L'ART DE GUE'RIR PAR LA SAIGNE'E compoſée par M. QUESNAY, & qu'il deſire donner au Public, ont fait leur rapport à la Compagnie contenant ce qui ſuit.

La petiteſſe de ces deux traités ne paroît pas répondre au ſujet annoncé par les titres. Cependant tout ce qu'il y a de plus intereſſant ſur ces matieres, nous a paru y être fort approfondi. Des faits y ſont partout, les principes & les preuves ſur leſquels l'Auteur bâtit; mais ces faits ne peuvent ennuïer: ils ſont expoſés avec une telle brieveté, & paroiſſent dans un ſi beau jour, que quoiqu'ils ne faſſent, pour ainſi dire, que paſſer rapidement, ils n'en ſont pas moins frappans, & ne produiſent pas moins leur effet. De plus ils ſont diſtribués dans un ordre ſi judicieux & ſi naturel, qu'il en reſulte un ſiſtême rempli de nouveautés, ſans avoir cependant le défaut d'être nouveau. Car en Medecine comme dans les autres ſciences, il n'y a qu'une doctrine qui puiſſe être vraie: ce qu'on peut faire de mieux, eſt de la mettre de plus en plus en éviden-

ce, de diminuer les fauſſetés qui s'y trouvent & d'y ajouter de nouvelles verités.

Les raiſonnemens tiennent ici peu de place : on n'y trouve que ceux qui ſont néceſſaires pour expoſer & pour démontrer avec préciſion, la doctrine qui doit naître immédiatement des expériences & des obſervations ſur leſquelles l'Auteur s'appuïe. Il eſt ſi perſuadé qu'au-delà des faits il n'y a plus rien de ſûr, que les premieres cauſes qu'il reconnoît, ne ſont que de premiers effets ſenſibles & généraux, qu'ordinairement il n'entreprend point d'expliquer, mais qui lui ſervent à en expliquer une infinité d'autres qui ſont du reſſort de l'art de guérir.

Ainſi nous croïons que cet ouvrage ſera utile & agréable, non-ſeulement aux perſonnes de l'art, qui aiment à agir avec connoiſſance de cauſe dans le traitement des maladies, mais encore à ceux qui ont du goût pour la phiſique, ſurtout pour la phiſique du corps humain. A Paris ce 22. Mai 1735.

BOTTE'E, *Directeur.*
HYNAULT, *Secretaire.*
CROISSANT DE GARENGEOT, *Tréſorier.*
BASSUEL, *Aſſocié aſſidu.*

En conſéquence de ce rapport, la ſocieté aïant déliberé en la maniere accoutumée, a permis à Mr. QUESNAY, de donner ſon ouvrage au Public ſous ſon nom, & ſous la qualité d'aſſocié de la ſocieté des Arts.

Je ſouſſigné Secrétaire de la Societé des Arts, certifie que l'extrait ci-deſſus, a été tiré du regiſtre des délibérations de la Societé, & qu'il eſt en tout conforme à l'original. A Paris ce 5. Juin 1735.

HINAULT.

---

## *EXTRAIT DES REGISTRES*

*De l'Academie des Sciences & Belles-Lettres, établie à Lyon.*

Du Mardi 10e. de Mai 1735.

LE ſieur Queſnay Maître ès Arts, & Chirurgien reçû à S. Côme, Aſſocié & Correſpondant de l'Academie des Sciences & Belles-Lettres de Lyon, aïant fait préſenter à cette Academie, ſon Traité DE L'ART DE GUERIR PAR LA SAIGNE'E, avec un traité DE L'OECONOMIE ANIMALE; elle a nommé pour l'examiner, Mrs. Peſtallozzi & Rey Do-

cteurs en Medecine, qui en aiant fait aujourd'hui un rapport fort avantageux à la Compagnie, elle a permis à Monsieur Quesnay de faire imprimer son Livre, avec la qualité d'Associé & Correspondant de l'Academie des Sciences & Belles Lettres de Lyon. En foi de quoi je lui ai délivré le présent Certificat, à Lyon ce 10e. de Mai 1735.

BROSSETTE, Secretaire perpetuel.

---

A Toutes ces Approbations, l'Auteur avoit crû ajoûter celle de la Faculté de Medecine de Paris, parce qu'elle avoit nommé deux de ces Membres pour examiner cet Ouvrage, & que par le rapport que ces deux sçavans Docteurs en ont fait à la Faculté, il a paru digne de leurs éloges: mais la Faculté a depuis, par des motifs qui ne regardent ni l'Ouvrage ni l'Auteur personnellement, jugé à propos de supprimer ce témoignage. De nouvelles refléxions lui ont fait envisager certaines conséquences qui l'ont déterminée à ne pas rendre ce rapport public. L'Auteur auroit pû en donner ici une copie, pour prévenir les

impressions que cette décision peut faire sur quelques particuliers incapables de se décider par leurs propres lumieres ; mais les égards qu'il a pour plusieurs Docteurs de cette Faculté, & pour la Faculté même, l'en ont empêché : il n'en auroit pas même parlé, si les demarches de la Faculté n'avoient pas été divulguées.

---

## *APPROBATIONS des Censeurs Royaux.*

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit qui a pour titre *l'Art de guérir par la saignée*, où l'on examine les autres secours qui doivent concourir avec ce remede, ou qui doivent lui être préferés dans la cure des maladies ; avec un traité sur l'*Oeconomie animale*. Cet ouvrage m'a paru digne de l'impression. A Paris le 5. Janvier 1735.

VERNAGES.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit intitulé *Essai physique sur l'Oeconomie animale*, avec un Traité de *l'Art de guérir par la saignée*, où l'on examine en même tems les autres secours qui doivent concourir avec ce remede, ou qui doivent lui être préferés dans la cure des maladies. J'ai jugé ces ouvrages très-dignes de l'impression. A Paris ce 20. Decembre 1734.

PETIT.

## *PRIVILEGE DU ROY.*

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîstres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, salut. Notre bien amé GUILLAUME CAVELIER, Libraire à Paris, Ajoint de la Communauté, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *l'Art de guérir par la saignée avec un Traité sur l'Oeconomie animale par le sieur François Quesnay: Abregé de toute la Medecine pratique, par Jean Allen, avec la méthode de Sydenham, & quelques formules: Traité des Maladies des Os par Jean-Louis Petit; les vertus Medicinales de l'eau commune, avec la dissertation de M. Moreau sur la glace, & celle du sieur Frederic Hoffman sur les Remedes Domestiques*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caractéres suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contresecel des Présentes. A ces causes voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer lesdits Livres cidessus spécifiez en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caractéres conformes à ladite feuille imprimée & attachée sous notredit contresecel, & de les

vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposez, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impétrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. & qu'avant que de les exposer en vente les Manuscrits ou Imprimez qui auront servi de copie à l'impression desdits Livres, seront remis dans le même état où les Approbations y auront été données, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chau-

velin ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun, dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin ; le tout à peine de nullité des Préſentes : du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie deſdites Preſentes qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenuë pour duëment ſignifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, charte Normande, & Lettres à ce contraires ; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Verſailles le ſeiziéme jour du mois de Juillet l'an de grace mil ſept cent trente-cinq, & de notre Regne le vingtiéme. Par le Roy en ſon Conſeil.

SAINSON.

*Régiſtré ſur le Regiſtre* IX. *de la Chambre royale des Libraires & Imprimeurs de Paris*, N°. 122. *Fol.* 121. *conformément aux anciens Reglemens confirmé par celui du* 28. *Février* 1728. *A Paris ce* 18. *Juillet* 1735. *Signé*,

G. MARTIN *Syndic*.

## *FAUTES A CORRIGER.*

On a marqué par une * celles qui obſcurciſſent ou qui changent le ſens.

## PREMIERE SECTION.

### CHAPITRE I.

* Page 2. ligne 4. Entant qu'elle dépoüille ou enléve quelques-unes de nos humeurs plus que les autres, *liſez*, entant qu'elle dépoüille la maſſe des humeurs, de quelques-unes, qu'elle enléve plus des autres.

*Ibid.* l. 25. réparées, *liſez* remplacées.

### CHAPITRE II.

P. 4. l. 22. dans leſquels, *liſez* & dans leſquels.

P. 5. l. 9. réparer, *liſez* rétablir: *de même à la ligne* 13.

*Ibid.* l. 15. s'écouler où, *liſez* s'écouler vers l'endroit où.

* P. 6. *à l'alinea*, effacez la parentheſe.

* P. 7. l. 15. cet air, *liſez* l'air extérieur.

*Ibid.* l. 28. de ce que, *liſez* parce que.

### CHAPITRE III.

P. 17. l. 7. que non pas à la Saignée, *liſez* qu'à la Saignée.

*Ibid.* l. 16. en conſiderant en particulier

la déplétion, *lisez* en distinguant la déplétion.

*Ibid.* l. 19. de toutes autres causes, *lisez* de toute autre cause.

* P. 19. l. 6. en suivant, *lisez* si l'on suit.

## SECONDE SECTION.

### CHAPITRE III.

* P. 31. l. 2. du Chap. remplacée, *lisez* anéantie.

## *SECONDE PARTIE.*

### CHAPITRE I.

P. 56. l. 23. d'un épuisement, *lisez* en un épuisement.

P. 61. l. 11. ce n'est donc, *lisez* ce ne sont donc.

## SECONDE SECTION.

### CHAPITRE II.

* P. 151. l. 4. contagion aërienne, *ajoûtez* d'une personne à l'autre.

## SECONDE SECTION.

### CHAPITRE III.

* P. 172. l. 28. *auctifiques*. Ce terme a déplu à des personnes judicieuses. M. Hecquet cependant l'employe d'après Barekusen, qui s'en sert pour marquer la propriété par

laquelle une petite quantité d'un ferment ou levain, peut s'accroître, en communiquant ses qualités à une autre matiére, de-même qu'une bougie allumée peut communiquer sa lumiere à une infinité d'autres, sans perdre la sienne. Or nous n'avons point de terme dans notre Langue, ni même en Latin, pour exprimer cette propriété; c'est ce qui m'a obligé de me servir du mot *auctifique*, que Barékusen a forgé de deux mots Latins; de m'en servir dis-je, parce qu'il m'a paru très significatif, du-moins pour les Personnes Lettrées.

# TROISIEME SECTION.

## CHAPITRE IX.

* P. 241. l. derniere, Si il, *effacez* Si.

* P. 251. *apostille*, aux playes, *ajoûtez* recentes.

* P. 270. l. 10. sancassini, *lisez* M. Sancassani. L'Ouvrage que je cite de cet Auteur célébre, sont ses Aphorismes sur la cure des plaies, lesquelles renferment la doctrine de Cæsar Magatus, Auteur qui bien avant M. Belloste, s'est déclaré, avec raison, pour la simplicité & pour la rareté des pansemens; mais d'une maniére un peu trop générale, qui a besoin de quelques restrictions. Un Chirurgien d'un mérite connu, doit nous donner bien-tôt une traduction de ces Aphorismes, avec des Notes qui rendront cet excellent Ouvrage encore plus intéressant & plus utile.

* P. 271. l. 22. tête de souris, *lisez* tettes de souris.

P. 291. l. 26. Sthal, *lisez* Stahl.

P. 305. l. 27 miſcibles, *lisez* nuiſibles.

P. 309. l. *pénultiéme. Autocratique*, qui depend de cette eſpéce d'*autocratie*, dont parle les Médecins: entr'autres les Médecins Allemands de l'Ecole de Stahl, qui penſent que les ſimptômes des maladies & les maladies mêmes, ſont des mouvemens ou des efforts que la Nature fait pour ſe délivrer de la cauſe qui l'excite, ou qui lui eſt nuiſible. Enſorte que la Nature (ſous le nom de principe vital) leur paroît ſe gouverner elle-même; & c'eſt cette eſpéce de direction qu'ils appellent *autocratie*. Ce qui a fait que j'ai dit une impulſion ou direction *autocratique*, comme on dit démocratique, ariſtocratique, &c. Cependant ce mot n'a pas été reçu par quelques perſonnes bien capables d'en juger, que j'ai conſultées depuis l'impreſſion; ainſi il faut dire par une impulſion que la Nature régit elle-méme.

* P. 313. l. 22. emplacement, *lisez* amas.

P. 327. *à l'alinea* Voici un développement, *lisez* Ce développement.

* P. 349. l. 29. & qu'il ſecondoit, *lisez* ſecondant ces Saignées.

* P. 350. l. 18. Mollin, *lisez* Molin.

* P. 351. apoſtille, conjoncture, *lisez* conjecture.

* P. 360. l. 10. peloter, *lisez* ramaſſer.

L'ART

# L'ART DE GUERIR PAR LA SAIGNE'E.

Diviſé en deux parties.

*I. De la Saignée & de ſes effets en géneral.*
*II. Des indications pour la Saignée.*

## PREMIERE PARTIE.

I. Section. *De la Saignée en géneral.*
II. Section. *Des effets de la Saignée.*

## PREMIERE SECTION.

### De la Saignée en géneral.

### CHAPITRE PREMIER.

#### Ce que c'est que la Saigne'e.

224. Définition.

LA ſaignée eſt une évacuation d'une portion de la maſſe du ſang, par une ouverture faite exprès à quelqu'un des vaiſſeaux ſanguins.

225. L'évacua-

Cette évacuation peut être conſide-

tion de la ſaignée eſt de deux ſortes, la dépletion, la ſpoliation.

rée en deux manieres : 1°. entant qu'elle deſemplit les vaiſſeaux ; en ce ſens on l'appelle *Dépletion* : 2°. entant qu'elle dépoüille, ou enleve quelques-unes de nos humeurs plus que les autres; alors on peut l'appeller *Spoliation.*

Ces deux ſortes d'évacuation doivent être diſtinguées, parcequ'elles n'ont point la même durée, ni les mêmes effets.

226. L'une peut être ſans l'autre.

Le chile, que les alimens fourniſſent continuellement, peut en très-peu de tems, & quelquefois dans l'inſtant même, remplir la place des humeurs enlevées par une ſaignée, & entretenir les vaiſſeaux auſſi pleins qu'auparavant ; en ce cas, la dépletion n'a pas lieu long-tems.

Mais ce chile, qui va occuper la place des humeurs enlevées, ne devient pas ſitôt ſemblable à ces humeurs, il n'en acquiert pas ſur le champ toutes les qualités ; juſques-là on ne peut pas dire que ces humeurs enlevées ſoient abſolument reparées. La maſſe du ſang en demeure donc dépoüillée tant qu'elles ne ſont pas encore parfaitement reproduites. L'experience nous apprend par la foibleſſe du corps, par la couleur pâle de la peau, &c. qui reſtent après

les ſaignées, que ce dépoüillement dure quelquefois un tems fort conſidérable, ſurtout par rapport à la partie rouge de la maſſe du ſang. Cette bouffiſſure du corps, qui accompagne ordinairement la couleur pâle de la peau après d'abondantes ſaignées, prouve aſſez que les vaiſſeaux peuvent être remplis, & au-delà, tandis que la partie rouge reſte encore en défaut.

Nous nous formerons une idée plus exacte de cette *Spoliation*, quand nous aurons prouvé que la ſaignée enleve en effet, à proportion beaucoup plus de ſang que des autres humeurs. Alors nous verrons clairement que non-ſeulement la ſaignée deſemplit les vaiſſeaux en diminuant la maſſe des humeurs en général, mais auſſi qu'elle change, dès l'inſtant même qu'elle ſe fait, la proportion que les humeurs gardoient entr'elles par rapport à leur quantité. De cette diſproportion que la ſaignée met ici entre les humeurs, il reſulte clairement, que celles dont il reſte le plus, ſe trouvent dégarnies de celle qui a été enlevée en plus grande quantité. La ſaignée cauſe donc, outre la dépletion, une ſorte de dépoüillement qui doit avoir ſes effets particuliers, indépendemment de

la dépletion qui a auſſi les ſiens, qu'on doit pareillement diſtinguer de ceux de la ſimple ſpoliation. Ainſi, pour éviter la confuſion, nous allons traiter de l'une & de l'autre en particulier.

## CHAPITRE II.

### De la Depletion.

227. Définition.

LA dépletion eſt une évacuation qui, en diminuant le volume des liquides, diminuë auſſi la plénitude des vaiſſeaux qui contiennent ces liquides.

228. Sa diſtribution s'étend partout.

La dépletion ſe partage également, & à peu près dans le même tems, dans tous les vaiſſeaux ſanguins où la viteſſe de la circulation eſt égale. Des vaiſſeaux ſanguins elle ſe communique ſucceſſivement à tous les autres genres de vaiſſeaux, à-peu-près comme nous voions qu'il arrive à ces puits qui reçoivent à travers des terres, leur eau d'une riviere voiſine; dans leſquels l'eau baiſſe à meſure que celle de la riviere diminuë. Deux choſes établiſſent néceſſairement en nous cette repartition.

1o. La force élaſtique des vaiſſeaux

qui pousse, & qui presse également les sucs de toutes parts, qui les oblige de se conformer à l'aisance ou à la résistance mutuelle qui se trouve entr'eux, & y entretient une sorte d'équilibre ou d'égalité absolument nécessaire, pour la regularité de la circulation & de toutes les opérations de la machine ; équilibre qui doit se reparer aussitôt qu'il est rompu par dépletion de quelqu'un de nos vaisseaux, & qui ne peut pas, sans quelque empêchement particulier, ne se pas reparer, parcequ'il dépend de liquides, qui de leur nature tendent toujours à s'écouler où ils trouvent moins de résistance, & où ils se trouvent moins pressés. Il y a une infinité de faits qui prouvent cette harmonie, ou cette correspondance parfaite que les sucs répandus dans les divers genres de vaisseaux, ont entr'eux. Cette huile où ces sucs graisseux distribués dans les tissus cellulaires, ne paroissent pas y être moins assujettis : car il est d'experience, que la graisse revient dans les vaisseaux sanguins, reparer les pertes qu'ils font, jusques-là qu'on trouve, dans ceux qui sont morts de faim, les tissus cellulaires *adipeux*, même celui d'entre les fibres des muscles, entierement épui-

fés & comme téduits à rien. Il y a des animaux, surtout des oiseaux, qui engraissent aussitôt qu'ils sont dans l'abondance, & qui maigrissent dès qu'ils cessent d'avoir de quoi se nourrir. Ce changement subit est une preuve du prompt retour de la graisse dans les vaisseaux, à mesure qu'ils se vident. Les enflures *œdemateuses* qui changent selon les differentes situations du corps, les hidropisies qui arrivent aux parties dont on lie les veines, ces gonflemens *œdemateux* qui causent la plethore, & qu'une saignée enleve sur le champ, prouvent encore bien clairement, que les sucs des cellules graisseuses ont leurs allées & venuës si libres, que la moindre aisance ou la moindre résistance qui se trouve dans les vaisseaux sanguins, suffit pour les obliger d'y entrer ou d'en sortir.

2o. La pression de l'air (cette force) est encore d'un puissant effet pour contribuer à maintenir l'égalité de plénitude dans les vaisseaux: c'est ce que nous remarquons bien visiblement, lorsque les bouchers soufflent quelque animal après l'avoir tué. Il est assez difficile de comprendre comment l'air, que le soufflet envoie dans les

graisses voisines de l'ouverture, force & parcourt tout le tissu cellulaire d'un bœuf; comment peut-il le remplir & le distendre au dernier excès, au-dedans comme à la surface, près comme loin du soufflet qui pousse cet air. Il n'y a pas lieu de mettre dans le soufflet, toute la force qui agit ici; car il faudroit que cet air fût poussé avec une force plus capable de tout rompre dès son entrée, que de conduire l'air tranquillement partout ce frêle tissu. On ne peut attribuer un effet si étonnant, qu'à l'élasticité des parties dilatées par l'air, & à la pesanteur de cet air, qui pese fortement & également sur toute la surface du corps. Ces forces ne permettent point à l'air qui sort du soufflet, de s'amasser à l'endroit de la sortie; elles l'obligent à s'étendre de tous côtés; il suffit que le soufflet lui fasse faire le premier pas. Delà vient aussi cette facilité avec laquelle les injections, que font les anatomistes, parcourent & rempliſſent une multitude de petits vaisseaux d'une extrême longueur, & d'une délicatesse inconcevable, sans y causer aucun dommage: effet qui arrive sans doute de ce que les liquides ne peuvent rester inégalement comprimés; le plus petit pas-

sage ou la plus petite ouverture, est là pour eux, un défaut de compression, par où il faut qu'ils s'échappent, & qu'ils continuent de s'échapper tant qu'ils trouveront à se placer plus à l'aise. Or l'inégalité de plénitude dans nos vaisseaux, forme cette inégalité de compression contre laquelle les liquides contenus dans ces vaisseaux ne peuvent tenir. Il faut donc, quand la saignée vide ou desemplit une veine, que tous les autres vaisseaux se ressentent également de ce dégagement.

129. La déplétion que cause une saignée, est peu considérable.

Il suffit de penser à la quantité du liquide qu'il y a dans le corps, pour apercevoir que la déplétion que produit une saignée, est un très-petit objet. Nous avons prouvé ci-devant que les liquides font au-moins les $\frac{5}{6}$ de la masse du corps; un corps qui pese 120 livres, a donc pour le moins 100 livres de liquides. Dans une saignée où pour l'ordinaire on en tire environ 12 onces, on ne diminuë la masse de ces liquides, tout au plus que de $1\frac{1}{3}0$. Qu'on juge delà quel effet peut avoir dans ce corps, la déplétion d'une saignée, & combien doit peu durer cette déplétion, que quelques boüillons peuvent réduire à rien, avant même qu'elle se soit repartie dans tous les genres des vaisseaux?

n°. 187.

Ce n'eſt donc qu'en ſuppoſant un grand nombre de ſaignées faites bruſquement, qu'on peut compter ſur la dépletion ; mais ſi nous conſiderons la dépletion dans les cas ordinaires où l'on ſe contente d'une ou de deux ſaignées, ou plus ſi vous voulez, entre leſquelles on laiſſe des intervalles trop longs pour que la dépletion de la ſaignée qui ſuit, puiſſe, à cauſe des alimens que le malade prend, ſe joindre avec celle de la ſaignée précedente, cette dépletion, dis-je, conſiderée en pareil cas, paroît ſe réduire à très-peu de choſe ; c'eſt pourquoi je me trouve néceſſité de rompre en partie avec elle, & d'avoir recours à une autre cauſe plus générale, plus efficace & moins paſſagere, pour expliquer les effets de la ſaignée.

130. On ne peut compter ſur la dépletion que quand on ſaigne beaucoup & promtement

## CHAPITRE III.

### De la Spoliation.

LA *Spoliation* que procure la ſaignée eſt une évacuation, qui dégarnit la maſſe du ſang de ſa partie rouge, & de ſes autres ſucs bornés à parcourir les vaiſſeaux ſanguins.

131. Définition.

232. Comment elle a lieu.

Il est incontestable que dans la saignée, les sucs trop grossiers pour parcourir d'autres routes que les vaisseaux sanguins, sont plus en prise que les autres sucs qui parcourent divers genres de vaisseaux, où la saignée ne se pratique point; car on voit clairement que l'évacuation doit d'abord être fournie par les vaisseaux d'où la saignée tire immédiatement, & que ce n'est que successivement, que les autres vaisseaux plus reculés doivent participer à cette évacuation. Une saignée se fait si promptement, qu'elle est finie avant que le remüement qu'elle cause, puisse s'étendre jusqu'à ces derniers; ainsi toute l'évacuation est toujours prise par provision, aux dépens des vaisseaux sanguins.

233. Les vaisseaux sanguins sont à l'égard des vaisseaux blancs, environ comme 2 est à 3.

Pour mieux comprendre ce qu'il en coûte enfin aux vaisseaux sanguins, & combien la saignée enleve chaque fois de leurs sucs particuliers, il faut examiner le rapport que les vaisseaux sanguins ont avec les vaisseaux blancs. De ce côté-ci nous trouvons les vaisseaux limphatiques, les tuiaux qui composent, presqu'en entier, les parties qu'on appelle *Spermatiques*, enfin les tissus adipeux, qui seuls font au-moins la moitié du volume d'un corps qui a un peu d'em-

bonpoint. On peut encore compter ici les petits tuiaux qui compoſent les premieres trames de toutes les parties de notre corps. De l'autre côté, c'eſt-à-dire de la part des vaiſſeaux ſanguins, nous trouvons ſeulement les arteres, les veines & les fibres ſanguines. Les ſujets en qui les vaiſſeaux ſanguins ont le plus de volume, ſont les bilieux, parceque chez eux, ces vaiſſeaux ſont plus amples que dans ceux de tout autre temperament; cependant ces bilieux ont ordinairement peu de corpulence. De tout ceci il eſt facile de comprendre que ces vaiſſeaux ſont, pour la part qu'ils tiennent dans le corps, fort au deſſous des vaiſſeaux blancs, ſurtout dans une perſonne qui a un peu de corpulence, où pour l'ordinaire les vaiſſeaux ſanguins ſont d'ailleurs moins conſidérables, que dans les ſujets maigres dont on vient de parler. Si on fait attention que même dans ces ſujets maigres, le tiſſu adipeux fait la plus grande partie du volume des chairs, toutes ſanguines qu'elles paroiſſent, parceque les fibres de celles-ci ſont tellement entremêlées de ce tiſſu, qu'elles y ſont le plus petit objet. Si on conſidere auſſi les os & les autres parties ſpermatiques, les premieres tra-

mes des parties sanguines mêmes, on sera convaincu que, abstraction faite de ces parties blanches, les vaisseaux sanguins ne sont pas, dans les corps mêmes où ils tiennent plus de volume, le tiers de la masse de ces corps, & que c'est peut être tout au plus s'ils en font le quart dans les corps médiocrement gras. Ainsi fixons, à quelque chose près, la masse du sang contenu dans ces vaisseaux sanguins, au tiers de la totalité de sucs qu'il y a dans un corps d'un embonpoint médiocre; supposons que ce corps pese 120 livres; de ces 120 liv. retranchons en un sixiéme pour les parties solides, il nous restera 100 livres de liquides. La masse du sang, c'est-à-dire la masse des sucs contenus seulement dans les vaisseaux sanguins, sera en ce cas d'environ 30 livres.

234. Le sang proprement, est à l'égard des sucs blancs contenus seulement dans les vaisseaux sanguins, à peu près comme 1 est à 3, & à l'égard de la masse to-

Il nous reste encore à établir présentement le rapport qu'a le sang, ou la partie rouge de cette masse, avec les autres sucs de cette même masse; j'entends toujours celle qui est contenuë seulement dans les vaisseaux sanguins. Pour découvrir à peu près ce rapport, il faut d'abord se regler sur le *Coagulum* qui se forme d'une partie de ce corps d'humeurs qu'on tire par une saignée. Ce *coa-*

*gulum* contient tout ce qu'on a tiré de partie rouge ; la partie sereuse où nage ce *Coagulum*, ne paroît plus en contenir. Quelquefois ce *Coagulum* l'emporte par son volume sur la partie sereuse ; mais plus ordinairement la partie sereuse l'emporte sur lui, du-moins après avoir eu le tems de se séparer. Supposons-les en général à peu près égaux ; mais prenons garde dans cette supposition, que la partie rouge n'est pas la seule partie de cette masse qui soit susceptible de coagulation ; car les sucs gélatineux se coagulent plus volontiers que cette partie rouge même, comme on le voit par les saignées que l'on fait dans l'eau, où cette même partie rouge ne se prend pas, tandis que les sucs gélatineux se figent autour de la limphe fibreuse, & se rassemblent pour former ces grands lambeaux que l'on apperçoit dans l'eau, où l'on fait ces saignées. Il n'est donc pas douteux que, quand le sang vient à se figer & à former un *coagulum*, une partie de ces sucs ne se figent autour de ses globules, & qu'ils n'engagent aussi avec eux, beaucoup de la limphe fibreuse, & qu'ensemble ils ne contribuënt un peu à former la masse de ce *coagulum* : je dis un peu, parceque si on moüille un petit bâton dans

tale des ses blancs re pandus p- tout, cons i est à 9.

la partie ſereuſe refroidie, & qu'on regarde ce bâton avec le microſcope, il paroît tout couvert de gelée ; preuve que les ſucs gélatineux reſtent mêlés principalement avec la ſeroſité : la limphe y reſte mêlée auſſi, car ſi on expoſe cette même ſeroſité au feu, celui-ci épaiſſit cette limphe, & la rend fort ſenſible ; ainſi le coagulum n'a tout au plus que ſa part de ces ſucs, ſur le même pied que cette ſeroſité. En diminuant donc du *coagulum*, quelque choſe pour ces ſucs, on peut ſuppoſer que le reſte eſt de partie rouge, & préſumer, comme ont déja fait quelques-uns, que celle-ci eſt à peu près le tiers des ſucs qui forment toute cette maſſe d'humeurs contenuës ſeulement dans les vaiſſeaux ſanguins. Si cette maſſe eſt de trente livres, elle contiendra par-conſequent 10 livres de ſang proprement dit.

Au ſurplus on peut penſer à cet égard, comme on voudra, & admettre plus ou moins de cette partie rouge, cela ne fait rien à l'explication que nous allons donner ; car ſoit qu'il s'en trouve peu ou beaucoup dans la maſſe du ſang, le dépoüillement de cette partie rouge par la ſaignée, ſe trouvera toujours à proportion le même.

Si dans une saignée on tire trois palettes ou douze onces de liquides, il y en aura donc, sur le pied de l'évaluation qu'on vient de faire, un tiers, c'est-à-dire quatre onces, qui seront de parties rouges ou de sang proprement dit ; les deux autres tiers qui font huit onces ou demi livre, seront de sucs blancs. Rappellons-nous que dans un corps qui pese 120 livres, il y a au moins 100 liv. de liqueurs ; que de ces 100 liv. il y en a au plus 10 livres qui soient de parties rouges, le reste est de sucs blancs, & nous verrons que le sang proprement dit, ne fait que $\frac{1}{10}$ de la masse totale de nos liqueurs, c'est-à-dire, qu'il y a 9 fois autant de sucs blancs que de sang ; d'où il faut conclure que quand on fait une saignée de trois palettes, on tire $\frac{1}{40}$ du sang qu'il y a dans le corps, & qu'on ne tire seulement que $\frac{1}{180}$ des sucs blancs qui se trouvent dans ce même corps : c'est à proportion, quatre fois plus de sang que de sucs blancs qu'il en coûte à la masse totale des humeurs.

235. Une saignée enleve $\frac{1}{40}$ du sang, & seulement $\frac{1}{180}$ de sucs blancs.

236. Le sang fournit dans une veine pour sa part quatre fois plus que les sucs blancs à proportion de leur quantité.

Je dis que ce qu'on tire de sucs blancs dans une saignée de 12 onces, ne sera qu'environ à $\frac{1}{180}$ de leur masse totale, parceque l'évacuation, qui se fait d'abord dans les vaisseaux sanguins, de-

237. Les vaisseaux sanguins ne contribuent que pour $\frac{1}{5}$ dans la saignée.

n°. 223. vient, comme nous l'avons prouvé, commune par la repartition qui s'en fait successivement dans tous les genres de vaisseaux; de façon que les vaisseaux sanguins, que nous supposons n'être que le tiers des vaisseaux en général, & qui fournissent d'abord toute la saignée, se trouvent enfin n'y contribuer que pour leur part, c'est-à-dire, pour un tiers, les deux autres tiers, que par provision ils avoient fournis de plus, leur sont rendus par les vaisseaux blancs, pourvû que les boüillons, ou d'autres alimens ne se soient pas saisis auparavant du vide que la saignée cause dans ces vaisseaux sanguins: car en ce cas, ceux-ci se trouveroient refournis en tout ou en partie, indépendamment des vaisseaux blancs.

238. Les vaisseaux sanguins fournissent leur part de la saignée tout en partie rouge.

Mais ces vaisseaux blancs aussi bien que les alimens nouvellement pris, ne fournissent actuellement que des sucs blancs, toute la partie rouge, qui a été enlevée, tombe en pure perte pour les vaisseaux sanguins; les sucs blancs, qui leur sont rendus, remplacent en entier cette portion de sucs blancs que la saignée leur enleve. La masse du sang, c'est-à-dire la masse des sucs contenus dans les vaisseaux sanguins, ne diminuë donc qu'en parties rouges.

La dépletion que produit la saignée ne peut pas durer longtems, à moins que la diete, la fiévre, la purgation, les sueurs, &c. ne concourent à l'entretenir. Mais en ce cas c'est plutôt à ces dernieres causes qu'on doit l'attribuer, que non pas à la saignée, qui, comme nous l'avons remarqué, ne peut désemplir que fort peu les vaisseaux; parceque l'évacuation d'une saignée n'est presque rien en comparaison de la quantité de sucs que nous avons, & parceque, si on en fait plusieurs, on remplit ordinairement plus par les alimens, que l'on ne vide par ces saignées. Ainsi, en considerant en particulier la dépletion que produit présentement la saignée, de celle qui peut, indépendamment de celle-ci, venir de toutes autres causes, l'on s'apperçoit bien que la place que laisse cette dépletion, surtout dans les vaisseaux sanguins, est bientôt reprise par les sucs chileux, & souvent avant même qu'elle ait pu, du-moins tout à fait, se repartir partout; & alors vous avez à observer que ce sont tous sucs cruds, que les vaisseaux sanguins reçoivent à la place des sucs élaborés enlevés par la saignée, & qui auroient pu leur être rendus, par les autres vaisseaux,

239. La saignée au-lieu de diminuer les sucs blancs dans les vaisseaux sanguins, les augmente presque toujours.

à mesure qu'ils auroient participé à l'évacuation. Donc en toutes manieres les vaisseaux sanguins sont beaucoup plus exposés que les autres, aux effets de la saignée ; car d'un côté cette augmentation de sucs blancs & cruds, & d'un autre côté cette diminution de la partie rouge, doublent l'effet de la spoliation que produit la saignée.

240. Le dépouillement de la partie rouge, influe sur les sucs limpidiques.

Cette spoliation influe nécessairement sur les humeurs qui se produisent de cette partie rouge, car c'est tarir leur source que d'enlever l'humeur qui les produit ; ainsi les limphes doivent beaucoup se sentir de la saignée, non-seulement pour la part qu'elles peuvent fournir à l'évacuation, mais encore par le dépoüillement que cette saignée cause, qui se fait tout à leurs dépens, en leur ôtant l'humeur d'où elles viennent ; peut être même que la limphe fibreuse, du-moins la plus grossiere, est bornée à parcourir les vaisseaux sanguins, où elle se trouve par-conséquent exposée à la spoliation de la même maniere que le sang, à la quantité près qui doit être bien moins considérable de la part de cette limphe. Cette spoliation mediate ou immédiate à laquelle les limphes sont sujettes, contribuë encore à appauvrir la

masse du sang, & la reduire de plus en plus en sucs cruds & aqueux.

241. C'est par le moien de cette spoliation que nous pourrons expliquer plusieurs effets de la saignée, difficiles à comprendre en suivant sur cette matiere, la théorie que l'on a donné, qui est entierement fondée sur la déplétion. Pourquoi, par exemple, une seule saignée où l'on ne tirera pas $\frac{1}{150}$ des liquides, peut causer des effets bien sensibles & durables dans certains sujets & dans certaines circonstances, jusques-là que *Sidenham* a observé que dans une extrême plethore, où les sujets sont accablés & abatus à ne pas pouvoir remuer les membres, une saignée de quelque once de sang, lui a quelquefois suffi pour en dissiper tous les accidens? Pourquoi, lorsqu'on ouvre un corps mort après 9 ou 10 saignées, on lui trouve les chairs toutes décolorées, quoiqu'on ne lui ait enlevé qu'une assez petite partie de la masse de ses humeurs? Pourquoi quelques saignées par lesquelles on ne peut enlever que peu ou point d'esprits animaux, affoiblissent si fort? Pourquoi la saignée affoiblit davantage que beaucoup d'autres évacuations bien plus abondantes? Pourquoi les autres genres d'évacua-

Ce n'est que par la spoliation qu'on peut resoudre plusieurs difficultés touchant la saignée.

tions ne peuvent d'ordinaire ſuppléer à la ſaignée ? Pourquoi la ſaignée eſt un ſecours ſi prompt & ſi efficace dans la plûpart des maladies qui dépendent du ſang ; tandis qu'elle ſoulage ſi peu, ou ſi lentement dans les maladies ſimplement ſereuſes ? Pourquoi elle eſt inutile & même nuiſible dans les maladies où les vaiſſeaux ſont ſurchargés de ſucs crus & trop aqueux ? Tous phénomenes dont on ne peut rendre raiſon par la ſimple dépletion ; mais que l'on comprendra aiſément, après que nous aurons expliqué tous les changemens que la ſaignée doit produire par le dépoüillement de la maſſe du ſang ;

# SECONDE SECTION.

## *Des effets de la Saignée.*

### CHAPITRE I.

#### LES PREMIERS EFFETS DE LA SAIGNE'E.

242. Les effets primitifs de la saignée se réduisent à deux 1°. Elle met les liquides plus au large. 2°. Elle rend la masse du sang plus sereuse.

LEs deux chapitres précedens montrent que les effets primitifs de la saignée évacuative, peuvent se réduire à deux ; l'un qui appartient à la déplétion, l'autre à la spoliation. Celui de la déplétion [ supposé que cette déplétion soit considérable ] *est de procurer quelque aisance aux liquides dans leurs vaisseaux*, surtout pendant la saignée & immédiatement après. Celui de la spoliation *est de rendre la masse du sang plus sereuse*. Nous allons examiner qu'elle est l'étenduë & l'usage de ces deux effets, en considerant les changemens qu'ils causent dans l'action des solides & dans les qualités des liquides.

## CHAPITRE II.

### DES EFFETS DE LA SAIGNE'E SUR LES SOLIDES.

243. Les effets que la saignée produit sur les solides par la déplétion.

LEs parties solides, comme nous l'avons déja dit, sont composées de vaisseaux : ces vaisseaux sont formés de plusieurs tuniques : on en remarque cinq qui composent les parois des vaisseaux sanguins ; une qui est elle-même fort garnie des vaisseaux sanguins, arteriels & veineux, entrelacées les unes avec les autres ; une qui est celluleuse ; une glanduleuse ; une musculeuse, ou formée de fibres sanguines ; enfin l'exterieure qui semble toute nerveuse.

244. Les tuniques des vaisseaux sont sujettes à la déplétion comme les vaisseaux mêmes.

Les vaisseaux sanguins, comme nous l'avons dit aussi, se desemplissent à mesure que le sang s'échappe par l'ouverture de la saignée ; mais cette déplétion ne peut se distribuer dans tous ces vaisseaux que par gradation : car il faut qu'elle se fasse dans les gros vaisseaux d'où le sang sort, immédiatement avant que de se faire dans les vaisseaux sanguins des tuniques de ces gros vais-

seaux : il faut pareillement qu'elle se fasse dans ceux-ci, avant que de se faire dans les petits vaisseaux sanguins des tuniques de ces derniers, ainsi de suite. De là vient que la dépletion se communique successivement des vaisseaux sanguins aux vaisseaux de leurs tuniques, & que les tuniques des vaisseaux sont sujettes à la dépletion, comme les vaisseaux mêmes. Il se peut même faire que les tuniques des vaisseaux où l'on saigne, se ressentent de cette dépletion plutôt que celles des vaisseaux éloignés ; ce qui pourroit être de quelque considération pour la doctrine de la révulsion & de la dérivation ; parceque l'aisance que causeroit premierement cette dépletion dans les tuniques des vaisseaux où l'on saigne, pourroit faciliter le jeu de ces vaisseaux, & y accelerer le cours du sang, plus que dans les autres ; mais ceci me paroît bien alambiqué & bien incertain.

245. La dépletion produit un relachement dans les parties.

Des derniers vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition des parties, la dépletion passe aux vaisseaux exanguins : ainsi par gradation elle pénétre jusqu'au tissu le plus intime de ces parties. Cette dépletion doit par-conséquent causer, dans toutes nos parties

molles, du-moins une petite détente; une détente cependant plus ou moins considérable & plus ou moins durable, selon que les saignées seront plus ou moins abondantes, qu'elles se feront plus ou moins promptement, & selon que la diéte sera plus ou moins severe, surtout par rapport aux alimens succulens;

[2.] *Les boissons simplement aqueuses ne sont pas contraires à la déplétion.*

car pour les boissons aqueuses, elles ne fournissent aux vaisseaux que des liquides passagers, qui ordinairement s'échappent peu de tems après qu'ils sont pris; ils sont même si passagers, qu'il ne paroît pas qu'ils se confondent avec nos humeurs; le véhicule de celles-ci ne paroît prendre de ces liquides aqueux, que ce qui lui est nécessaire pour s'entretenir dans une proportion convenable avec ces humeurs; le reste est expulsé sur le champ comme superflu. Il paroît d'ailleurs que non-seulement ces liquides aqueux ne se mêlent pas intimement avec nos humeurs, mais encore qu'ils ne servent que peu pour les laver, car ils entraînent très-peu de chose avec eux; il n'y a que cette partie qui est admise pour servir de véhicule, qui détrempe véritablement nos humeurs, & qui se charge des substances excrémenteuses. Aussi nous voions en effet

que

que ceux qui ont pris beaucoup de boisson ne rendent incontinent que des urines très-claires & en abondance. Il n'y a que celles qu'ils rendent beaucoup de tems après avoir bu, qui sont colorées & chargées; ainsi nous pouvons remarquer en passant, que ceux qui pensent qu'il n'y a qu'à boire de l'eau en abondance, pour détremper, pour laver la masse du sang, & pour en entraîner les impuretés, ne réüssissent pas si bien qu'ils pensent. Il me paroît que c'est la soif, du-moins lorsqu'on se porte bien, qui doit regler la quantité de boisson dont nous avons besoin, & peut être que dans ce cas, l'eau n'est pas si préferable au vin qu'on se l'imagine; car, à en juger par ce qui se passe dans l'œconomie animale, nous appercevons que ce qu'il y a de vineux dans les boissons que nous prenons, y est toujours bien reçû, du-moins est-il certain que nous ne pouvons rien découvrir de vineux, dans les urines que nous rendons peu après avoir bu du vin; la nature le retient, elle n'expulse, pour ainsi dire, que la partie aqueuse qui faisoit partie du vin: ainsi on s'apperçoit assez que le vin se mêle mieux à nos humeurs que l'eau, & qu'en santé un peu de vin

mêlé avec de l'eau, convient pour servir d'introducteur à celle-ci. Il n'y a que l'excès du vin ou quelque indisposition particuliere, qui puisse en rendre l'usage nuisible; mais revenons à notre sujet.

246. Les principaux effets de la saignée sur les solides, viennent de la spoliation. 200. [5.]

Les principaux changemens qui arrivent aux solides par la saignée, leur viennent du dépoüillement qu'elle fait sur la masse des humeurs. Pour comprendre ces changemens, il faut se ressouvenir d'une verité que nous avons établie ailleurs, qui est que la force des parties organiques dépend surtout de la partie rouge du sang, & que d'un autre côté cette partie rouge est la plus grossiere de toutes nos humeurs. Or, si elle est trop abondante, ou trop peu détrempée, elle coule avec peine dans les fibres musculeuses; elle rend l'action des parties organiques difficile, & s'oppose à l'agilité de ces parties. Les parois des vaisseaux sont elles-mêmes des parties organiques fournies de fibres musculeuses, toujours en action; des parties organiques qui doivent être les plus agiles de tout le corps, & de qui dépendent le mouvement & les autres dispositions des liquides. La saignée, en dépoüillant la masse du sang de sa partie rouge, la rend plus fluide & plus

247. La saignée rend l'agilité aux solides.

36. 37. 38. 39.

fereuse : elle doit donc être très-efficace pour faciliter, & réveiller l'action des vaisseaux bridés par un sang trop garni, qui engage les fibres musculeuses des parois des vaisseaux, qui arrête l'étenduë de leurs vibrations, qui les gêne & les tient dans une espece de contraction. Alors un pouls concentré & embaraſſé, une circulation languissante, des filtrations imparfaites ou empêchées, une roideur, un engourdissement, une pesanteur dans les membres, des lassitudes, un accablement, une sorte d'impuissance dans toutes les parties du corps, sont les suites ordinaires de ce défaut d'agilité dans le jeu des vaisseaux ; à quoi la saignée remedie admirablement.

La saignée affoiblit l'action des parties organiques.

248. La saignée ne convient pas seulement pour réveiller les forces opprimées, elle peut d'ailleurs, par un effet tout opposé, affoiblir l'action des parties organiques, notamment celles des vaisseaux, lorsqu'elle est trop vigoureuse, trop violente ou trop excitée par quelque irritant, ou bien, lorsque par une disposition convulsive, ou autrement, ces vaisseaux restent dans un resserrement que l'effort des liquides ne peut vaincre : car la saignée, en dé-

poüillant & en appauvriſſant la maſſe des humeurs, attaque cette force dans ſon principe : mais en ce cas il ne faut pas qu'elle ſoit ſeulement faite pour donner de l'aiſance ; on doit la pouſſer plus loin, afin que la maſſe des humeurs ſouffre une perte aſſez conſidérable de partie rouge, pour mettre cette maſſe hors d'état de ſe prêter à cette force qu'on veut rabattre.

249. Elle relache & détend les vaiſſeaux.

Cet affoibliſſement eſt alors ſuivi de pluſieurs bons effets. Les vaiſſeaux ici trop reſſerrés, tiennent les liquides dans une grande dépreſſion que la ſaignée diſſipe, & détruiſant la cauſe de cette ſorte de contraction, elle met leurs parois en état de ceder à l'effort des liquides. Nous voions en ce cas qu'après quelques ſaignées, un pouls petit, dur, & embaraſſé, ſe raſſouplit & ſe dilate.

Si au-contraire la force & la fréquence extrême du jeu des vaiſſeaux, agite & raréfie beaucoup les liquides, cette raréfaction tombe dès qu'on affoiblit & modere par des ſaignées cette grande activité; elle tombe même quelquefois, de façon que les veines qui paroiſſent fort groſſes, ou fort gonflées, diſparoiſſent & diminüent ſouvent après une ou deux ſaignées, au-

tant que si elles avoient perdu la moitié de leurs liquides. Il est vrai qu'il ne faut pas toujours attribuer cet effet à la seule saignée ; car ce gonflement des vaisseaux est souvent fort passager chez nous, tant en santé qu'en maladie. Un peu de froid ou de chaud, un peu de calme ou d'agitation, un accès & un redoublement de fièvre ou une intermission, suffisent pour produire un changement notable dans le volume des vaisseaux. Sur quoi il faut remarquer que c'est avec bien peu de fondement qu'on se regle sur la grosseur du pouls, ou des veines, pour juger de la *plethore* ou de la plénitude des vaisseaux, & de la nécessité de la saignée.

250. Elle rend le pouls plus susceptible de vitesse.

Quoique la saignée diminuë beaucoup la force ou la vigueur du jeu des vaisseaux, elle n'en ralentit pas la vitesse ; car nous voions au-contraire, qu'après une grande *hemorragie*, ou après beaucoup de saignées, le pouls est pendant longtems plus fréquent qu'à l'ordinaire ; la masse du sang qui roule dans les vaisseaux se trouve alors fort appauvrie, & surtout fort dégarnie de ses petites masses globuleuses, pesantes & élastiques ; ce n'est plus qu'un fluide fort détrempé & fort coulant, qui cede facilement

à la contraction ou sistole de l'artere ; mais l'affoiblissement de la force musculeuse fait que cette contraction ne peut presque pas tenir ; cette force trop débile, trop momentanée, cede aussitôt au moindre effort que fait le liquide gêné par cette contraction. Ainsi la sistole & la diastole, à cause de cette facilité mutuelle, se font trop promptement; delà vient qu'on a remarqué, que ceux qui se font saigner souvent, sont plus disposés à la fiévre que les autres. C'est par la même raison que le pouls des convalescens, dont le sang se trouve dégradé par la fiévre, est plus fréquent aussi, qu'après un rétablissement parfait.

251. Elle rassouplit les solides.

L'appauvrissement géneral des humeurs, qui est une suite de la déplétion & de la spoliation, a aussi son effet sur les vaisseaux : car plus les saignées ont été abondantes, plus la masse des humeurs déchoit de sa perfection, plus elle tombe dans une crudité sereuse ; elle ressemble alors, en quelque façon, à un mucilage fort détrempé ; c'est un liquide onctueux & émolient, qui relâche, qui assouplit, qui amollit les tuiaux qui le conduisent sur toutes les minces tuniques des canaux exanguins, qui,

comme on observe tous les jours, sont fort sujettes, après beaucoup de saignées, à se laisser excessivement dilater par ces sucs cruds & aqueux.

Il resulte de l'explication qu'on vient de faire, que la saignée, tant par la dépletion & la spoliation, que par l'appauvrissement des humeurs, diminuë la force des parties organiques, qu'elle détend, relâche, assouplit, amollit les vaisseaux, qu'elle affoiblit leur ressort, qu'elle rend leur jeu plus libre, plus mou, plus aisé, & plus susceptible de vîtesse. 252. Resultat.

## CHAPITRE III.

### DES EFFETS DE LA SAIGNE'E SUR LES LIQUIDES.

LA *dépletion*, que cause la saignée, ne peut être remplacée que par les sucs chileux. Si cette dépletion est considérable, ces sucs nouveaux & cruds seront capables en ce cas, d'affoiblir beaucoup la masse des humeurs anciennes qui auront échappé à la saignée. Mais la spoliation doit encore contri- 253. La dépletion contribuë fort à la crudité des humeurs. 254. La spolia-

tion contribuë beaucoup auſſi a cette crudité.

buer davantage à cette crudité; tant parcequ'en dégarniſſant (ſurtout lorſque les ſaignées ſont abondantes) la maſſe du ſang de ſa partie rouge, elle tarit auſſi en partie la ſource de la limphe, tous ſucs qui coûtent le plus de tems & de travail à la nature, que parceque des ſucs crudes viennent occuper la place de ces ſucs élaborés, dont la ſaignée dépoüille la maſſe des humeurs; ce qui contribuë doublement à cette même crudité. D'ailleurs ces ſucs, à qui il en coûte le plus dans la ſaignée, ſont juſtement ceux par leſquels la nature travaille ſans ceſſe à en faire de pareils, auſſi bien qu'à reproduire continuellement l'humeur bilieuſe, qui quoique paſſagere, s'oppoſe cependant beaucoup à la crudité. Ainſi la ſpoliation, en dérobant les richeſſes de la maſſe des humeurs, & en débilitant les organes qui ſervent à perfectionner de nouveaux ſucs capables de reparer cette perte, jette non-ſeulement cette maſſe d'humeurs dans la crudité; mais encore elle la retient longtems dans cet état.

La ſaignée rend les ſucs plus coulans.

Cette dégradation a cependant ſes avantages que voici: 1°. Lorſque la partie rouge, qui eſt toujours la plus

grossiere & la plus lourde de toutes nos humeurs, est trop abondante, & qu'elle bride trop l'action des solides, la masse du sang, dégarnie en partie de cette humeur, devient beaucoup plus fluide & plus coulante. 2°. Lorsque l'humeur bilieuse est excedée de l'élaboration, qu'elle est trop active, trop dissolvante, trop raréfiante, & trop irritante, le jeu des vaisseaux débilité par la saignée, cesse d'en entretenir l'activité: de plus ce jeu ne devient pas si susceptible de son irritation; mais cette crudité, où la masse du sang se trouve plongée, devient par surcroît dans le moment même, un frein très-puissant pour refrener cette humeur bilieuse trop turbulente. 256. Elle modere l'activité de l'humeur bilieuse.

La saignée, à cause de cette dégradation qu'elle produit dans les humeurs, n'est pas toujours si avantageuse: au contraire elle devient nuisible, lorsque la masse du sang manque de consistance; parcequ'elle est trop dénuée de parties rouges, & que nos humeurs ont de la peine à parvenir à leur degré de perfection, quand c'est, surtout à cause de la débilité ou de l'inertie fonciere des vaisseaux: car la perte, que font les humeurs, tombe principalement sur des sucs, d'où dépend la puissance des solides. 257. La saignée est nuisible où la crudité des humeurs domine. 200. [3.]

258. De la dimotion que la saignée peut causer dans les liquides.

La saignée produit aussi divers changemens dans le mouvement des liquides: car si la partie rouge, trop abondante ou trop grossiere, engage les fibres musculeuses des parois des arteres, elle en ralentit l'action, la circulation languit, les humeurs sont peu agitées, les vaisseaux alors trop fermes & trop resserrés, ne leur fournissent pas assez d'espace, leurs parties se trouvent trop rapprochées, elles se lient, elles s'embarassent & se condensent, l'élaboration & la dépuration de ces humeurs sont empêchées, la masse des liquides reste informe & chargée d'impuretés. Un peu de la partie rouge enlevée, suffit pour rendre la masse du sang plus mobile, & plus coulante dans les fibres charnuës, & dans les petits vaisseaux des parois des arteres; l'agilité est renduë à ces vaisseaux, ils se déploient; leurs vibrations se rétablissent dans toutes leurs forces, & dans toute leur étenduë; la circulation est accelerée, les humeurs en sont mieux maniées, & leurs parties plus agitées, plus divisées, plus raréfiées; les secretoires s'ouvrent, leur jeu se releve, ils se décrassent, ils se dégagent, ils rentrent en plein dans leurs fonctions, & les humeurs se dépurent.

Si on pousse la saignée jusqu'à débiliter ou affoiblir beaucoup les vaisseaux, & jusqu'à dégrader les liquides, les arteres, quoique leur jeu devienne plus libre & plus leger par les saignées, les arteres, dis-je, laissent languir la circulation, parcequ'elles n'agiront que mollement sur les liquides, qu'elles ne leur imprimeront qu'un mouvement foible auquel ils obéiront peu, à cause de leur crudité & de leur peu d'activité : delà naissent ces engorgemens & ces enflures œdemateuses au visage, aux mains, & aux jambes de ceux qui ont été beaucoup saignés. 259. Les grandes & abondantes saignées ralentissent le mouvement des liquides.

Ceci donne lieu à une remarque importante dans la pratique, sur la préférence quel'ondoit donner à la saignée ou à la purgation, ou à d'autres *stimulans*, lorsqu'il s'agit seulement, sur la fin d'une maladie, de divertir, de remüer, ou de déplacer une humeur qui se dépose sur quelque partie ; car il est aisé d'appercevoir que, sur la fin d'une maladie, où la partie rouge a eû beaucoup à souffrir, & où l'on a fait beaucoup de saignées, on doit peu conter sur la *dimotion* que peuvent causer alors d'autres saignées ; puisqu'en pareil cas, la saignée n'est capable que d'affoiblir davanta- 260. Remarque sur la dimotion que peut produire la saignée.

ge, & de causer un ralentissement encore plus considérable dans le cours des liquides.

261. Résultat. Nous voions donc que la saignée ; en vidant les vaisseaux, attire & entretient une crudité dans les humeurs ; qu'elle adoucit & modere l'acreté & l'activité de celles qui sont trop élaborées, & trop affinées, qu'elle rabat les rarefcences, qu'en dépoüillant la masse du sang de sa partie rouge, elle la rend plus sereuse, & moins embarassante, & qu'elle tarit en partie la source des sucs limphatiques, & qu'en débridant le jeu des vaisseaux, elle hâte la circulation trop languissante, elle ranime l'agitation des liquides, elle les dilate & les rarefie, & en rétablit l'élaboration & la dépuration ; qu'au-contraire, si elle est faite avec profusion, elle ralentit la circulation, & retarde la réparation des sucs, dont la masse des humeurs est déchûë.

## CHAPITRE IV.

### LA SAIGNE'E EST D'UN FOIBLE SECOURS DANS LES MALADIES QUI DEPENDENT DE L'INSUFFISANCE DES SOLIDES.

NOus avons remarqué que la saignée facilite l'action trop gênée des vaisseaux, ou empêchée par les liquides ; & que, lorsque cette action est extrême, elle en diminuë la force ; mais nous ne trouvons point qu'elle puisse remedier à l'insuffisance ou à l'inertie fonciere des vaisseaux : car si foncierement & indépendemment des liquides, le ressort des solides est trop foible, trop languissant, leurs tuniques trop molles, trop relâchées, ou trop denses, les pores des filtres trop étroits ou trop ouverts, la saignée est absolument infructueuse dans tous ces cas ; elle ne peut que débiliter encore davantage le jeu des vaisseaux trop languissant, qu'assouplir & défendre leurs tuniques déja trop relâchées & trop molles ; elle ne peut, puisqu'elle relâche, resserrer les pores trop ouverts ; elle ne peut, puisqu'elle n'enleve que des liquides, 245.246.

emporter la substance même des solides qui rend les tuniques des vaisseaux trop denses ou trop épaisses, & qui ferme en quelques endroits le passage aux liquides. Aussi l'experience nous apprend que dans les vieillards, elle ne peut ouvrir les pores de la peau trop resserrés, & y rétablir la transpiration en partie supprimée ; que dans l'intemperie phlegmatique, & dans la *leuco-phlegmatie*, elle ne peut raffermir les solides trop relâchés & trop débiles ; que dans l'intemperie mélancolique, elle ne peut vaincre la paresse des vaisseaux ; & que dans les schirres anciens où les humeurs sont, pour ainsi dire, solidifiées, & où l'action des solides est détruite, elle ne peut y remedier.

## CHAPITRE V.

### LA SAIGNE'E NE PEUT RIEN IMMEDIATEMENT CONTRE UN VICE ABSOLU DES LIQUIDES.

LOrſqu'un vice ſe trouve & perſiſte dans les liquides, indépendamment & malgré l'action des ſolides, on apperçoit tout d'un coup que la ſaignée ne peut rien contre ce vice, par les effets qu'elle produit dans les ſolides. Il ne nous reſte donc plus qu'à examiner ſi en enlevant une partie des liquides, elle emporte ce qu'il y a de vicieux, ou ſi elle peut le corriger. On peut préſumer qu'en enlevant une partie des liquides, elle doit enlever auſſi une partie de la matiere vicieuſe; mais tout au plus dans la même proportion qu'elle enleve de la maſſe génerale des humeurs, ſurtout ſi cette matiere s'y trouve généralement répanduë, juſqu'à quel excès faut-il porter la ſaignée pour diminuer cette maſſe ſeulement de $\frac{1}{10}$? Or quel avantage peut-on eſperer de $\frac{1}{10}$ de moins d'un heterogene qui infecte cette maſſe, & qui d'ordinaire eſt ca-

pable de s'y multiplier prodigieusement? Mais indépendamment de cette multiplication, ne sera-t'il pas toujours vrai que n'étant enlevé de cette matiere vicieuse par la saignée, qu'à proportion de cette partie de la masse des humeurs retranchée, ce qu'il en reste, se trouve encore chez nous dans la même proportion par rapport à nos humeurs, que si on n'avoit point saigné. On ne doit donc point dans les maladies, avoir recours à la saignée simplement dans la vüe d'enlever la matiere morbifique.

262. La saignée ne doit point être employée dans la vuë d'enlever les matieres morbifiques.

C'est donc avec raison qu'on ne compte point sur la saignée contre l'infection d'un virus répandu dans la masse des liquides. On feroit même très-mal de vouloir, par beaucoup de saignées, diminuer ces matieres virulentes qui ne détruisent déja que trop la partie rouge de nos humeurs; la saignée n'aboutiroit qu'à détériorer & appauvrir encore davantage les humeurs, qu'à abattre les forces, qu'à ruiner le ressort des solides, & à jetter le malade dans un état plus fâcheux. C'est ce que j'ai observé plusieurs fois, surtout à l'égard du virus chancreux. Une fiévre violente qui suivit une amputation que j'avois faite d'un cancer ulceré à la

263. On doit être circonspect dans l'usage de la saignée, lorsqu'il y a déja quelque humeur vicieuse qui détruit le sang.

mamelle, m'obligea de faire cinq ou six saignées à la malade qui se tira bien de l'opération, mais j'eus à combattre, pendant fort longtems, des enflures énormes qui occupoient entierement les jambes, & les cuisses. Un jeune homme, qui avoit un cancer ulceré au rein droit, tomba dans le même cas à cause de plusieurs saignées, qu'il fallut lui faire à la suite de l'amputation d'un *sarcocele* qui avoit attiré une tension inflammatoire à la region *hipogastrique*; j'eus beaucoup de peine, après que la plaie de mon opération fut guérie, à vaincre l'enflure des cuisses & des jambes qui étoient devenuës monstrueuses, & en danger de tomber en gangrene. La douleur de reins qui persista toujours cruellement, fut enfin suivie de la mort. Je découvris alors par l'ouverture du corps, la cause de ses souffrances & de la dégradation de ses humeurs. Je fus nécessité de saigner six ou sept fois, pour une fluxion de poitrine, une femme qui avoit un cancer ulceré, elle échappa de sa fluxion; mais de pareilles enflures lui survinrent qui la retinrent fort longtems au lit. Ces observations nous prouvent assez que, quand la masse du sang est infectée d'un virus, ou de matiere

purulente, ou bien de quelqu'autre humeur vicieuse qui détruit la partie rouge de la masse du sang, on ne doit avoir recours à la saignée qu'avec beaucoup de circonspection.

264. La saignée ne peut rien directement contre les heterogênes febrifiques; mais elle peut indirectement à leurs mauvais effets.

On peut comprendre facilement aussi que dans les fiévres continuës, ce n'est point pour diminuer ou pour exterminer *l'acre* qui les cause, qu'on a recours à la saignée, & que ce n'est que pour s'opposer indirectement à une partie de leurs mauvais effets; car il y a ordinairement pour les *heterogênes febrifiques*, un tems marqué plus ou moins long, selon leur degré d'acrimonie ou de malignité, un tems que la saignée ni autres remedes connus, ne peuvent gueres avancer, c'est ce qu'on remarque dans ces fiévres violentes & putrides, qui vont au-moins jusqu'au vingt-uniéme jours quelque remede qu'on emploie. La saignée ne peut donc rien directement contre ces *heterogênes febrifiques*; c'est beaucoup qu'elle puisse, comme nous le ferons voir, un peu réprimer les desordres qu'ils causent dans les solides, & par contre-coup dans les liquides: je dis par contre-coup; car s'ils agissent immédiatement sur les liquides, qu'ils les détruissent, qu'ils les corrompent,

nous ne devons gueres attendre, comme nous l'avons déja remarqué, de secours de la saignée contre ces infestations. Souvent ces acres *febrifiques* sont à l'égard des solides mêmes, d'un caractere si pernicieux, qu'il est impossible de parer les coups qu'ils leur portent. Pour faire comprendre combien leur malignité se trouve quelquefois superieure aux forces de la nature & de l'art, j'en rapporterai seulement un exemple que *M. Senac* de l'academie Roiale des sciences m'a communiqué; il ouvrit le corps d'un homme qu'une fiévre, malgré plusieurs saignées, & malgré tous les autres secours, avoit fait perir: beaucoup de matieres purulentes, qui se trouverent dans le cerveau avec les simptomes de la maladie, sembloient ne pas permettre de douter, que cette maladie ne fut une fiévre maligne *cerebrale*; mais l'exactitude de ce Medecin l'empêcha de s'y méprendre: il voulut voir l'état des autres visceres; il découvrit avec surprise au foïe, un trou à placer les deux poings, qui lui fit connoître que les matieres purulentes qu'il avoit remarquées dans le cerveau, venoient de la substance du foïe rongée par un acre dévorant, & enlevée par le 261

courant de la circulation, & que par conséquent le foïe avoit été le premier affecté dans cette maladie, & que ces matieres ne s'étoient trouvées dans le cerveau que par transmigration. Cette histoire effraiante, & beaucoup d'autres, ne marquent que trop jusqu'où peuvent aller les ravages de ces *deleteres* indomptables qui causent les fiévres malignes; contre la plûpart desquelles la medecine milite & militera presque toujours en vain, tant qu'elle n'aura que des saignées, des évacüans & des alterans généraux à leur opposer. Ce ne peut être qu'à mesure qu'elle s'enrichira en specifiques capables d'assujettir & d'amortir ces funestes poisons, que cet art pourra triompher de ces redoutables maladies, & qu'alors les Medecins pourront agir avec sureté, & se mettre à couvert des reproches que ces insidieuses maladies leur attirent continuellement, à cause des saignées qu'on est obligé de mettre en usage, contre lesquelles le Public est prévenu. Ces saignées ne sont à la verité que des armes défensives qu'on oppose à un ennemi, qu'on doit regarder comme invulnerable, jusqu'à ce qu'on en ait découvert d'autres avec lesquelles on puisse l'atta-

quer directement & sûrement ; mais quand peut-on l'esperer ? De ce côté-là le progrès de la medecine est si lent, qu'à peine en un siecle, découvre-t'on un de ces remedes victorieux ; tels sont *l'hipecacuana*, le *quinquina*, le mercure, & peu d'autres, lesquels maniés par d'habiles maîtres, agissent souverainement contre des maladies rebelles & meurtrieres, qui resistoient à tous les remedes géneraux. Le malheur est que nos humeurs sont susceptibles de presqu'autant d'heterogênes vicieux, particuliers & differens, qu'il y a de maladies humorales differentes. Quand on eut découvert la vertu du mercure contre le *virus* venetien, on essaia en vain ce même remede contre le *virus chancreux*, *scrophuleux*, *psorique*, *&c.* Le *quinquina*, si efficace dans les fiévres intermittentes, est d'un foible secours dans les fiévres continuës ; ainsi quand on trouveroit l'antidote de la petite verole, vraisemblablement il ne pourroit rien contre les autres especes de fiévres *miasmatiques & petechisantes*. Encore est-ce du seul hazard qu'on peut attendre de pareilles découvertes. Les lumieres de l'art peuvent bien nous indiquer des alterans generaux ; mais faute de pou-

voir connoître le caractere propre & particulier de chacun de ces *deleteres*, elles ne peuvent nous conduire préciſément juſqu'à leurs ſpecifiques. L'épreuve des contraires, fondée ſur la doctrine des acides & des alcalis, a été faite : on en eſt rebattu ; il n'y a pas d'apparence qu'on s'amuſe ſitôt à de pareilles imaginations. Ce n'eſt que ſur l'experience ſeule qu'on peut compter pour ces ſortes de découvertes. La verité eſt néanmoins, qu'après qu'un remede eſt trouvé, les connoiſſances de l'art peuvent mettre en état de s'en ſervir avec tout le diſcernement & avec toute la circonſpection qu'il exige ; ce qui met toujours une grande difference entre la medecine methodique & la medecine purement empirique : l'une & l'autre peuvent faire également ces découvertes, mais l'une & l'autre ne mettent pas également en état d'en faire toujours un bon uſage. Cette digreſſion n'étoit pas inutile ici, pour faire entrevoir que la ſaignée n'eſt pour les fiévres humorales, qu'un remede indirect, quoiqu'elle y ſoit preſque toujours néceſſaire, comme nous le ferons voir, pour prévenir, ou pour combattre les principaux accidens de ces maladies.

265. Il faut donc conclure de tout ce que nous venons de dire, que la saignée ne peut avoir lieu, que lorsque ce sont les liquides qui troublent l'action des solides, ou lorsque ce sont les solides qui causent du desordre dans les liquides: car quand les solides ou les liquides se trouvent absolument & par eux-mêmes défectueux, le mauvais état des uns ou des autres, ne peut être alors réparé par la saignée.

Resultat des chapitres precedens.

# SECONDE PARTIE
## DES INDICATIONS POUR
# LA SAIGNE'E.

I. Section. *Des indications pour la Saignée, prises de l'état des solides.*

II. Section. *Des indications pour la Saignée, prises de l'état des liquides.*

III. Section. *Des indications pour la Saignée, prises de l'état des solides & des liquides ensemble.*

## SECTION I.

### Indications pour la Saignée, prises de l'état des solides & des effets de ceux-ci sur les liquides.

### CHAPITRE PREMIER.

#### De la debilitation du principe vital.

L'Abattement des forces doit être regardé par rapport aux organes destinés aux mouvemens purement volontaires, & par rapport aux organes destinés

destinés aux opérations naturelles ou machinales. Ces dernieres sont si importantes pour la conservation de la machine, que dans les cas où la nature ne peut pas subvenir à ces deux genres d'actions, elle abandonne presqu'entierement & sur le champ, les mouvemens volontaires, pour satisfaire aux mouvemens naturels. Dès qu'une fiévre un peu forte nous attaque, ou bien une autre maladie où le principe vital est tourmenté, nous appercevons que nos membres nous refusent le service, nous sommes obligés de cesser de marcher ou d'agir, & nous nous trouvons presqu'entierement livrés à l'inaction, jusqu'à ce que la maladie ait laissé le principe vital en paix, & que les pertes que la nature a souffertes, soient du-moins en partie réparées. Nous ne devons donc pas être surpris, lorsqu'une maladie s'est déclarée, surtout une maladie aiguë, de trouver le malade arrêté ou hors d'état d'agir, à cause de la foiblesse de ses membres, pourvû que l'on remarque principalement par l'examen du pouls, que le principe vital reste vigoureux, & qu'il continuë de satisfaire pleinement aux opérations naturelles: mais on doit soupçonner quelque chose

d'extraordinaire, lorsque ce principe devient languissant & abatu. Cet état demande que l'on soit fort attentif à en démêler la cause.

267. L'abbatement des forces est ou une affection immédiate du principe vital, ou un simptome de maladie.

Le principe vital peut être affecté en deux manieres, *idiopatiquement* ou *simptomatiquement*. Il y a deux cas principalement, où il se trouve empeché par accident, ou simptomatiquement: 1°. à cause d'un empêchement dans le cours des liquides. Cet empêchement peut être général, & causé seulement par une trop grande abondance de sang qui bride les organes de la circulation, qui jette plutôt dans une sorte d'accablement, que dans une véritable débilité [nous en parlerons dans le chapitre suivant] Ou bien il peut être particulier, & causer un embarras de circulation dans le cerveau; c'est un accident qui arrive assez fréquemment dans les maladies aiguës; mais pour juger alors du besoin de la saignée, il faut distinguer dans le cerveau, de deux sortes d'embarras: les uns commencent la maladie, ils en sont le principal, ils sont la cause de tous les accidens qui y surviennent; & de ce genre il y en a qui se font par engorgement, ou bien par extravasion, comme dans l'apoplexie; d'autres sont

inflammatoires, comme dans les fiévres malignes cerebrales : les autres ſont des dépôts qui arrivent pendant la maladie ; ces derniers, comme nous remarquerons ailleurs, ſe forment auſſi par inflammation, ou par un ſimple engorgement, & ils ſe font quelquefois vers le commencement & avant d'abondantes ſaignées, quelquefois vers la fin, & après qu'on a déja beaucoup ſaigné. Tous ces differens cas exigent des attentions particulieres par rapport à l'uſage de la ſaignée : il faut ſurtout connoître la difference qu'il y a entre un embarras de circulation qui ſe fait ſimplement par engorgement, & un autre qui eſt purement inflammatoire ; c'eſt ce que nous expliquerons dans la ſuite. 2°. Cette foibleſſe peut être un accident qui vient de l'inſuffiſance des liquides, à cauſe d'un épuiſement, ou bien à cauſe d'une diſſolution putride ou autre, qui mettent toutes les parties organiques dans l'impuiſſance de ſatisfaire à leurs opérations : comme le défaut reſide ici dans les liquides, nous en parlerons, lorſque nous examinerons les differens états des humeurs.

Nous nous bornons préſentement à la débilité qui vient d'une cauſe étran- 268 Débilitation

idiopathique.

gere qui affecte immédiatement le principe vital. Deux facheux simptomes accompagnent ordinairement cette prostration des forces, une angoisse ou un mal-aise insupportable, & une extinction presqu'entiere de la chaleur naturelle, parceque cette chaleur n'est plus entretenuë par le jeu des vaisseaux devenu trop languissant. La congélation du sang est une suite nécessaire de ce défaut de chaleur. Cette coagulation a donné lieu de croire que cette foiblesse étoit causée par poisons froids, & dans ces derniers tems on l'a attribuée à des venins acides ou coagulans. On étoit même trop prévenu en faveur des acides, pour se donner la peine d'établir par des preuves, cette derniere opinion; mais aujourd'hui, que les préjugés commencent à se dissiper à cet égard, on est moins crédule, on ne trouve point de ces acides particuliers & coagulans dans les corps venimeux; d'ailleurs quand on fait attention à la petite quantité qu'il faut de la plûpart des venins, pour répandre chez nous une foiblesse & une glace universelle, on ne connoît rien en acide de si puissant dans la nature; non-seulement il faut, pour s'en tenir à cette opinion, admettre un aci-

de où l'on ne peut en découvrir, mais il faut encore le feindre tel qu'on n'en connoît point, & cela seulement pour lui attribuer une coagulation qui d'ailleurs arrive tous les jours, sans qu'il soit question d'y reconnoître aucun acide, surtout dans les plaïes qui pénetrent les parties nerveuses des visceres, comme du diaphragme de l'estomac. On amena dans notre hôpital un soldat blessé d'un coup d'épée pénétrant dans *l'abdomen* jusqu'à l'un des *plexus* du mesentere; ce blessé eût les accidens qui arrivent à ceux qui perissent de venins ou poisons froids, il devint froid & abatu, avec un pouls extrémement foible, une sueur froide, & une anxieté insupportable qui lui durerent jusqu'à la mort, qui arriva peu après avoir reçû le coup. Dans ce cas le froid & la congelation du sang furent sans doute l'effet de l'extrême foiblesse, où le malade fut réduit dans le moment de sa blessûre, & cette foiblesse vint uniquement de ce que le genre nerveux, où reside le principe vital, étoit vivement attaqué. Le principe vital peut donc être immédiatement affecté en lui-même, de façon qu'il se trouve comme suffoqué, ou presqu'éteint.

Mais ce qui doit plus nous surpren- 269. Les choses

qui affectent le principe vital, ne prennent pas toujours la voie du cerveau.

dre, c'eſt qu'il n'eſt point néceſſaire, pour cauſer un changement total dans le principe vital, que les choſes qui l'affectent aillent gagner le cerveau, ou l'origine des nerfs; il ſuffit que ceux-ci ſoient atteints en certains endroits, où ils ſont fort ſuſceptibles d'impreſſion. L'eſtomac eſt de tous les viſceres, celui où le principe vital ſe trouve plus facilement affecté. Dès qu'une matiere ſe trouve incompatible à cette partie, le principe vital eſt entrepris, il ſe revolte s'il peut, & s'en débarraſſe par le vomiſſement, ou bien il ſuccombe avec une défaillance qui devient univerſelle. L'un & l'autre effet ſe remarque aiſément dans ceux qui ont avalé un peu de tabac: ils tombent preſqu'auſſitôt dans une défaillance avec une ſueur froide, & une anxieté déplorable qui durent juſqu'à ce que le vomiſſement ſurvienne: mais il arrive ſi difficilement que ces perſonnes ſe trouvent dans une langueur & dans un abattement mortel. Dans l'uſage de la plûpart des émétiques, dans les indigeſtions, dans les vomiſſemens de ſang, & dans bien d'autres cas, on obſerve cet abattement des forces de tout le corps, cauſé par une impreſſion particuliere qui ſe fait à cette partie. Il n'y

à pas longtems que je vis dans notre hôpital, un soldat qui y fut conduit sur les sept heures du matin ; il se plaignoit d'une douleur qui venoit de lui prendre dans la region *épigastique*, avec une angoisse insupportable qu'il ressentoit dans cette même region : il étoit extrémement foible ; il avoit le visage retiré, pâle & hideux, couvert d'une sueur froide qui étoit de même partout le corps. *Mr. Duvrac* Medecin de la faculté de Paris, chargé de ce malade comme Medecin de l'Hôpital, le fit saigner deux ou trois fois, n'oublia rien d'ailleurs de tout ce qu'on pouvoit faire pour le tirer de cet état, sans qu'il fut possible de lui procurer aucun soulagement ; ces accidens ne firent qu'augmenter de plus en plus jusqu'à la mort qui arriva dans la même journée. Quelques affaires pressées que j'eus, m'empêcherent de faire l'ouverture pour découvrir la cause de cette *cardialgie*. Les mêmes accidens ne laissent pas de venir souvent aussi d'engorgemens, d'inflammations, & d'autres affections qui arrivent en particulier à d'autres visceres, comme le cœur, le diaphragme, les intestins, &c. On en a une infinité d'exemples ; c'est pourquoi on ne doit pas toujours

rapporter à une affection cérébrale, ou à un épuiſement, ou bien à une infection putride, cette débilité de l'eſprit vital : car il peut ſe trouver ſuffoqué par tous les genres d'impreſſions qui affectent puiſſamment, ou d'une certaine façon, le genre nerveux en quelque viſcere que ce ſoit.

270. La plûpart des cordiaux n'agiſſent pas en reparant les eſprits dans le cerveau, & en reſiſtant à la putréfaction.

On peut faire la même remarque par rapport à la plûpart des remedes qui reveillent les forces, & qu'on appelle cordiaux, ſurtout à l'égard de ceux qui ſont fort actifs & ſpiritueux, parceque nous voions que la plûpart de ces remedes font leur effet dès le moment même qu'ils ſont reçûs dans la bouche, dans l'eſtomac ou par le nez. Ce ſont des drogues ſtimulantes qui raniment le mouvement des eſprits, dont la ſeule fixation, ou l'extrême ralentiſſement, eſt preſque toujours en quoi conſiſte la proſtration *idiopathique* du principe vital, & preſque jamais d'un épuiſement d'eſprits. Cette derniere cauſe ne regarde gueres que les mouvemens volontaires : car nous voions tous les jours dans les fiévres très-violentes & longues, où l'on ſaigne, où l'on purge beaucoup de fois les malades auxquels l'on fait obſerver d'ailleurs une grande diéte, nous

[2.] *Ces remedes relevent les forces en reveillant le mouvement des eſprits en quelque partie que ce ſoit.*

271. La proſtration idiopathique des forces, vient plutôt d'une fixation des eſprits, que de leur épuiſement.

voions, dis-je, dans ces fiévres & même sur leur fin, après que les humeurs ont souffert une perte des plus excessives, que le principe vital se soutient toujours fort bien, que les actions naturelles se font facilement & d'une maniere victorieuse, & que les organes par lesquels elles s'executent, n'en deviennent même que plus agiles, plus libres, & plus prompts dans leurs mouvemens. Ce seroit cependant en pareil cas, que l'esprit vital devroit languir extrémement, s'il pouvoit être épuisé. Il y a donc beaucoup plus d'apparence que les changemens qui lui arrivent, dépendent plus du mouvement des esprits augmenté, ralenti, empêché ou troublé, que du plus ou du moins de matiere dont ils sont formés, parceque ce qu'il y a de plus mobile ou de plus actif, n'est point fourni aux dépens de nos humeurs, & qu'un principe plus universel & plus inépuisable y subvient. n°. 194. 202. [5.]

Il suit delà que dans la prostration des forces naturelles, on ne doit point, pour y remedier, avoir recours à des remedes capables de réparer ou d'augmenter les esprits animaux; mais qu'on doit chercher à ranimer leur mouvement amorti, & à les délivrer de l'obsession ou de la con- 272. Les remedes cordiaux sont de deux sortes, les confortans & les antidotes.

trainte où ils se trouvent. Ainsi on peut réduire à deux classes, les remedes qu'on doit employer contre la débilité ou l'abattement du principe vital, lorsque cet abattement vient d'une cause qui affecte immédiatement les nerfs, & qui y éteint le mouvement des esprits.

La premiere classe comprend les remedes stimulans, ou ceux qui par leur activité, peuvent ressusciter ou ranimer ce mouvement : tels sont les esprits volatils huileux aromatiques, ou toutes les drogues qui en sont remplies, les sels urineux, les liqueurs vineuses ou chargées d'huiles alkoolisées, les eaux spiritueuses distillées, impréignées d'huiles alkoolisées, & d'huiles essentielles aromatiques.

La seconde comprend les antidotes & les remedes qui attaquent, ou qui corrigent la cause même qui amortit, ou qui suffoque le mouvement des esprits animaux. Les matieres capables de produire cet effet sur ces esprits, sont si déliées, & viennent de tant de sources differentes, qu'il est difficile de trouver au juste, le remede qu'on peut leur opposer en particulier. On prend souvent les simples stimulans pour des antido-

tes, & quelquefois des antidotes pour des stimulans ou confortans : peut être sont-ils ordinairement l'un & l'autre ; c'est ce qui est difficile à démêler, par exemple, à l'égard des venins, contre lesquels les sels volatils sont si efficaces.

273. Cas où la putréfaction peut attaquer le principe vital.

Les remedes capables de résister à la pourriture, peuvent ce semble, servir d'antidotes contre les vapeurs putrides malignes; en ce cas les huiles essentielles & balsamiques, les huiles alkoolisées, qui sont très-confortantes ou très stimulantes, peuvent être le correctif de ces vapeurs ; mais d'un autre côté, si ces matieres putrides ont passé dans les humeurs, qu'elles y aient porté la corruption, ces remedes peuvent devenir alors fort nuisibles en augmentant le jeu des vaisseaux, parceque le progrès de cette putréfaction peut être fort acceleré par l'action des vaisseaux trop excitée ; circonstance qui doit nous rendre attentif à distinguer la putréfaction de nos humeurs mêmes, d'avec les matieres putrides qui viennent du dehors se mêler avec elles; & à ne pas confondre les effets des unes & des autres : car il est très-rare que nos humeurs se trouvent dans les vaisseaux, corrompuës elles-mêmes au point de fournir de ces

vapeurs putrides capables d'avoir prise immédiatement sur les esprits animaux; puisqu'il n'y a que la putréfaction fœtide au suprême degré, qui puisse précisément lui donner atteinte. La remarque en est aisée à faire dans les femmes grosses, à l'égard desquelles nous avons déja dit que l'on trouve quelquefois leurs enfans, & les arriere-faix, tellement pourris, qu'ils s'en vont par pieces, cependant sans puanteur & sans que ces femmes s'en trouvent incommodées; mais s'il reste dans la matrice quelque chose de ces corps corrompus, après que l'air y a eû accès, la puanteur s'en saisit & devient bientôt insupportable; ces femmes tombent alors dans un abatement & dans des syncopes qui les font perir en peu de tems. Tous les jours il se fait des suppurations, & des abcés dont les matieres ne sentent aucunement mauvais; en ce cas le principe vital n'en souffre point, si au-contraire il se fait des suppurations fort fœtides en quelque endroit du corps, les forces naturelles tombent tellement, que si on ne donne pas promptement issuë à ces matieres, les syncopes surviennent & le malade périt. C'est un fait dont on a beaucoup d'exemples, il est facile par-

là d'appecevoir que les vapeurs putrides n'acquierent, par rapport au principe vital, leur malignité, qu'avec la puanteur. Or il eſt rare que les humeurs qui circulent dans les vaiſſeaux, parviennent à ce degré de putréfaction qui peut les rendre fœtides, puiſqu'on ne remarque rien de ſemblable dans celles que nous tirons par les ſaignées, même dans les fiévres où la putréfaction paroît dominer le plus. Ce n'eſt donc point les humeurs qui roulent dans leurs vaiſſeaux, qui attaquent jamais par leur corruption, le principe vital; quand celui-ci ſe trouve entrepris dans les fiévres putrides, on doit ſoupçonner des vapeurs infectes dans l'eſtomac ou ailleurs, qui ſont la cauſe de ce deſordre, ſoit qu'elles ſe ſoient mêlées avec nos humeurs, ou ſoit qu'elles affectent le genre nerveux à l'endroit même où elles ſe trouvent. On voit par-là qu'on ne doit jamais, lorſque le principe vital eſt attaqué dans les maladies putrides, avoir en vuë la putréfaction de nos humeurs mêmes, mais ſeulement quelques vapeurs putrides au ſuprême degré, qui s'y ſont gliſſées, qui peuvent à la verité rendre ces humeurs extraordinairement *putreſcentes*, ſans les infecter cependant juſqu'à la puanteur.

274. Les cordiaux plus stimulans quantiputrides, sont plus nuisibles qu'utiles, où il y a putréfaction.

Les huiles étherées, & les huiles alkoolisées sont, je l'avouë, contraires à la putréfaction, en racornissant nos humeurs, & en les défendant contre la dissolution putride; mais ces remedes sont d'ailleurs incomparablement plus stimulans, par rapport aux vaisseaux, qu'ils ne sont opposés à la corruption des humeurs; en sorte qu'une dose fort insuffisante pour être de quelqu'effet sur toute la masse de nos humeurs, peut être excessive par rapport à l'agitation dans laquelle ils mettent tout le genre arteriel. Ces huiles doivent donc plutôt être regardées comme des stimulans, que comme des antidotes contre la putréfaction, où le principe vital est entrepris. Au surplus les cordiaux stimulans ne sont pas précisément ceux qui doivent être emploiés pour relever le principe vital, affecté par des matieres putrides qui infectent nos humeurs; parceque, comme nous venons de le dire, ils contribuënt à la putréfaction de celles-ci, en excitant le jeu des vaisseaux. Il est plus à propos en pareil cas, de recourir à des remedes qui peuvent plus défendre les humeurs, qu'exciter le jeu des vaisseaux: nous remarquerons quels sont ces remedes, lorsque nous

parlerons de la putréfaction de nos humeurs.

Nous voions des fiévres malignes accompagnées dès le commencement, d'une extrême débilité avec une anxiété désolante, qu'on ne peut point confondre avec ces accablemens, qui ont pour cause une dépression, ou un embarras de circulation qui opprime le genre nerveux. N'a-t'on pas lieu de juger que la cause de ces fiévres est une sorte de venin ou de poison, qui attaque alors immédiatement le principe vital ? Que c'est une matiere étrangere qui a une qualité pernicieuse par rapport au genre nerveux ; qui s'adresse, qui se fixe particulierement à lui, & le met dans l'impuissance de satisfaire, comme à l'ordinaire, aux opérations les plus nécessaires à la vie ? C'est là principalement le cas où une fiévre peut être appellée en rigueur fiévre maligne, dumoins à s'en tenir à l'idée que les Anciens avoient de la malignité dans les fiévres, & pour laquelle ils avoient recours aux cordiaux dans les maladies aiguës. Il est vrai qu'ils confondoient ordinairement avec cette malignité, les embarras du cerveau qui produisent à peu près les mêmes accidens, au-lieu

275. Les fiévres où la malignité consiste dans la débilité du principe vital.

qu'aujourd'hui on fait tout le contraire ; car on ne connoît plus gueres d'autre malignité, que ces embarras du cerveau qu'on suppose être toujours la cause de l'abattement des forces naturelles, en gênant ou en opprimant le genre nerveux dans son origine, & en interrompant par-là le cours des esprits animaux; ce qui paroît ordinairement vrai, du-moins à en juger par l'ouverture des cadavres, où l'on trouve ordinairement à la suite de pareilles maladies, des embarras, des abcès, des gangrenes dans le cerveau ; mais on ne doit se fier que de bonne sorte à ces apparences, lorsqu'il s'agit de prononcer sur la cause de la maladie; car il est certain que les dépôts, qui se font dans le courant d'une fiévre continuë, font souvent prendre l'effet pour la cause, & font croire surtout dans le commencement d'une maladie, où les humeurs n'ont pas encore eu le tems de souffrir des pertes considérables, que cette foiblesse prématurée ne peut venir que d'un embarras de circulation qui fait obstacle à l'execution des opérations naturelles ; ce qui détermine à saigner avec profusion, comme si on ne pouvoit d'ailleurs se convaincre par une infinité d'expériences,

que le principe vital peut être directement affecté par la moindre parcelle de matiere qui lui ſera contraire, que ces facultés peuvent être liées ou empêchées par quelque impreſſion particuliere, & que, loin de mettre alors ſa confiance dans les ſaignées, il faut avoir recours à des cordiaux ſpiritueux & actifs, qui pénétrent juſqu'à la cauſe, ou qui mettent le genre nerveux en état de la ſecoüer, & de ſe défendre contre elle.

Au reſte c'eſt peut être le ſeul cas, où les remedes volatils & ſtimulans peuvent avoir lieu dans les maladies aiguës, où ils ſont ordinairement très-dangereux; mais ce cas n'eſt pas abſolument ſi rare qu'on croit; je l'ai remarqué très-particulierement une fois entr'autres, à l'occaſion d'une demoiſelle âgée d'environ 55 ans, délicate & peu fournie d'embonpoint, & quitte depuis longtems des pertes ordinaires au ſexe. Cette demoiſelle tomba dans une fiévre continuë avec de fréquentes ſincopes; ſon pouls étoit petit, intermittent, convulſif & très-foible: je ne ſçus d'abord à quoi attribuer ces accidens; l'eſprit étoit d'ailleurs auſſi abattu que le corps, ce qui me fit ſoupçonner un embarras dans le cerveau, ou quelques matieres

vermineuſes & putrides dans les premieres voies. Je pris le parti de me mettre en regle contre l'un & l'autre, en commençant par quelques ſaignées pour hazarder plus ſûrement un minoratif animé de quelques grains *de ſtibié*, qui n'opera aucune évacuation, non plus que les lavemens auxquels on eût recours aſſez fréquemment; mais le ventre reſta opiniâtrement conſtipé. Cette conſtipation, ſon pouls toujours fort ſerré, & la langue ſeiche, marquoient une conſtriction univerſelle, qui paroiſſoit ne pouvoir être vaincuë que par la ſaignée. Je me déterminai donc à pourſuivre cette maladie par des ſaignées reïterées; mais je m'apperçûs bientôt que je n'étois pas dans le bon chemin; le pouls ſe perdoit de plus en plus, les ſincopes & les ſueurs froides redoubloient à chaque ſaignée, quoique je n'en fiſſe que de fort petites, tant parceque le ſang venoit difficilement, que parceque les accidens étoient ſi effraians, que je craignois que la malade ne périt entre mes mains. Ces circonſtances m'obligerent de proceder autrement: je m'attachai à la foibleſſe, elle me preſſoit trop en effet pour ne pas être rappellé à mon principal objet, ſurtout

après avoir fait d'autres tentatives qui m'avoient si mal reussi. Je prescrivis une potion avec la theriaque, *le diascordium*, la confection d'hiacinte, le siroп d'œüillet, l'eau spiritueuse de canelle, le sel de vipere, délaiés dans les eaux de chardon benit, & de scabieuse. On humectoit beaucoup par des boüillons legers, & par une tisane ordinaire; & les lavemens furent toujours emploiés, quoiqu'ils n'operassent aucun effet sensible. Peu de tems après que la malade eut fait usage de cette potion cordiale, la foiblesse devint beaucoup moins effraiante, le pouls se releva un peu, les sincopes arrivoient plus rarement; mais je fus obligé, pour l'entretenir dans ce meilleur état, de continuer cette même potion jusqu'à ce que la fiévre fut arrivée à son terme, qui fut environ le 21e. jour. Ce qu'il y eut encore d'étonnant dans cette maladie, c'est qu'elle se soit terminée sans presque aucune évacuation sensible: circonstance qui d'ailleurs prouve bien que le délabrement des humeurs n'avoit point de part à cette grande débilité, & que la cause de cette fiévre s'adressoit directement au principe vital; en sorte que cette débilité étoit ici un des caracteres essentiels de la maladie.

276. Résultat. Je me suis un peu étendu sur la débilitation des forces, parceque cet accident, qui est assez fréquent dans les maladies, fait naître plus que tout autre, une grande répugnance pour la saignée. Il étoit nécessaire de distinguer les differentes sortes de débilités & leurs differentes causes, pour connoître celles où ce remede convient plus ou moins. Quand j'approche d'un malade, qui à peine peut remuër un de ses membres, ou se tourner dans son lit, mais qui d'ailleurs a le pouls ample, libre & vigoureux, j'apperçois alors que la foiblesse ne regarde que les forces qui dépendent des facultés animales, & nullement celles qui dépendent des facultés naturelles ou vitales. En ce cas je tire de la maladie, ou de ces accidens, mes indications pour la saignée. Je juge de même d'une affection *hysterique*, où une personne peut dans le courant d'une maladie, tomber sans connoissance & sans sentiment & comme en syncope, & qu'on peut distinguer d'une véritable syncope par le pouls, qui se soutient ordinairement en pareil cas. Si le malade est accablé, que son pouls soit lourd, dur, & comme gêné, que je lui trouve la tête chargée & l'esprit peu libre, ou délirant, je

conçois que les forces ſont opprimées par l'abondance du ſang, ou par un embarras de circulation ſurtout dans le cerveau. Cette foibleſſe me fournit alors elle-même une indication pour la ſaignée. Si au contraire ce malade que je trouve abatu, a un pouls petit, relaché, & languiſſant, accompagné d'évacuations abondantes, ſoit par les ſelles ou par les ſueurs, je comprens que cette foibleſſe eſt une ſuite de la diſſolution des humeurs. Diſſolution à laquelle, comme nous le verrons, je dois avoir égard avant que de me déterminer ſur ce que j'ai affaire. Mais ſi une débilité exceſſive me frappe d'abord dans un malade, qui d'ailleurs ne ſe trouve dans aucunes des circonſtances dont on vient de parler; que je lui trouve un pouls fort débile, petit, enfoncé, & un peu dur ou convulſif; que ce malade ſente une eſpece de défaillance avec anxieté vers la region du cœur, ou de l'eſtomac; que la chaleur naturelle languiſſe à l'excès, & que ſon viſage ſoit défait avec un aſpect triſte & conſterné, j'entrevois que la maladie reſide particulierement dans le principe vital, (ſi je n'ai point à ſoupçonner quelqu'inflammation des viſceres où le genre nerveux eſt fort ſuſceptible d'impreſ-

sion). Alors je ne regarde plus la saignée, comme un remede qui convienne directement à cette maladie. Si je la pratique en pareil cas, c'est qu'il y a quelques indications d'ailleurs qui m'y engagent, telle est cette contraction convulsive, que je remarque dans le pouls qu'il faut détendre, ou bien une plethore qu'il faut diminuer pour donner plus d'aisance au jeu des arteres, ou enfin la crainte de quelque dépôt ; mais toujours est-ce avec égard pour cette *prostration* du principe vital, qui exige qu'on fasse chaque saigné à plusieurs repriſes, à cause de la disposition où le malade est de tomber en syncope : car du reste les saignées ne
n°. 261. sont pas, comme nous l'avons remarqué, absolument contraires par leur évacuation à cet abatement ; bien loin delà elles rendent l'usage des cordiaux moins suspect, & même plus salutaire. Il n'y a qu'un certain dérangement, que la saignée produit dans le principe vital au moment même qu'elle se fait, qui expose presque toutes sortes de sujets à la syncope ; il n'y a, dis-je, que ce changement passager qui fait que les saignées paroissent si contraires dans le cas présent : mais on en prévient tous les inconveniens, en faisant une saignée e

plusieurs fois, & en entremêlant les cordiaux plus ou moins selon que le cas est pressant.

## CHAPITRE II.

### DE L'INTEMPERIE SANGUINE OU DE LA PLETHORE.

277. La saignée est le remede de des sanguins. n°. 206.

LA saignée est le remede spécial des sanguins. Les deux grands ressorts de la machine, les vaisseaux & les liquides, sont parfaits chez eux. Leurs vaisseaux ont foncierement une force élastique qui les rend vigoureux, ou qui les rétablit dans leur vigueur, lorsqu'ils ont à supporter quelque perte de la part des liquides. Par ce ressort, le sang & les limphes sont bientôt arrivés à leur dégré de coction; l'humeur bilieuse est produite dans une quantité & avec des qualités convenables, pour raréfier, pour contribuer à la fluidité & à l'élasticité de ces sucs, pour les aider à repousser les parois des vaisseaux lors de leur contraction. Cette action & cette réaction puissante de part & d'autre, rendent toutes les opérations du corps vigoureuses. Tout s'execute parfaitement

tant qu'il ne survient point d'obstacle : aucune humeur ne croupit ni ne s'arrête : aucune filtration n'est en défaut : aucune fonction n'est suspenduë ; mais toujours se trouve-t'il ici une disposition qui malgré tant d'avantages, expose la machine à un inconvenient considérable. Cette faculté qu'ont les vaisseaux, de façonner & d'avancer promptement la coction des sucs chileux, produit souvent une quantité excessive de sang. La masse des humeurs en devient moins fluide & moins coulante qu'il ne convient, pour avoir son cours assez libre dans tous les vaisseaux qu'elle a à parcourir ; c'est cette quantité excessive de sang qu'on appelle *plethore* ou *réplétion*, mais il s'agit d'examiner ce que c'est au juste que cette plethore, & en quoi elle consiste.

278. L'obésité differe de la plethore.

Quoiqu'il y ait peu de personnes qui confondent la plethore ou l'excès du sang, avec *l'obésité*, qui en général est une surabondance de sucs, surtout de sucs blancs, dont l'effet est d'augmenter excessivement l'embonpoint, ou le volume de tout le corps sans le rendre malade, on a cependant de ces deux états, une idée qui est à-peu-près la même, en ce qu'on les a pris l'un & l'autre

tre par une trop grande plénitude, à la reserve seulement qu'on borne celle qui fait la plethore, aux seuls vaisseaux sanguins.

Plusieurs raisons militent victorieusement contre cette trop grande plénitude des veines & des arteres, dans laquelle on fait consister la plethore. Le principal effet que celle-ci produit, est l'accablement des forces, ou une sorte d'impuissance de mouvoir ou de ploier les membres. Quelle terrible plénitude il faut supposer dans les arteres & dans les veines, pour leur donner une sorte de roideur capable de s'opposer à la flexion des parties? Encore faut-il faire attention à la petite quantité de vaisseaux qui, vis-à-vis les jointures de ces parties, se trouvent avoir la direction nécessaire pour produire cet effet; mais après tout quand cette résistance est surmontée par l'effort des membres, qu'on entreprend absolument de mouvoir, malgré la difficulté qui s'y trouve, que doivent devenir ces vaisseaux si pleins, si tendus, si inflexibles, qui d'ailleurs sont si faciles à rompre? Est-il possible dans cette hipotese, qu'ils y resistent & ne se rompent pas de toutes parts. Sçavez-vous au reste ce qui fait cette pléni-

279. La plethore *quo ad vasa* est rare.

tude si excessive par tout le corps ? Ce sont deux ou trois palettes de sang, pas davantage; car il suffit pour l'ordinaire de n'en pas tirer plus, par une saignée, pour dissiper entierement l'embarras que cette plénitude cause dans le mouvement des membres : on en a quelquefois tiré
n. 241. bien moins avec le même succès. De plus, si la plethore consistoit dans une plénitude excessive des arteres & des veines, elle devroit causer dans ces vaisseaux, une détention qui augmenteroit considérablement leur volume. C'est justement ce qui ne produit point la plethore ; au-contraire, plus elle a lieu, plus les arteres se trouvent serrées & concentrées. Quant aux veines, rien n'est plus équivoque, comme on l'a déja remarqué, que leur apparence sous un
n°. 247. volume plus ou moins considérable ; car cette apparence peut varier plusieurs fois dans un même jour, sans qu'on s'en apperçoive & sans altération de la santé, par rapport à l'agilité & aux forces. La saignée, par une raison contraire, devroit dans la plethore, en diminuant cette plénitude, diminuer aussi le volume des vaisseaux, puisqu'on croit que c'est en désempliſſant les vaisseaux, qu'on guérit cette pletho-

re. Cependant le volume des vaisseaux augmente en pareil cas, presque toujours aprés la saignée. Qu'on dise, si l'on veut, que cette augmentation de volume des vaisseaux, qui survient après la saignée, est l'effet d'une raréfaction causée par l'aisance que la saignée a procurée dans le jeu des vaisseaux, & dans le mouvement des liquides; il faudra en convenir : mais une plénitude excessive causée par une surabondance de liquides, est bien autrement capable de forcer & d'étendre les parois des vaisseaux, qu'une raréfaction spontanée qui les remet seulement dans leur état ordinaire. La fausseté de cette plénitude, a servi à fournir des armes aux ennemis de la saignée, qui ont regardé la plethore comme une chimere. Ils nous objectent fort bien que si les vaisseaux étoient susceptibles de plénitude, les moindres excès dans le boire & dans le manger, devroient produire cet inconvenient, parcequ'alors on se remplit de sucs plus qu'on en vide par une saignée; d'où il faut, selon eux, conclure de deux choses l'une, ou que cette plénitude a lieu plus souvent qu'on ne pense; mais que la nature s'en débarrasse si facilement & si promptement, qu'on ne s'en apper-

çoit presque point, & qu'il n'est pas besoin par-conséquent d'avoir recours à la saignée contre la plénitude ou plethore, puisque c'est un accident qui doit arriver si fréquemment, & disparoître chaque fois presqu'aussitôt : ou bien il ne faut pas convenir de cette prétenduë plénitude, & en ce cas, pourquoi saigner? Toutes ces raisons qu'on allegue contre cette plénitude qu'on confond avec la plethore, & qu'on fait tomber sur la plethore même, perdront toutes leurs forces contre celle-ci, dès qu'on connoîtra mieux ce que c'est que plethore.

Il est certain que la masse du sang se trouve plus garnie de partie rouge dans des personnes que dans d'autres : il ne faut que des yeux pour se convaincre de cette verité. Il y a donc des personnes où il se forme plus de cette partie rouge que dans d'autres, comme il y a des personnes où il se forme plus de graisse, & d'autres où il s'en forme moins. L'on sçait d'ailleurs que cette varieté n'est point fondée sur la quantité d'alimens que prennent les uns & les autres, mais que c'est un effet des differens temperamens, dont nous avons parlé. Cette partie rouge formée de petites mas-

ſes globuleuſes, qui ſurpaſſent en groſſeur & en peſanteur tous les autres genres de molécules qui compoſent nos humeurs, doit donner plus ou moins de conſiſtence à la maſſe du ſang, ſelon qu'elle s'en trouve plus ou moins garnie ; elle doit la rendre plus ou moins coulante, plus ou moins *méable* ou capable de paſſer dans les tuiaux les plus étroits que cette maſſe doit parcourir.

280. La plethore *quo ad vires*, eſt la plus ordinaire.

Mais parmi ces plus petits tuiaux, il n'y en a point, où les changemens qui arrivent à la maſſe du ſang, par rapport à la conſiſtence, doivent produire des effets auſſi prompts & auſſi ſenſibles, que dans les fibres muſculeuſes, où cette maſſe doit non-ſeulement avoir ſon paſſage, mais où elle doit couler, & ſe mouvoir avec une extrême liberté ; car delà dépend l'agilité de tous les organes du corps. Auſſi le premier effet de la plethore eſt-il de gêner nos mouvemens, & d'en raier, pour ainſi dire, tous les organes, de mettre toutes les parties muſculeuſes dans une ſorte d'impuiſſance de ſatisfaire comme il faut à leurs exercices. L'aiſance de la circulation eſt donc plus néceſſaire dans les fibres qu'ailleurs ; elle y doit manquer cependant plutôt que dans les autres

(2.) *Elle reſide dans les fibres muſculeuſes.*

vaisseaux, où le sang circule; parceque ces fibres sont de tous les canaux sanguins, les plus étroits & les moins organiques, puisque ce sont ces fibres qui servent à organiser les autres parties. Ces fibres n'ont pas des parois dont l'action puisse accelerer le mouvement du sang. La circulation peut se ralentir aussi, je l'avouë, dans les vaisseaux dont les parois sont organisées, lorsque l'action de ces parois vient à languir; mais ce changement n'arrive que parceque les fibres motrices de ces parois, sont elles-mêmes empêchées par un sang qui n'y coule pas assez librement. Ainsi c'est toujours par ces fibres que commence ce ralentissement général de circulation que cause la plethore.

281. *Effets de la plethore.* De ce ralentissement de circulation dans les fibres, suit l'engagement de ces mêmes fibres; & de cet engagement suit le resserrement des vaisseaux formés en partie de ces fibres, parceque les parois de ces vaisseaux n'ont plus assez d'aisance, ni pour se mouvoir, ni pour s'étendre. Bien loin donc que ce soient les liquides qui forcent & dilatent les vaisseaux, ce sont ceux-ci, au contraire, qui tiennent le liquide dans la dépression & dans la contrainte. Cet-

[2.] *Resserrement des vaisseaux.*

[3.] *Epaississement du sang.*

te contraction exprime presque toute la partie sereuse, en la forçant d'enfiler les vaisseaux blancs ; delà s'ensuit que la masse du sang devient encore moins fluide & moins coulante, que l'action de tous les muscles en général, se trouve de plus en plus empêchée. Delà viennent aussi ces infiltrations sereuses & ces enflures *œdemateuses*, qui paroissent quelquefois dans la plethore. La masse du sang moins *miable*, & gênée dans les vaisseaux arteriels, peut s'y arrêter, comme nous le remarquerons ailleurs, & produire des tumeurs *phlegmoneuses* ou inflammatoires, ou bien elle se porte vers les endroits où ces vaisseaux sont plus foibles, & moins environnés de parties fermes, capables de les appuïer & de les défendre : elle les dilate, elle les rompt, elle s'échappe, elle s'extravase, elle s'insinuë dans les tissus cellulaires, ou dans d'autres réduits où elle s'accumule. Voilà la cause des hemorragies, des extravasions, des apoplexies, & autres maladies de ce genre que produit la plethore.

[4.] *Inaction des membres.*

[5.] *Enflures œdemateuses.*

(6.) *Inflammations phlegmeuses.*

(7.) *Hemorragies.*

(8.) *Apoplexie.*

Les vaisseaux & les passages secretoires se ressentent aussi de ce resserrement, & de cette espece d'inaction que

(9.) *Filtrations empêchées.*

produit la plethore, dans tous les genres de vaisseaux doüés de tuniques musculeuses. Les filtrations ne peuvent donc se faire que fort imparfaitement. Tant que le jeu des arteres reste gêné, les liquides sont mal-travaillés, la masse du sang n'est plus composée que d'humeurs imparfaites & d'impuretés; celles-ci deviennent quelquefois incompatibles avec le genre arteriel, qui s'en irrite & qui se revolte; d'où naît une espece de fiévre, qui tourmente, qui agite la masse du sang, qui détruit une partie des globules rouges, qui attenuë les humeurs trop compactes; alors la masse du sang devient plus fluide, les filtrations se rétablissent, il se fait une dépuration, & la fiévre cesse incontinent.

(10.) *Elaboration défectueuse des sucs.*

[11.] *Fievre sinoque.*

282. *Signes de la plethore.* La plethore se fait connoître par un pouls lourd, embarrassé, & un peu concentré, surtout dans un sujet naturellement vigoureux & sanguin, qui tombe dans une espece d'accablement, dans des lassitudes spontanées, qui est plus dominé que de coutume par le sommeil, qui sent une roideur, ou une peine à ployer ses membres, & dont le coloris est d'un rouge plus foncé qu'à l'ordinaire.

La saignée qui se fait tout aux dépens de la partie rouge, est visiblement le remede le plus prompt & le plus efficace que l'on puisse emploier contre la plethore. Aussi arrive-t'il ordinairement, qu'une seule saignée suffit pour en dissiper tous les accidens. Comme la plethore réside plus dans les parois des vaisseaux, que dans les vaisseaux mêmes, & qu'elle consiste plus dans l'épaississement de la masse du sang, trop garnie de partie rouge, que dans l'augmentation du volume de cette masse, on s'apperçoit bien que ce n'est pas par la déplétion, que la saignée est si salutaire dans la plethore; car si la déplétion que procure la saignée étoit si efficace, elle seroit encore plus avantageuse contre *l'obésité* que contre la plethore, parceque l'obésité consiste véritablement dans une plénitude excessive; on sçait cependant que la saignée ne peut rien, ou presque rien contre cette derniere disposition. Il suffit de se rappeller le peu de rapport qu'il y a entre cette diminution que fait une saignée, & la quantité de liquides que nous avons alors. Cette diminution se réduit à si peu de chose, elle est si passagere, comme on l'a remarqué, qu'il

283. Utilité de la saignée dans la plethore.

(2.) *Ce n'est pas par la déplétion que la saignée guérit la plethore.*

(3.) *La saignée ne peut rien contre l'obésité.*

n°. 229.

est impossible de lui attribuer le moindre effet, du-moins un effet durable. Il s'agit dans la plethore, d'un remede qui dégarnisse la masse du sang de sa
n°. 226. partie rouge; c'est proprement l'effet de la saignée; elle y réüssit même doublement: car tout ce que la masse fournit à la saignée, d'humeurs contenues dans les vaisseaux sanguins, se réduit seulement à la partie rouge qui est enlevée par cette saignée; & à la place de cette partie rouge, surviennent des sucs blancs beaucoup plus fluides que cette partie rouge. Ainsi outre que la saignée diminuë la cause de l'épaississement de la masse du sang, elle augmente de plus la cause de sa fluidité: elle ne contribuë pas à cette fluidité simplement de la maniere que je viens de dire; car cette partie fereuse, chassée dans les vaisseaux blancs par le resserrement des vaisseaux sanguins, est rappellée dans ceux-ci, dès que leurs parois viennent à se détendre, parcequ'alors le calibre de ces vaisseaux augmente, & ces sucs qui en avoient été chassés, y trouvent place, & une place même beaucoup plus grande, que le vide que la saignée y a causé par l'absence du liquide qu'elle a enlevé.

Cette amplitude que la saigné procure, en dissipant cette contraction que la plethore causoit dans les vaisseaux, nous permet de garder le langage qu'on tient communément pour exalter les effets de la dépletion : car nous pouvons toujours dire que la saignée désemplit, qu'elle met les liquides plus au large, qu'elle leur procure un chemin plus libre, qu'elle donne aux particules qui les composent, qui étoient trop pressées & trop rapprochées, plus de champ pour se mouvoir, pour se séparer, ou pour se détacher les unes des autres ; qu'elle cause par cette aisance, une dimotion générale dans les humeurs, qu'elle rappelle les sucs qui avoient été obligés de chercher une retraite dans les vaisseaux blancs, qu'elle rend les couloirs plus libres, & qu'elle facilite la dépuration du sang. Mais au fond on ne peut concevoir tous ces effets, qu'en les attribuant au calibre de vaisseaux augmentés à cause de la saignée, & non pas au volume des liquides, diminué par la perte de celui que cette saignée a enlevé. [4.] *La saignée, en dilatant les vaisseaux, produit les mêmes effets que ceux qu'on attribuë à la dépletion.*

La saignée n'est pas seulement propre pour guérir la plethore présente, mais aussi pour la prévenir, & pour se 284. Les saignées de précaution sont

utiles aux sanguins.

garantir des accidens facheux & inopinés qu'elle peut produire. C'est à quoi peuvent servir ces saignées de précaution, que ceux qui sont d'une complexion sanguine, se font faire dans le cours de l'année, & dans le tems où l'on se sent plus assoupi, plus pesant, & moins agile qu'à l'ordinaire, & que sans aucune cause apparente, on se trouve las, ou comme fatigué, surtout quand on s'est un peu abandonné à la bonne chere & au repos, ou bien lorsqu'on s'est fait dans certains tems de l'année, une habitude de ce remede.

285. La diéte est un remede contre la plethore, mais beaucoup lent & plus à charge que la saignée.

Une diéte humectante & un peu nourrissante, peut suppléer à la saignée; cependant la saignée est toujours préferable, en ce qu'elle fait en quelques minuttes, ce que la diéte ne feroit pas quelquefois en beaucoup de jours. Mais ceux qui mettent l'une & l'autre en usage, quand ils ont à craindre quelque accident que leur pourroit attirer une trop grande réplétion, prennent le parti qui est, en toutes manieres, le plus sur.

## CHAPITRE III.

### De l'intemperie bilieuse.

Le temperament bilieux vient, comme on l'a dit, de ce que les arteres sont en même tems fort fermes & fort amples, & de ce que leur ressort a beaucoup de trait, & leur jeu beaucoup de vîtesse. n°. 208.

286. Deux sortes d'humeurs bilieuses. n°. 167. 170.

Nous avons remarqué deux sortes d'humeurs bilieuses, sçavoir l'humeur bilieuse *recrémenteuse*, & l'humeur bilieuse *excrémenteuse*. La premiere est un dissolvant sans acrimonie, qui encore répandu dans la masse du sang, peut, comme on le voit dans la jaunisse, y surabonder sans causer beaucoup de desordre dans l'œconomie animale : mais il n'est pas de même de la bile excrémenteuse ; celle-ci formée de l'humeur bilieuse qui est sortie des routes de la circulation, aiant servi à la dissolution des sucs alimenteux, rentre avec le chile dans la masse du sang, où elle reste sous l'action des vaisseaux, jusqu'à ce qu'elle ait acquis un degré d'acrimonie qui la rende incompatible

avec l'œconomie animale. C'est ce même degré d'acrimonie, qui lui donne de l'affinité avec les voies de décharge, & qui sollicite celles-ci à s'en saisir & l'expulser. La voie des sueurs, & surtout comme l'a remarqué *Bellini*, celle des urines, sont les principales issuës de cet excrément.

287. Acrimonie bilieuse.

Mais si cet excrément, avant que de pouvoir être chassé, vient à acquerir un degré excessif d'acrimonie, il n'a plus ce degré d'affinité avec ses secrétoires; il en reste alors quelque partie dans la masse des humeurs, qui y cause cette acrimonie bilieuse, que les Anciens ont fort judicieusement remarqué, être la cause de diverses affections. Si cet excrément vient à causer quelque froncement dans les capillaires sanguins, il occasionnera, comme nous l'expliquerons par la suite, des *éresipelles*, des *herpes* & d'autres inflammations de ce genre; ou bien il suscitera par son incompatibilité avec le genre arteriel, une agitation extraordinaire dans ce genre de vaisseaux, qui portera l'acrimonie bilieuse au suprême degré; d'où naîtra & s'entretiendra une fiévre souvent très-ardente, souvent accompagnée de délires turbulens, de dis-

[2.] *Eresipelie, herpes, pustules inflammatoires.*

[3.] *Fievre ardente.*

positions inflammatoires, & d'autres accidens de même genre. Si la bile récrémenteuse est formée d'une humeur bilieuse fort élaborée, cette bile est alors très-disposée à acquerir, en croupissant dans la véscule du foïe, une grande acrimonie, qui blesse & tourmente le canal des intestins à mesure qu'elle s'y décharge: delà les *diarrhées* bilieuses, & les *dissenteries* accompagnées de tranchées cruelles. [4.] *Diarrhées bilieuses, dissenteries, indigestion bilieuses.*

Quelquefois même les sels de ces matieres bilieuses sont si alcalisés, qu'ils boüillonnent, ou font effervescence avec les sucs des alimens *acescens*; ce que l'on remarque par une ardeur brulante que l'on sent dans la region de l'estomac, trois ou quatre heures après le repas. Le remede le plus sur que l'on puisse emploier dans ces derniers cas, lorsque ces indispositions perseverent, est de renouveller la bile de la véscule, par le vomissement qui en exprime l'ancienne, au moien des secousses & des compressions auxquelles cette véscule est expolée dans les efforts du vomissement. Il n'y a point pour cet effet, de meilleur vomitif que *l'Hipecacuana*: ce remede n'agit pas seulement comme évacuant; l'expé- [5.] *Remedes.*

rience a encore fait remarquer qu'il eſt le correctif de ces matieres bilieuſes, ce qui eſt fort à conſiderer ici ; car il ſuffit qu'une petite portion de cette bile dépravée, reſte nichée dans quelque réduit, pour entretenir le mal très-long-tems, tandis qu'un rien peut ſuffire quelquefois pour l'amortir. Une *diarrhée* bilieuſe me tourmentoit depuis plus d'un mois, & m'obligeoit à chaque inſtant, d'obéir à ſes importunités. Je faiſois de grands efforts & peu d'évacuation : ce moment étoit toujours précedé de tranchées & ſuivi de *teneſmes*. Des affaires m'empêcherent d'emploier aucun remede, juſqu'à ce que j'euſſe apperçu des matieres ſanguinolentes, qui me firent craindre la *diſſenterie*. Cependant, pour ne me pas déranger de mes affaires, je reſolus de prendre ſeulement un gros de rhubarbe pendant quelques jours de ſuite ; dès le premier jour que j'en uſai, je fus guéri : les tranchées, le *teneſme*, tout ſe diſſipa ſans avoir même été purgé aucunement par cette rhubarbe : ce qui prouve aſſez que ces matieres bilieuſes peuvent ſouvent être fort ſuſceptibles de correction, & qu'il eſt toujours à propos, quand on veut les purger, de

préferer les évacuans qui ſont d'ailleurs reconnus pour en être les correctifs.

Cependant il y a ſouvent du danger d'emploier ici trop bruſquement les évacuans, ſurtout lorſque les douleurs ſont fort vives, & accompagnées de fiévres, ou qu'on a lieu de craindre que celle-ci ne ſurvienne. Alors aucun remede ne convient ici comme la ſaignée : car outre qu'elle tempere ſouverainement l'acrimonie de la maſſe des humeurs, & qu'elle attaque, comme nous l'avons remarqué, cette acrimonie dans ſa cauſe & dans ſes effets, elle s'oppoſe encore aux diſpoſitions inflammatoires, que l'on doit craindre d'exciter dans le cas préſent, en emploiant des évacuans qui ſont toujours un peu irritans. pp. 254

On peut encore ſeconder la ſaignée, dans l'acrimonie bilieuſe des humeurs, par des remedes adouciſſans & rafraîchiſſans, tels que nous les fourniſſent les plantes dénüées de ſels volatils, & qui ſont doüées d'une huile légerement ſavoneuſe acide, ou légérement mucilagineuſe & noïée d'eau, comme dans la *laituë*, dans le *lis d'étang*, le *pourpier*, le *laitron*, la *bourache*, la *bugloſe*, la *caſſe*, la *morgeline*, les *ſemences* froi-

des, l'*arroche*, les *épinards*, l'*endive*, la *violette*, &c. Les poûmons de veau ſont de ce même genre; car ils ſont remplis d'un ſuc *muqueux* plus adouciſſant & plus aqueux, que ceux des autres animaux. On peut encore emploier contre cette acrimonie, les temperans farineux, comme les décoctions & les crêmes de ris, *d'orge*, *d'avoine*, &c. Les *aceteux* peuvent auſſi avoir lieu ici, tels ſont *l'ozeille*, *l'alleluia*, les fruits *aigrelets*, comme les *pommes*, les *ceriſes*, les *groſeilles*, les *oranges*, les *citrons*, l'*épine-vinette*, les *tamarins*, &c. Les animaux fourniſſent le *lait de beurre*, le *lait clair*, les *ſucs gélatineux* bien dégraiſſés, le *fromage écrémé* & nouveau. Les mineraux nous donnent les acides diſtillés, tels ſont, ſurtout l'eſprit de ſouphre & l'eſprit de vitriol détrempés dans beaucoup d'eau, & juſqu'à une foible acidité. Les acides qu'on tire des végétaux ont la même utilité; mais on doit être attentif dans l'uſage de ces acides, qu'il n'y ait point d'inflammation dans les viſceres, ſurtout aux poûmons, à la veſſie ou aux reins. Il faut éviter ici les adouciſſans trop gras ou huileux ou bitureux, parcequ'ils ſe convertiſſent promptement en bile dans

288. Remedes.

ceux qui sont de complexion bilieuse ; cependant ils ont quelquefois lieu pour adoucir dans les premieres voies, une bile trop mordicante, mais les graisses qui tiennent de la nature du suif, l'emportent sur les autres, parcequ'elles sont moins sujettes à dépravation : c'est pourquoi on ordonne utilement en pareil cas, les *clisteres* faits de *boüillons de trippes* de mouton, ou bien ceux de *lait*, où l'on a fait fondre du *suif*. On a même quelquefois fait prendre avec succès par la bouche, des bols de *suif* dans la *diarrhée* bilieuse & dans des *dissenteries* qui avoient résisté aux autres remedes.

[2.] *Remedes contre la colique bilieuse.*

Quand les douleurs & les coliques bilieuses pressent beaucoup, & que la fiévre n'est pas encore considérable, on est moins retenu sur l'usage des huiles. On a recours à l'huile de lin & à l'huile de noix, à l'huile d'olive dans les lavemens, & à l'huile d'amandes douces par la bouche, que l'on mêle ordinairement avec la manne. On a quelquefois recours aussi au laudanum, & aux compositions oppiées pour calmer ces douleurs; mais surtout les saignées promptement repetées & abondantes, sont d'un très-grand secours, lorsque les douleurs sont fort vives, & que l'on a à craindre l'inflammation.

289. Pourquoi les Anciens appréhendoient la ſaignée dans les maladies aiguës des bilieux.

Les Anciens appréhendoient la ſaignée dans les maladies aiguës des bilieux, parcequ'ils croioient que le ſang étoit le frein de la bile. Il eſt vrai que l'abondance du ſang bride beaucoup cette grande activité des vaiſſeaux, qui, à l'égard des bilieux, eſt portée dans les maladies aiguës, aux derniers excès. On conçoit aiſément que les premieres ſaignées que l'on fait en pareil cas, augmentent conſidérablement l'agilité des vaiſſeaux, dont l'agitation exceſſive convertit en peu de tems tous les ſucs gras en humeur bilieuſe, & travaille cette humeur ſi exceſſivement, qu'elle la rend bientôt très-irritante & très-rareſcible. Le jeu des vaiſſeaux ſe trouve encore excité par cette humeur; leur action portée alors au plus haut degré, agite ſi prodigieuſement les humeurs, qu'elle les raréfie au point de pouvoir rompre ces mêmes vaiſſeaux & de cauſer des extravaſations mortelles. Je ne puis en rapporter un exemple plus frappant, que celui d'un jeune Seigneur vif & vigoureux, attaqué d'une pleureſie, laquelle obligea d'avoir recours aux ſaignées, mais ces ſaignées furent ſuivies d'une fiévre ſi terrible, que les vaiſſeaux ſe rompi-

rent en differens endroits, & l'on trouva, au rapport de *Mr. Morand* qui me fit le recit de ce fait, la tête & la poitrine remplies de ſang extravaſé. On ne peut pas cependant ſe diſpenſer en pareil cas, d'avoir recours à la ſaignée, mais il ne faut pas lui donner le tems de réveiller ſeulement la force, & l'activité des vaiſſeaux, on doit au-plutôt paſſer outre, & aller juſqu'à les affoiblir. Il faut en uſer avec la même prudence que fit ſur lui-même, *Monſieur de Lapeyronie premier Chirurgien du Roi en ſurvivance*, qui dans une diſpoſition inflammatoire du foïe, ſe fit tirer plus de 25 palettes de ſang en ſix heures. De cette maniere il arrêta promptement le progrès de la maladie, & évita les inconvéniens des ſaignées trop écartées, dans un cas, où la maladie peut profiter de l'aiſance que la ſaignée procure, pour augmenter l'action des vaiſſeaux.

290. Le ſang ſe répare promptement chez les bilieux.

Il y a même une raiſon qui fait qu'on n'a point à craindre de mauvaiſes ſuites des ſaignées exceſſives, qu'on eſt quelquefois obligé de faire à des ſujets vifs & vigoureux. Le jeu de leurs vaiſſeaux ſe remet ſi promptement dans ſon premier état, que la crudité, que ces ſai-

gnées occaſionnent dans les humeurs, eſt bientôt diſſipée, bientôt le ſang eſt refourni, & la foibleſſe s'évanouit en même tems. Il ne faut pas au reſte tant de ſaignées aux bilieux, qu'aux ſanguins, pour affoiblir & moderer la violence du jeu de leurs vaiſſeaux, parcequ'en eux, la maſſe du ſang n'eſt pas ſi garnie de partie rouge; mais il faut ſurtout que ces ſaignées ſe faſſent promptement; car le ſang ſe repare ici en ſi peu de tems, que l'effet de pluſieurs ſaignées ne peut pas aſſez ſe réünir, quand elles ſont trop éloignées les unes des autres.

n°. 207. [5.]

291. Les ſaignées de précaution ſont avantageuſes aux bilieux, pour entretenir la ſoupleſſe des ſolides, & reculer par-là cette vieilleſſe prématurée, que leur attire la grande activité de leurs vaiſſeaux, qui, par la chaleur qu'elle ſuſcite, deſſeiche trop promptement ces ſolides: elles ſervent encore à prévenir les accidens, auxquels ils ſont expoſés de la part d'une bile trop active & mordicante, qui eſt ſurtout très-pernicieuſe à ceux de ce temperament qui ont de la diſpoſition à la *phtiſie*, c'eſt-à-dire à ceux qui ſont de complexion phlegmatique-bilieuſe, & qui ſont

Les ſaignées de précaution ſont utiles aux bilieux.

[2.] *Elle prévient la phtiſie cauſée par l'acrimonie*

dans le fort de la jeuneſſe ; car ce ſont là les cas où il ſe trouve en même tems plus de délicateſſe dans les vaiſſeaux, & plus d'acrimonie bilieuſe dans les humeurs. Or on ne peut pas réfréner celle-ci plus ſûrement que par la ſaignée ; c'eſt pourquoi *Mr. Boërrhave* recommande de ſaigner deux fois l'année par précaution, ceux qui ſont dans cette diſpoſition ; il nous aſſure même qu'il a préſervé de Phtiſie par ce moien, un ſujet qui en étoit très menacé, & dont toute la famille en étoit perie. Mais on doit remarquer que la ſaignée doit être un préſervatif plus aſſuré contre cette maladie, quand on y eſt expoſé par une acrimonie bilieuſe, que quand c'eſt par cette acrimonie ſanguine-mélancolique, dont on va parler dans le chapitre ſuivant. *de la bile.*

## CHAPITRE IIII.

### De l'intemperie melancolique.

nº. 205.

292. Grossiereté, salure, congestions des humeurs.

Nous avons remarqué que dans le temperament mélancolique, la partie butireuse se sépare difficilement de la partie caseuse; que la sanguification & la circulation s'y font avec peine; que la viscosité & la grossiereté sont les caracteres dominans, des humeurs de ceux de ce temperament. Quand ces dispositions sont extrêmes, la circulation doit être fort lente, & une acrimonie saline doit être le produit de ces dispositions. Pour se faire une idée juste de cette acrimonie saline, il faut se rappeller les deux genres de sels naturels, qui se trouvent dans nos humeurs; sçavoir un sel huileux & un sel essentiel. Le premier, comme nous l'avons remarqué, vient de la partie grasse ou butireuse du chile, & le second de la partie caseuse. Nous avons de plus remarqué que l'acrimonie qui dépend du sel volatil-huileux [qui est chez nous l'acrimonie bilieuse,] est infiniment plus active

nº. 127.

nº. 148. [2.] nº. 148. [3.] 173. [2.] 175.

active, plus fébrifique, plus inflammante que celle qui dépend du sel essentiel, qui est toujours beaucoup plus lente, bien moins ardente, & bien moins turbulente. n°. 116. (3.) [4.]

Le jeu des arteres est trop borné & trop languissant dans l'intemperie mélancolique, pour bien démêler les deux substances où résident ces deux genres de sels. La partie butireuse reste chargée de substance caseuse, & la partie caseuse, de substance butireuse. Il est nécessaire, comme nous l'avons remarqué, que cette portion de la substance caseuse dont se forment les récrémens *lubricans*, se dépoüille au moien de l'action des vaisseaux, de toute sa partie saline, sans quoi ces récrémens seront susceptibles d'acrimonie & de dépravation: loin de parer alors les parties contre l'âcreté des autres humeurs, ils feront eux-mêmes capables, par leur propre acrimonie, de les blesser & d'y causer du dérangement. L'insuffisance du jeu des vaisseaux dans l'intemperie mélancolique, les expose à cet inconvenient, surtout par rapport à ceux qui servent à enduire les tuiaux secrétoires & excrétoires de la peau; ce qui y cause & entretient ces diverses sortes

293. Acrimonie saline & virulente de diverses especes.

[2.] *Virus psoriq.*

de maladies *psoriques*, qu'on a de tout tems attribué à une humeur mélancolique vicieuse ; telles sont la *galle*, la *teigne*, la *lépre*, les *dartres farineuses* & autres affections cutanées de ce genre, dont la varieté vient de la part que la bile a plus ou moins à cette acrimonie des sucs mélancoliques, qui obstruënt ou encrassent les pores de la peau.

[3.] *Virus scorbutique ou acrimonie sanguine.* La partie butireuse qui reste empreinte de la substance caseuse, produit un sang grossier & chargé de sel essentiel, qui faute d'être suffisamment travaillé & agité par l'action des vaisseaux, s'arrête & croupit en divers endroits où ces sels se développent en partie, & causent tous les accidens qui se remarquent dans les diverses affections scorbutiques.

[4.] *Virus chancreux.* La grossiereté des humeurs, surtout des récrémens qui enduisent les glandes, les exposent à s'y embarrasser, & à y acquerir peu-à-peu par leur sejour, une acrimonie, qui se déclare enfin par des suputations, contre lesquelles nous n'avons point encore de remedes capables de les détruire.

[5.] *Virus scrophuleux.* Si ce sont des matieres fort crues & chileuses qui s'embarrassent, & principalement dans un sujet de complexion

mélancolique-pituiteuſe, où le jeu des vaiſſeaux eſt non-ſeulement fort tardif, mais encore où il eſt mou & débile, ces matieres n'acquiereront pas une acrimonie ſi feroce que dans le cas précedent, à cauſe de cette crudité qui y dominera toujours, qui empêche la dépravation de ces matieres d'être ſi pernicieuſe, quoiqu'elle ne ſoit pas moins rebelle ; parceque tout contribuë dans le ſujet, ſurtout dans la partie affectée, à entretenir l'imperfection de ces ſucs. C'eſt ce que l'on remarque principalement dans les enfans, où l'aliment laiteux, le temperament & la débilité, peuvent plutôt, que dans les adultes, contribuer à cette congeſtion *ſcrophuleuſe.*

[6.] *L'accès de l'air contribuë beaucoup à rendre virulentes les matieres qui ont croupi pendant long-tems.*

Le croupiſſement diſpoſe toutes les matieres arrêtées à devenir peu-à-peu virulentes ; mais c'eſt ſurtout l'air, lorſqu'elles viennent à ſe faire jour, qui les pervertit totalement, & qui leur donne quelque choſe de contagieux, qui fait qu'on ne peut jamais venir à bout d'en tarir la ſource, lorſqu'elles viennent à ſuppurer, & qu'au contraire elles ſe multiplient de plus en plus. C'eſt pourquoi on doit éviter, autant qu'on le peut, d'ouvrir ou de faire ſuppurer

les tumeurs de mauvais caractere. Il nous reste encore à faire observer, que toutes ces acrimonies tiennent plus du sel essentiel que du sel volatil-huileux; parceque quelque rongeantes & quelque pernicieuses qu'elles soient, elles se distinguent assez de l'acrimonie bilieuse, qui porte aussitôt le feu partout où elle s'adresse. Mais en récompense ces acrimonies salines & virulentes sont beaucoup plus difficiles à déraciner, & à enlever, parcequ'elles resident dans des marieres fixes & tenaces, qui s'attachent fortement dans les endroits où elles s'embarrassent.

294. Remedes. On comprend assez que la saignée doit être d'un foible secours, contre cette disposition extrême qu'ont ici les humeurs à s'embarasser & à rester chargées de sels, parceque cette disposition vient des vaisseaux qui sont naturellement trop serrés, & dont le jeu est trop tardif & trop borné: les humeurs restent liées & tenaces, faute d'être suffisamment maniées & battuës par ces vaisseaux. Or que peut en effet la saignée, contre cette paresse & contre cette constitution particuliere des vaisseaux? Elle ne peut tout au plus, que procurer quelquefois un peu plus d'ai-

ſance dans leur jeu, lorſque ce jeu ſe trouve gêné par un ſang trop groſſier qui engage trop leurs parois ; ou bien lorſque l'intemperie mélancolique tient un peu auſſi du temperament ſanguin ou du temperament bilieux. Alors on emploie plus hardiment ce remede, parceque le reſſort des vaiſſeaux eſt un peu plus vigoureux & plus ſuſceptible d'activité. Comme la ſaignée n'eſt pas ici un remede auſſi ſouverain, que dans les intemperies précedentes, on doit avoir recours à des remedes capables de rendre les humeurs plus maniables & plus diſſolubles, ou plus faciles à ſe diviſer & à ſe démêler ; afin que le jeu des vaiſſeaux qui eſt ici en défaut, ſe trouve néanmoins par ce moien, ſuffiſant pour les travailler, & pour les faire circuler autant qu'il convient, du-moins pour ſe garantir de ces congeſtions dont on vient de parler, qui ont des ſuites ſi facheuſes. Mais il faut que ces remedes n'aient rien de vif, rien d'irritant ; ils ne ſerviroient alors qu'à froncer les vaiſſeaux & à les reſſerrer encore davantage, à rendre leur jeu plus borné ; car ce jeu, quoique acceleré par ces irritans, ne parviendroit qu'à rendre les humeurs encore

plus liées, plus denses, & plus tenaces, ou plus poixeuses; il faut au contraire de remedes qui s'insinuënt, qui pénétrent, qui détrempent, & qui agissent paisiblement: tels sont ceux que les Anciens ont nommé *Hepatiques*, *Spleniques*, & en général *Splanchniques*, parcequ'ils s'oppolent à *l'infarction* des visceres, surtout du foïe & de la rate, qui sont plus sujets que les autres, à des embarras, à cause du sang grossier & extraordinairement lent, que la veine-porte y conduit. La vertu dissolvante & désopilatoire de ces remedes, consiste principalement dans un sel essentiel savoneux, tel qu'il se rencontre dans les ameres qui n'ont point ou presque point d'odeur, comme la *fumeterre*, la *grande & petite centaurée*, la *gentiane*, la *grande chelidoine*, la *chicorée*, le *pissenlit*, la *patience sauvage*, la *racine* d'*oseille*, d'*aunée*, l'*aigremoine*, le *chardon benit*, la *scorsonaire*, les *eupatoires*, le *genêt*, la *verveine*, le *chiendent*, le *frêne*, le *tamaris*, *&c.* Les sels essentiels qui se peuvent tirer du suc des plantes par une simple cristalisation, sont de ce genre, & ils sont préférables ici, à tous les sels neutres qu'on prépare par la chimie, par-

ceque ceux-ci ſont trop nuds ou trop dépoüillés de parties huileuſes ; ils portent un peu trop vivement ſur les ſolides, ce qui fait qu'ils ont toujours quelque choſe de fronceant ; du-moins par rapport aux mélancoliques bilieux, qui ont le genre nerveux fort ſuſceptible d'impreſſion, & chez qui les humeurs ſont quelquefois fort tenaces. Les ſels ſavoneux ſont plus diſſolvans : c'eſt pourquoi on doit préferer les ſels naturels de ce genre, & les plantes où ils dominent ; mais afin que ces plantes aient quelque effet, il faut, ſoit qu'on les emploie en grande doſe dans les boüillons, dans les tiſannes, dans les apozêmes, ou dans les infuſions ; ou bien qu'on en prenne les ſucs ; il faut, dis-je, que ces plantes s'y trouvent toujours en grandes doſes, & que leur uſage ſoit continué pendant un tems conſidérable, parcequ'il s'agit preſque toujours d'une diſpoſition difficile à vaincre. On rendra leurs préparations beaucoup plus efficaces, ſi on y mêle quelque ſel eſſentiel naturel, ou à leur place des ſels neutres factices, ſurtout ceux où entre l'eſprit de vitriol, ou le mars.

Quand il eſt queſtion de détremper

[2.] *Remedes contre la disposition atrabilaire.*

& de dissoudre une humeur recuite & tenace, où la bile a beaucoup de part, & qui à cause de son acrimonie, demande qu'on la remuë doucement & avec circonspection, on emploie avec succès les plantes dont le sel est accompagné d'huile mucilagineuse, comme dans le *polipode*, les *capillaires*, la *fougere*, la *scolopendre*, l'*hepatique*, la *parietaire*, la *bourache*, la *bugloſe*, qu'on emploie ordinairement avec le petit lait; à quoi on peut joindre quelques sels essentiels pour les rendre plus digestifs. L'usage du bain convient aussi très-fort dans ce même cas; mais surtout la saignée facilite beaucoup l'action de tous ces remedes.

[3.] *Remedes contre l'intemperie melancolique pituiteuse.*

Lorsque l'intemperie pituiteuse est de la partie, on peut employer des remedes plus actifs & plus incisifs: comme sont ceux qui sont mêlés de sels essentiels savoneux, & de sels volatils, ainsi que les ameres odorans, tels que l'*absinthe*, le *chamædris*, la *tanaisie*, l'*aurone*, le *chamæpitis*, le *marrube*, le *lierre de terre*, l'*aristoloche*, le *persil*, la *scrophulaire*, la *fraxinelle*, le *cerfeuil*, la *pimpinelle*, le *scrodium*, *&c.* Les gommes attenuantes comme la *gomme ammoniac*, le *galbanum*, le *sagapenum*,

*&c.* Parmi les animaux, les cloportes tiennent le premier rang. Parmi les métaux, les préparations de *mars*, de *mercure*, les eaux minerales, *l'ens-veneris*. La chimie fournit diverſes ſortes de ſavons, & differens ſels neutres ou mixtes, comme le *tartre vitriolé*, le *tartre martial*, le *vitriol de mars*, le *ſel polichreſte*, le *ſel de ſeignette* & ſemblables. Il y a auſſi les ſels neutres foſſiles apperitifs, comme le ſel d'*ebſon*, le *borax*, le nitre.

[4.] *Remedes contre l'intemperie melancolique ſanguine.*

Lorſqu'il s'agit d'une intemperie mélancolique-ſanguine, où le ſang tend à l'affection ſcorbutique, on a recours aux plantes qui contiennent des ſels fort alcaleſcens; comme ſont le *cochlearia*, *larum*, la *ſerpentaire*, le *creſſon*, la *capucine*, le *refort ſauvage*, la *patience des marais*, le *becabunga*, la *berle*, la *nummulaire*, le *treſle d'eau*, la *roquette*, l'*alliaire*, la *petite chelidoine*, le *ſedum acre*, la *perſicaire acre*, *&c.* Mais on doit être attentif dans l'uſage de ces remedes, à les temperer avec les aceteux, lorſque le ſang qui ſejourne, & qui croupit, tend à ſe corrompre, ou bien lorſqu'une acrimonie bilieuſe ſe trouve de la partie. C'eſt dans ce dernier cas, ſurtout, & quand la maſſe du ſang eſt fort

garnie de partie rouge, grossiere & embarassante, que l'on doit aussi dès le commencement recourir aux saignées, pour préparer à l'usage de ces remedes.

295. Affection hipocondriaque, histerique & hemorroïdale.

Dans les cas où la circulation languit, son ralentissement doit encore bien plus avoir lieu dans la veine-porte qu'ailleurs; parceque tout y est déja disposé, comme nous l'avons remarqué, n°. 199. (2.) pour rendre la circulation très-lente dans tout le trajet de cette veine; ainsi la circulation doit dans ce cas y languir extrêmement; le sang doit s'y accumuler, il doit y causer des extensions variqueuses, y croupir, & s'y dépraver. La bile qui est formée de l'humeur bilieuse que fournit cette veine, ne peut être que défectueuse. Cette circulation pénible, & cette dépravation affectent disgracieusement le genre nerveux, & causent ces anxietés, ces débilités, ces langueurs qui désolent dans l'affection *hipocondriaque* & *histerique*; il se fait ordinairement par les veines *hemorroidales*, soit par celle qui communique à la matrice, soit par celle qui se termine à l'anus, une expulsion de la partie la plus nuisible de ce sang qui croupit: mais si ces excretions sanguines se font difficilement, ou qu'elles soient supprimées ou retardées, tous ces accidens devien-

nent quelquefois extrêmes. La défectuosité de la bile & des sucs destinés pour la digestion, les rend incapables d'y satisfaire. Bientôt les crudités glutineuses enduisent & farcissent les premieres voies, elles y fermentent, elles y causent des flatuosités, d'où naissent des *borborigmes*, des tensions dans les *hipocondres*, des dégouts, des nausées, des rots, des rapports, des aigreurs, & autres accidens sur lesquels nous nous étendrons davantage, lorsque nous parlerons des vices de la digestion.

Le genre nerveux sollicité ou importuné par le sang qui croupit, ou par ces flatuosités, est fort troublé, surtout dans ceux où il est fort susceptible d'impression: alors des resserremens de visceres, des contractions particulieres de vaisseaux, des étranglemens d'intestins, d'estomac, de l'œsophage, des crispations de membranes, des remuëmens dans les entrailles, des dérangemens dans l'imagination, sont les effets ordinaires de cette *ataxie*; effets qui ont leurs suites & leurs dépendances: le sang est poussé inégalement & irrégulierement çà & là, les matieres flatueuses empriſonnées, causent des distensions, des coliques, ou des douleurs déchirantes. La com-

munication que les viſceres de l'abdomen ont par le moien des nerfs avec les parties de la poitrine, de la gorge & de la tête, fait que ces viſceres ne peuvent gueres être agitées & tiraillées, que ces parties n'en ſouffrent plus ou moins, & qu'il ne ſurvienne des oppreſſions, des palpitations, des *ſincopes*, des anxietés effraiantes, des *ſtrangulations*, des vapeurs, ou des chaleurs avec des rougeurs paſſageres au viſage, des tintemens d'oreilles, des ébloüiſſemens, des vertiges, des douleurs de tête, du trouble dans l'eſprit.

n°. 294. Comme tous ces accidens dépendent ordinairement de la ſuppreſſion ou dureté ardement des menſtruës, ou d'un flux hemorroïdal, on tache de ſuppléer à ces évacuations, par les ſaignées qu'on ſeconde des remedes dont nous avons parlé, & particulierement de ceux qu'on appelle *Emmanogogues*; mais on ne reçoit pas ici des ſaignées, tout l'effet qu'il ſemble qu'on devroit en attendre, quoique celles-ci enlevent incomparablement plus de ſang, qu'il n'en ſort ordinairement dans ces évacuations ſpontanées. Cet inconvenient dépend de ce qu'on ne peut ſaigner qu'à des veines qui, comme nous l'avons remarqué, appartiennent au

n°. 199. [illegible] 7°.

grand courant de la circulation, qui n'a presqu'aucun rapport avec le cours du sang dans la veine porte, où réside ce sang vicieux qui cause tous ces accidens; cependant il n'y a point de maladies où l'on ait plus recours à la saignée, que dans le fort des accidens de l'affection histerique; puisque l'on a des exemples de personnes saignées deux ou trois cens fois par an, & plus même, & cela continué pendant plusieurs années consecutives. La verité est que d'ordinaire on se contente, pour ainsi dire, d'ouvrir la veine pour laisser aller un peu de sang, afin que le changement momentané que la saignée produit sur le genre nerveux, lorsqu'elle se fait, calme un peu le desordre où il est. Il y en a qui, pour obtenir plus surement ce changement, ouvrent la veine du bras & du pied tout ensemble, afin que l'impression de la saignée sur le genre nerveux, ait plus d'effet. On peut mieux encore parvenir au même but, en accompagnant la saignée de remedes capables de produire le même effet, comme sont les *antispasmodiques* fœtides, dont on augmente l'efficacité en y ajoutant une legere dose de *narcotiques*; c'est pourquoi les potions faites avec les

eaux *d'armoise*, *d'aroche puante*, de *sabine*, de *rue*, *de marrube*, ou autres de ce genre; l'*elexir de proprieté*, *l'huile de succin*, *&c.* avec *les gouttes anodines*, ou avec le sirop *narcotique* de *Karabé*, ou quelqu'autres, réüssissent fort bien; les lavemens faits avec la *camomille*, la *maroute*, *l'arroche puante*, la *rue*, & semblables avec lesquelles on fait boüillir une demie tête de pavot, sont encore d'un grand secours.

296. Disposition atrabillaire. Le ralentissement de la circulation dans la veine porte, doit faire obstacle au cours du sang dans toutes les arteres qui vont se décharger dans cette veine, ce qui produit souvent une discordance entre ces deux genres de vaisseaux, surtout si une vie sédentaire & une continuelle application d'esprit, contribuent à ce ralentissement dans un sujet d'une complexion qui tienne du temperament bilieux; parceque la force & l'activité des vaisseaux arteriels, se maintient malgré ce ralentissement. Le sang qui est reçu alors dans les arteres de l'abdomen, y est retardé; celui de la veine porte, dont le cours est trop lent, se trouve trop de tems exposé vis-à-vis l'action de ces arteres; delà naît & s'entretient une sorte de fiévre particuliere

dans cette region, qui par la chaleur extraordinaire qu'elle y entretient, donne aux ſucs bilieux, déja ici par eux-mêmes fort imparfaits, & aux ſucs alimenteux mal digerés, un caractere tenace & poixeux. De l'aſſemblage de ces matieres recuites & torrefiées, ſe forment ces matieres atrabillaires, ou cet humeur bilieuſe, aduſte, ſuſceptible de ferveſcence, que l'on rejette quelquefois par les ſelles & quelquefois par les vomiſſemens. *Mr. Boerhaave* qui de nos jours a été le plus attentif à examiner ces matieres, nous rapporte pour exemple, un homme qui marchant avec beaucoup de vîteſſe, mit en mouvement une ſemblable humeur, qui l'obligea de ſe retirer ſous un arbre, où il jetta par le vomiſſement & par les ſelles, beaucoup de matieres poixeuſes, noires & ameres, & qu'à cet endroit là même, il trouva auſſi le remede à ſon mal; ce fut une pomme ſure qu'il mangea, dont il ſe trouva fort ſoulagé.

On remarque differentes ſortes de ces matieres: il y en a de putrides, de bilieuſes & d'acides: cette derniere eſpece eſt ordinairement fermenteuſe, & d'une acrimonie ſi dévorante, qu'elle mord ſur les métaux, comme l'eau

forte ou l'esprit de vitriol. Elle se forme de la substance des sucs aceteux que fournissent les alimens, & qui sont portés au comble de l'acidité par cette ardeur d'entrailles, à laquelle elle est continuellement exposée dans un endroit où l'air d'ailleurs a un libre accès, & où par-conséquent, la fermentation aceteuse est promptement & fortement excitée par cette chaleur excessive, ce qui a fait dire aux Anciens que *eò acidior fit quò adustior.*

Mais si des sucs bilieux & graisseux, dominent dans ces matieres recuites, on aura une humeur attrabillaire-bilieuse, & fort susceptible d'une putréfaction très-pernicieuse, qui se distingue toujours par son caractere poixeux ou tenace, des matieres simplement bilieuses.

La tenacité jointe à l'acrimonie extrême de ces matieres adustes & attrabillaires, fait qu'elles sont très-difficiles, & en même tems très-dangereuses
n°. 294. [2.] à remüer. La saignée est très-utile pour temperer cette ardeur d'entrailles, & pour préparer à l'usage des autres remedes, avec lesquels on doit rendre insensiblement ces matieres plus fluides & plus en état d'être évacuées : nous avons

parlé de ces remedes ci-devant.

297. Utilité des saignées de précaution dans le temperament mélancolique.

Quoique la saignée ne puisse point changer cette disposition naturelle des vaisseaux, en quoi consiste le temperament mélancolique, deux choses cependant déterminent dans ce temperament, à avoir recours de tems en tems à la saignée. 1°. Les vaisseaux tant sanguins qu'exsanguins fort serrés, qui obligent la partie la plus fluide des humeurs, d'enfiler les voies de décharge; d'où il arrive qu'ordinairement les humeurs ne sont point assez détrempées, que la partie rouge n'y est point au large, qu'elle rend la masse du sang trop épaisse & trop peu coulante. 2°. La densité & l'épaisseur des membranes des vaisseaux, qui en rend le mouvement peu libre & peu aisé. Ces deux dispositions exigent pendant le cours de l'année, quelques saignées de précaution pour éviter ces inconveniens: car si un sang trop épais vient à gêner le jeu des vaisseaux déja peu libre, toutes les operations de la machine languissent bientôt à l'excès: la saignée en redonnant un peu de fluidité à la masse du sang, prévient de telles extrémités; elle a d'autant plus cet effet, que dans le temperament mélancolique, la partie rouge

qu'elle enleve ne se répare pas promptement ; mais par la même raison les mélancoliques supportent difficilement d'abondantes saignées, car lorsque les saignées viennent à prendre sur le nécessaire, elles augmentent l'insuffisance & la paresse des vaisseaux ; le sang, dont ils ont besoin d'être refournis, est très-longtems à se reparer.

298. Usage de la saignée dans les vieillards.

On doit à peu près penser de même à l'égard des vieillards, parceque la vieillesse met dans les vaisseaux, des dispositions à-peu-près semblables à celles qui se trouvent dans le temperament mélancolique, & elles produisent véritablement à-peu-près les mêmes effets que dans ce temperament, tant par rapport aux opérations du corps, que de l'esprit. Depuis peu un Medecin fort partisan de la saignée, a crû trouver dans les vieillards, de fortes indications pour ce remede ; la rigidité ou la secheresse de leurs vaisseaux, l'acrimonie de leurs liquides, rencontrent selon lui dans la saignée, un émollient & un adouciſſant capable de corriger ces défauts ; mais ces mêmes défauts, se trouvent malheureusement, accompagnés de circonstances qui empêchent qu'on obtienne ici de la saignée, tous les avan-

tages dont il se flatte ; car les saignées, surtout si elles sont un peu poussées, ne peuvent gueres convenir avec un déperissement de force & d'activité qui arrive, par la vieillesse, au jeu des vaisseaux, & elles ne peuvent remedier au défaut de la transpiration & autres sécretions, qui est la cause de cette acrimonie qui domine dans les humeurs des vieillards. Il n'est donc gueres vraisemblable, que la saignée puisse être un remede contre cet état, du-moins lorsqu'on y est parvenu. Il est néanmoins très-visible, que les saignées de précaution peuvent rendre un très-bon service aux vieillards, notamment à ceux qui ont toujours été fort fournis de sang ; parceque leurs vaisseaux qui n'ont presque plus de défense, se laissent facilement engorger par un sang trop épais, notamment ceux qui parcourent des parties molles, comme le cerveau. Delà vient qu'on est plus sujet à l'apoplexie dans un âge avancé, que dans le fort de la jeunesse, & que la saignée est regardée comme le meilleur préservatif qu'on puisse emploier pour prévenir cette terrible maladie.

## CHAPITRE V.

### De l'intemperie pituiteuse.

L'Intemperie pituiteuse consiste moins en ce que les humeurs ont un véhicule trop abondant, qu'en ce que les sucs chileux restent empreints d'une trop grande quantité d'eau, ce qui les rend extrémement glutineux quoique fort détrempés. Les vaisseaux de ceux de cette complexion sont si mous, & ils agissent si foiblement, que non-seulement ils peuvent encore moins que dans le temperament mélancolique, démêler la partie caseuse de la partie butireuse: mais ils ne peuvent pas même séparer de ces substances, la partie aqueuse qui a servi à dissoudre & à délaier les sucs chileux. On sçait combien il faut agiter & battre rudement le lait, ou plutôt la crême qu'on en tire, pour séparer le beurre d'avec la partie caseuse, & d'avec la partie sereuse qui se trouvent dans cette crême: on sçait encore que plus il fait froid, plus on a de peine à y réüssir. Les vaisseaux qui dans l'intemperie pituiteuse, ne peuvent battre que foiblement & mollement les sucs chileux, & qui ne peuvent

299. Cacochimie glutineuse.

exciter que peu de chaleur, ſont inſuffiſans pour démêler les differentes ſubſtances des ſucs chileux, & pour perfectionner les differentes humeurs qui compoſent la maſſe de nos liquides. Ces ſucs reſtent mêlés enſemble & noiés dans la partie aqueuſe ſurabondante qui les pénétre, & qui y reſte incorporée; de maniere que ces ſucs, loin de ſe partager en differentes humeurs, ne forment, pour ainſi dire, qu'une ſeule humeur mal élaborée, glutineuſe, froide & dominament aqueuſe, propre à amollir encore davantage les vaiſſeaux ſanguins, & à relâcher & dilater de plus en plus les vaiſſeaux exſanguins, & le tiſſu véſiculaire des parties graiſſeuſes. C'eſt ce relâchement qui rend le corps comme bouffi: ſouvent même ce tiſſu ſe laiſſe engorger par cette humeur cruë, lente & aqueuſe; ce qui produit des *œdemes*, des *hidropiſies* par *infiltration*, des *aſthmes* humides &c.

L'inutilité de la ſaignée dans le cas préſent, ſe montre aſſez d'elle-même; car qui ne voit pas en effet, que dans cette diſpoſition, où le ſang ne ſe fait que très-difficilement & en petite quantité, où il eſt d'ailleurs toujours inondé par les ſucs chileux qui reſtent extraor-

300. Remedes.

dinaitement longtems cruds & aqueux, & où la maſſe des humeurs eſt toujours détrempée à l'excès; de plus des vaiſſeaux trop ſouples & trop débiles dans leur mouvement, qui ne voit pas, dis-je, qu'il ne convient pas d'augmenter par la ſaignée, des diſpoſitions qui cauſent ici tout le mal. Il faut au-contraire exciter le jeu des vaiſſeaux par des ſtimulans, afin qu'ils redoublent leur action, qu'ils deviennent plus expeditifs, qu'ils triomphent de cette crudité, qu'ils ſéparent & expulſent cet excès de ſeroſité qui noïe les humeurs. C'eſt dans cette vuë qu'on doit ordonner les *ſels alcalis fixes & volatils*, *les huiles eſſentielles*, les liqueurs ſpiritueuſes, les plantes aromatiques, les plus fort diurétiques, les hidragogues & ſemblables.

La ſeroſité excrementeuſe, ne doit pas être confonduë avec l'humeur pituiteuſe.

301. On confond ordinairement avec l'intemperie pituiteuſe, cette ſeroſité excrémenteuſe qui eſt quelquefois retenuë dans les vaiſſeaux, ou qui eſt déroutée, de façon qu'elle enfile d'autres iſſuës que celles qui lui ſont deſtinées, & on lui donne effectivement le nom de pituite, lorſque, comme une eau claire, elle s'échappe par des glandes qui ont leur décharge dans la bouche: mais cette pituite eſt fort differen-

te, tant par ſes caracteres que par ſa cauſe, de cette humeur pituiteuſe, à laquelle on a attribué de tout tems l'intemperie pituiteuſe : celle-ci eſt cruë, lente, froide, & inſipide ; elle dépend de la moleſſe & de la débilité du jeu des vaiſſeaux : l'autre eſt limpide tout-à-fait fluide & ordinairement ſalée ; elle vient ſeulement de quelque dérangement dans les couloirs, ſans qu'il y ait pour cela d'inſuffiſance de la part des vaiſſeaux. C'eſt pourquoi les remedes, dont on vient de parler, ne conviennent pas dans le cas préſent, où toute la cure dépend de rétablir par la voie des urines ou de la tranſpiration, la ſortie de cette ſéroſité excrémenteuſe ; ce que l'on fait en ſorte d'obtenir par des *aperitifs* & des *diaphoretiques* doux, qui n'aient rien de vif ni de turbulent ; autrement ils ne feroient qu'augmenter l'acrimonie de cette ſéroſité, & l'éloigner de plus en plus de l'affinité qu'elle doit avoir avec les excrétoires qui doivent la recevoir.

Les enfans tiennent beaucoup du temperament pituiteux, ils ont les vaiſſeaux fort ſouples & le ſang fort aqueux & fort détrempé ; c'eſt pourquoi l'âge de puerilité ne fournit pas par lui-mê-

302. Saignée pour les enfans,

me, d'indications pour la saignée. Ce n'est que par accident qu'elle peut convenir ici; comme dans les chutes, les convulsions, les douleurs de dents accompagnées de simptômes facheux, dans les inflammations, dans les fiévres, &c. Alors on ne doit point trop épargner ce remede, parceque les vaisseaux des enfans, ont une si grande agilité, que les pertes que ces jeunes sujets ont à supporter, se reparent assez promptement.

# SECONDE SECTION.

*Les indications pour la Saignée, prises de l'état des liquides, & de leurs effets sur les solides.*

## CHAPITRE PREMIER.

### DES VICES DE LA DIGESTION.

303. Causes de l'indigestion.

LEs causes les plus ordinaires des dérangemens qui arrivent dans la digestion, sont : 1°. l'action de l'estomac trop languissante ou trop dominée par la quantité ou bien par la mauvaise qualité des alimens. 2°. Les dissolvans trop peu actifs, ou vicieux. 3°. L'intemperie chaude ou froide de l'estomac.

304. Trois sortes d'indigestion, la fermenteuse, la putride, & la bilieuse.

Ces causes donnent lieu à trois sortes d'indigestions en général : sçavoir à une indigestion fermenteuse, à une indigestion putride, & à une indigestion bilieuse : car il est impossible que la digestion se trouve empêchée ou retardée, qu'il n'arrive quelque mouvement spontané, soit de fermentation, soit de putréfaction, selon que les alimens sont plus ou moins susceptibles de l'une ou

de l'autre, puisqu'il est vrai que toujours ils sont sujets à se corrompre ou à fermenter.

Plus l'intemperie chaude de l'estomac sera considérable d'une part, c'est-à-dire plus la chaleur sera excessive dans la region de ce viscere, & d'une autre part, plus l'action de ce viscere sera languissante [ car ces deux causes se rencontrent souvent ensemble ] plus les mouvemens spontanés s'emparent promptement & puissamment des alimens, parceque la chaleur, le repos & l'accès de l'air, concourent beaucoup à ces mouvemens.

n°. 29.
n°. 45.

305. La fermentation aceteuse s'empare aisément de nos alimens.

La fermentation, surtout la fermentation aceteuse, survient aisément à nos alimens dans un estomac où il y a beaucoup de chaleur ; car l'action même de l'estomac n'est pas suffisante pour s'y opposer, parceque la fermentation aceteuse est même, excitée par un remuement à la difference de la fermentation vineuse qui exige absolument un repos parfait ; aussi cette derniere n'a gueres lieu dans l'estomac, si ce n'est fort imparfaitement, & à l'égard seulement de certains sucs extrémement susceptibles de cette sorte de fermentation, tel est le suc de raisins bien mûrs. Il arrive quelquefois en effet qu'après avoir

mangé beaucoup de ce fruit, on s'apperçoit, par une fumée ardente qui monte dans le gosier, d'une dépravation qui tient beaucoup de la fermentation vineuse ; mais ce cas est fort rare dans la digestion, & nous ne nous y arrêterons pas ; nous remarquerons cependant que les fruits qui sont fort susceptibles de cette fermentation, nous exposent par cet esprit furieux qu'ils fournissent, lorsqu'ils, viennent à fermenter, à des diarrhées, à des dissenteries, à des fievres violentes; maladies assez ordinaires pour cette raison, sur la fin de l'été, surtout dans les années abondantes en fruits.

306. La fermentation vineuse n'a gueres lieu chez nous. n°. 120. [2.]

Les alimens les plus capables de fermentation aceteuse, sont les substances farineuses, les substances pulpeuses, ou la chair des fruits, les boissons vineuses, les sucs des plantes acescentes, le lait, & les sucs gelatineux. On doit remarquer pourtant qu'à la reserve du lait & des liqueurs vineuses, tous ces alimens bien détrempés, sont rarement malfaisans ; ce sont même ceux que l'on préfere dans les fiévres les plus fortes, où la chaleur de l'estomac est fort considérable : mais aussi se garde-t'on bien alors de les donner en substance, de crainte qu'ils ne restent

307. Alimens les plus susceptibles de fermentation aceteuse.

[2.] *Les alimens acescens sont preferables aux autres dans la fievre, mais il faut les donner en forme liquide.*

trop longtems dans l'estomac, exposés à une chaleur, qui ne manqueroit pas de les faire passer par une fermentation qui en dérangeroit entierement la digestion, & qui les rendroit fort nuisibles; au-lieu qu'en forme liquide, ils passent promptement dans le sang où ils sont alors à l'abri de tout mouvement spontané. Mais on ne réüssit pas si facilement à l'égard du lait & du vin: car ils fermentent si promptement dans l'estomac quand la chaleur y est considérable, qu'avant qu'ils soient passés, ils sont pervertis. Le lait differe des autres alimens acescens, en ce que sa partie butireuse & sa partie caseuse, le rendent tantôt susceptible d'acidité, & tantôt d'amertume. S'il séjourne dans un estomac simplement paresseux, & où il se rencontre quelques matieres acides, il s'aigrit immanquablement; mais il devient amer & bilieux, s'il séjourne dans un estomac fort chaud, où il se trouve des matieres bilieuses ou une bile capable d'en dompter l'acidité: car c'est principalement de l'état de la bile que dépend dans les premieres voies, le sort du lait & des sucs qui lui sont semblables. C'est ce qu'on peut remarquer clairement dans les veaux, où les sucs

chileux dans leur estomac, & avant qu'ils soient arrivés dans l'intestin *duodenum* où se décharge la bile, sont aigres & coagulés, au-lieu qu'aussitôt qu'ils sont mêlés avec la bile, ces qualités disparoissent. On comprend par-là aisément pourquoi, à un même degré de chaleur d'estomac, il se produit chez les uns des crudités bilieuses, & chez les autres des crudités extraodinairement acides : car ce dernier cas doit arriver en ceux qui ont un estomac paresseux avec des ardeurs d'entrailles, & qui sont d'un temperament mélancolique, où les vaisseaux ne forment pas une humeur bilieuse assez active, la bile qui s'en produit, est insuffisante pour dompter l'acidité causée par la fermentation qu'excite fortement la chaleur excessive de l'estomac, les crudités resteront donc acides, & plus ou moins attrabilaires ou racornies & poixeuses, selon qu'elles sont exposées dans les premieres voies à une chaleur plus ou moins grande.

308. Remede contre l'indigestion fermenteuse.

Tel qui est fort sujet à des fermentations aceteuses qui troublent ses digestions, & qui dépravent ses alimens, peut beaucoup les prévenir par un regime convenable, qui consiste, 1°. à ne

jamais surcharger l'estomac, afin que son action ne soit ni empêchée ni retardée, & que la digestion se fasse promptement; ainsi les alimens sejournant moins dans l'estomac, ils seront moins exposées à cette fermentation. 2°. A éviter autant qu'il est possible les alimens qui tournent facilement à l'aigre, & particulierement le vin, entr'autres celui qui est fort chargé de sels essentiels. 3°. En assaisonnant leurs mets de choses alcalescentes, & en usant de stomachiques amers & actifs, comme l'*absinthe*, la *theriaque*, le *beaume du Perou*, la *gentiane*, *&c.* notamment si l'estomac est froid & peu exposé aux ardeurs d'entrailles: car autrement il faudroit mieux avoir recours aux *absorbans* terreux & insipides, comme la *craie*, les *yeux d'écrévisses*, les *coraux*, l'*antimoine diaphoretique*, les *coquillages* & semblables; non-seulement ces absorbans s'opposent à la fermentation, ils détruisent encore les levains aigris restans d'une digestion à l'autre. On peut encore enlever ces levains par la purgation; mais parceque souvent ce sont des matieres attrabilaires fort tenaces, il faut user des purgatifs avec précaution, c'est ce que nous remarquerons,

lorsque nous parlerons de ces crudités attrabilaires.

Quand l'action de l'estomac ne répond pas à la chaleur de ce viscere & des parties voisines, dans un sujet qui d'ailleurs tient du temperament bilieux, les alimens susceptibles de corruption, qui croupissent ici faute d'action suffisante de la part de l'estomac, se trouvent en trés-peu de tems exposés à un mouvement de putréfaction, parceque la chaleur dominante du lieu où ils séjournent, excite & accelere fort ce mouvement, & lui fait faire en peu de tems un grand progrès. C'est à quoi s'exposent surtout ceux qui avec ces dispositions, se surchargent l'estomac de chair d'animaux, de fruits putrilagineux ou peu fournis de sel essentiel, comme l'abricot, la prune, le melon, &c. parceque cette surcharge qui domine l'estomac, en interdit ou en retarde l'action, & ces alimens restent dans un entier croupissement, condition des plus favorables pour la putréfaction. Celle-ci se manifeste en effet bien promptement, quand toutes ces choses se trouvent réünies des rapports nidoreux fœtides, ou qui sentent l'œuf couvé : une anxieté avec une débilité d'estomac dé so-

309. Indigestion putride.

n°. 45.

lante, une prostration universelle des forces, l'infection qui gagne la masse du sang, & qui jette l'esprit & le corps dans la consternation, n'expriment que trop disgracieusement le peril imminent où nous jette une indigestion putride.

[2.] *Remarque sur le regime des fébricitans.*

Nous sommes trop à portée de remarquer en passant, le danger qu'il y auroit de donner de la chair ou des alimens gras en substance, à une personne qui a beaucoup de fiévre, pour ne pas faire sentir que la chaleur de la fiévre, & l'estomac débilité par la maladie, sont deux circonstances tout-à-fait contraires à la digestion, & qui disposent entierement à la putréfaction. Comme ces dispositions restent encore dans la convalescence, du-moins la débilité de l'estomac, on doit notamment dans les premiers tems, être fort circonspect sur le manger. Ceux qui sortent d'une grande maladie, comptent se rétablir promptement en prenant beaucoup d'alimens: l'appetit qui commence à les importuner, favorise ce préjugé; mais s'ils se laissent aller à leur penchant, ils retardent beaucoup leur entiere guérison, ils s'exposent à des rechutes ou des langueurs aussi facheuses que la maladie. J'en ai vu beaucoup dans ce cas, tomber plusieursfois par jour dans des foiblesses,

& dans des abattemens étonnans. On peut les tirer facilement de cet état langoureux, en les ramenant à un regime plus exact, même à de simples boüillons, & par gradation à des geléés, à des œufs, à de petites soupes, &c.

310. Remedes contre l'indigestion putride.

Quand l'estomac est surchargé par un excès de manger, & qu'alors une indigestion putride se fait sentir par des nausées, par des angoisses, & par une grande débilitation, il faut au-plutôt avoir recours à l'évacuation, surtout au vomissement & aux lavemens, & ensuite s'en tenir à une grande diete, boire amplement des tisannes, ou quelques boissons théiformes pour laver les premieres voies. On se contente quelquefois de prendre des ratafias, ou d'autres liqueurs spiritueuses qui peuvent reveiller l'action retardée de l'estomac, & s'opposer à la putréfaction des viandes; parcequ'en effet les huiles essentielles & les huiles alkoolisées racornissent les sucs des viandes, & s'opposent par-là à leur pourriture: ce racornissement d'ailleurs ne s'oppose pas à la digestion dans un cas, où elle est empêchée par une dissolution putride qui pervertit les alimens; car alors c'est tout au plus, si cette faculté de ra-

cornir peut assez s'opposer à cette dissolution. Il faut bien se donner de garde, de compter cependant sur ces remedes dans une indigestion putride bien marquée ; l'évacuation est une voie beaucoup plus sure, & qui a bien moins d'inconveniens.

Quand on est sujet à cette espece d'indigestion par les dispositions que nous avons dites, il faut être très-sobre, surtout à l'égard de la chair, du poisson & des choses grasses: on doit préferer les animaux qui ont la chair blanche à ceux qui l'ont noire ; ceux qui l'ont tendre & friable, à ceux qui l'ont dure, mate ou visqueuse; ceux qui sont jeunes à ceux qui sont vieux. Chacun doit de plus être attentif à ce que l'expérience lui a appris par rapport aux dispositions particulieres de son estomac ; car il y en a qui digerent très-facilement certaines viandes, qui pour tout autre seroient très-indigestes. On peut aussi assaisonner les viandes (outre le sel commun) avec des choses aceteuses, comme *l'ozeille*, le *verjus*, le jus d'Orange, &c. supposé que cette acidité ne soit point à craindre pour quelques raisons particulieres. Les convalescens, surtout ceux qui sortent d'une

n°. 308.

fiévre putride fort considérable, sont naturellement portés à relever le goût de leurs viandes, d'un peu de jus de citron, d'orange ou de verjus : l'instinct les dirige fort bien dans cette rencontre, car ces aigrelets ne peuvent que leur être avantageux.

311. Indigestion mixte ou bilieuse.

Les alimens gras & huileux, sont susceptibles d'une espece de fermentation qui les dispose à la putréfaction ; d'où naît une troisiéme espece d'indigestion qu'on peut appeller bilieuse ; simplement parcequ'elle rend rance & ensuite amer l'aliment qu'elle pervertit. ce qui fait qu'on le confond avec la bile, lorsqu'on vient à le rendre par le vomissement, ou lorsqu'il cause des rapports. La rancité est l'effet de la fermentation ; & l'amertume qui y succede est un acheminement à la putréfaction, comme on le remarque par le lait échauffé & devenu amer qui se pourrit plutôt que de s'aigrir. Parmi tous les alimens, il n'y en a point qui soient si sujets à cette dépravation, que les choses grasses, notamment chez ceux qui ont des ardeurs d'entrailles, & un estomac débile : car ces choses ne peuvent tenir longtems contre une chaleur de digestion au-dessus de 70 degrés, dans un endroit où l'air a accès.

312. Remede contre l'indigestion bilieuse.

Le meilleur moien de se préserver de l'indigestion bilieuse pour ceux qui y sont sujets, c'est d'éviter autant qu'il se peut, les sauces au beurre, les alimens gras huileux: l'eau est préferable au vin pour la boisson, parceque l'eau tient davantage contre l'ardeur de l'estomac, que les autres boissons, & elle empêche que les sucs gras n'en soient sitôt dépravés. L'usage des absorbans insipides m'a souvent très-bien réüssi dans cette sorte de disposition; mais il faut, dis-je, éviter le vin & les liqueurs spiritueuses, parceque ces boissons augmentent l'activté & la malignité de ces matieres bilieuses.

313. Divers genres de crudités.

Ces trois sortes d'indigestions sont suivies de divers genres de crudités: sçavoir de crudités pituiteuses-acides, de crudités pituiteuses-insipides ou muqueuses, de crudités putrides, de crudités bilieuses, & de crudités atrabilaires acides, ou bilieuses, ou putrides.

314. Crudités pituiteuses acides.

Les crudités pituiteuses, visqueuses-acides, sont le produit d'un estomac froid & débile, d'un dissolvant peu actif, qui ne dissout que la partie la plus délaiable des alimens, qui n'agit qu'imparfaitement sur la partie visqueu-

se de ces mêmes alimens, qui ne peut parvenir à la délaier suffisamment, pour être reçûë par les vaisseaux du chile. Cette partie visqueuse, s'amasse dans l'estomac & dans les intestins sous la forme d'une matiere lente, limoneuse, flatueuse, & quelquefois pâteuse; où elle s'aigrit à force d'y séjourner: de telles crudités sont ordinaires aux pituiteux.

Ces mêmes crudités se laissent facilement entraîner par les purgatifs un peu forts, surtout si on y joint quelques sels digestifs & incisans, pour les mettre plus en état de pénétrer & de remuer ces matieres glutineuses. Il faut après la purgation, avoir recours aux *stomachiques* propres à rechauffer l'estomac, & à ranimer son dissolvant. 315. Remedes.

Nous avons remarqué ci-devant que les sucs qui passent par la fermentation ou par la putréfaction, dégénerent en partie, en une matiere *muqueuse* & insipide; nos alimens sont si exposés dans notre estomac, à ces mouvemens spontanés, surtout de fermentation, qu'on ne doit point chercher ailleurs la cause de ces pituites glaireuses & insipides, qui farcissent souvent les premieres voies, & qui empêchent la fonction de l'estomac. 316. Crudités pituiteuses muqueuses. n°. 173.

317. Remedes. Lorsque ces matieres se trouvent dans un estomac où elles ne sont pas exposées à des ardeurs qui racorniſſent, qu'elles y restent molasses & pituiteuses, elles peuvent être évacuées sans beaucoup de précaution par des purgatifs un peu fondans: tels sont, par exemple, ceux où l'on ajoute le mercure doux, les sels digestifs, même les alcalis fixes; ensuite on ranime le levain de l'estomac avec les stomachiques plus ou moins chauds, selon que l'estomac est plus ou moins froid & languissant.

318. Crudités putrides. La même dépravation qui rend les crudités qui restent dans les premieres voies, incapables de digestion, les rend pareillement incapables de retour à leur premier état. La voie de l'expulsion est donc la seule que la nature ou l'art aient à prendre à leur égard; mais parmi tous les differens genres de crudités, il n'y en a point qui pressent tant de prendre ce parti, que les crudités putrides, parceque si elles alloient acquerir par leur séjour, ce suprême dégré de putréfaction, capable de contagion, une parcelle de cette crudité, comme on l'a déja remarqué, seroit suffisante pour infecter la masse des humeurs. Il est donc très-important de se saisir de ces

n°. 46. [6.] 121. [3.]

crudités putrides, dès qu'on s'en apperçoit. On doit pour cette raison être fort attentif dans le commencement des fiévres continuës, surtout de celles qui commencent par un flux de ventre, à examiner les déjections : car il est rare qu'en pareil cas, la putréfaction ne commence pas par infecter toutes les matieres qui se trouvent, ou qui passent par les premieres voies, & qu'elle ne cause une diarrhée putride, comme fit le demi grain d'œuf pourri que prit *M. Bellini*, & comme je l'ai observé dans plusieurs malades, entr'autres dans un jeune Seigneur attaqué d'une fiévre qui d'abord parut de peu de conséquence : un flux de ventre survint aussitôt à la fiévre ; les dejections étoient extrémement fœtides, & mêlées d'une humeur blanchâtre & muqueuse que l'on prit pour du lait, parceque ce malade en avoit usé quelques tems auparavant. On eut d'abord recours à la saignée & à la purgation ; je le vis sur la fin du septiéme jour de sa maladie, le jour même de sa purgation : l'évacuation avoit été considérable, & la fiévre étoit assez calme. Cette tranquillité qu'on croïoit être l'effet du remede qui avoit enlevé la cause de la maladie, donnoit beaucoup de

consolation ; mais pour moi je ne pus y prendre part, quand je vis les matieres : elles avoient une puanteur tout à fait cadavreuse : cette espece de morve
Obs. 173. me fit connoître que la putréfaction y étoit à son comble. Comme on étoit déja au septiéme de la maladie, je ne doutai pas que l'infection n'eut gagné la masse du sang. Je fis entrevoir que le calme ne dureroit pas longtems, & qu'il étoit à craindre que les mouvemens convulsifs ne déclarassent bientôt la malignité de la maladie. Le redoublement qui suivit fut considérable, ce qui détermina le Medecin à répeter la saignée, & à donner l'émétique. Ce redoublement fut suivi d'un autre si terrible, qu'on administra les sacremens au malade. L'anxieté, les mouvemens convulsifs dans le pouls & dans les tendons, effraierent le Medecin, aussi-bien que les parens qui se déterminerent à appeller encore un Medecin. Ce dernier trouva qu'on avoit d'abord trop négligé la saignée à laquelle il eut recours sur le champ ; il passa ensuite aux *délaians*, aux *émulsions*, aux *apozêmes rafraîchissans & laxatifs*, & à certains bols rouges faits avec le *sperme de baleine*, & le *Kermes* ; enfin au *quinquina*. Le pouls

resta toujours convulsif ; les urines ne déposerent point ; à peine le Medecin, malgré la violence des redoublemens, se détermina-t'il encore pour quelques saignées. Le 21^e. jour de la maladie le corps se couvrit *d'exantêmes inflammatoires*, qui se convertirent aussitôt en de petites vessies blanches, remplies d'une serosité *ichoreuse-putride*. Le malade mourut le surlendemain sans agonie ; il lui sortit par la bouche après la mort, assez abondamment d'une espece de sanie gangreneuse. Il ne me convient pas de faire des remarques sur la conduite qu'on a tenuë dans cette maladie, je la rapporte seulement comme un exemple de deux sortes de putréfactions, dont l'une commença la maladie, & l'autre la termina ; dont l'une prit naissance dans les premieres voies, & l'autre fut dans la masse du sang, l'effet de l'infection de la premiere.

Les crudités bilieuses sont déja en partie l'effet de la putréfaction, & elles tendent d'elles-mêmes à se corrompre entierement ; mais ordinairement elles ne restent pas longtems dans les premieres voies, qu'elles n'y causent des tranchées, des coliques, des *diarrhées*, des *dissenteries*, des *tenesmes*, des ar-

319. Crudités bilieuses.

deurs d'entrailles, & quelquefois elles se glissent dans la masse du sang & mettent le feu de toutes parts, par la fiévre qu'elles y excitent. Il est important de prévenir ces accidens, par l'expulsion de ces matieres, surtout avant qu'elles causent de tels ravages; car lorsqu'elles ont commencé à faire du desordre, il n'est quelquefois plus permis de débuter par la purgation, qui par son irritation pourroit augmenter le mal, au-lieu d'y remedier; c'estpourquoi on doit saisir le moment favorable pour s'en délivrer au plutôt. Quelquefois la bile que fournit la véficule du fiel, contribuë beaucoup à entretenir ces crudités; c'estpourquoi la voie du vomissement, quand rien ne s'y oppose, est ordinairement préferable à la purgation par en bas, parceque le vomissement vide la véficule, & met en sureté par-consequent contre la bile vicieuse qui s'y pourroit trouver; c'est ce que j'ai remarqué en moi-même. Je me trouvai fort incommodé de ces crudités bilieuses; elles me causoient des nausées, des rapports amers, & surtout une effervescence avec une ardeur très-vive dans l'estomac, quatre ou cinq heures après le repas: je me saignai &

n°. 287. [4.] [s.]

me purgeai sans soulagement. Il fallut me déterminer à prendre l'émétique, qui me fit jetter par le vomissement, beaucoup de bile acre & très-amere. Je fus guéri incontinent & sans retour; ce qui ne seroit pas arrivé, si ces crudités avoient eu pour cause, une chaleur d'entrailles & une débilité d'estomac.

320. Crudités atrabilaires.

Les crudités atrabilaires, tenaces & poixeuses, de couleur brune ou noire, ou verdâtre, sont, comme nous l'avons expliqué ci-devant, l'effet d'une ardeur excessive d'entrailles, qui racornit les sucs qu'un estomac paresseux manque de digerer. Ces matieres prennent d'ailleurs les caracteres que leur communiquent les mouvemens spontanés par lesquels elles passent, lorsqu'elles se séjournent dans les premieres voies; c'est-pourquoi il y en a d'acides, de bilieuses & de putrides. Ce sont des sucs tellement pervertis, qu'ils ne peuvent que devenir de plus en plus malfaisans tant qu'ils ne sont point évacués; mais la difficulté est de parvenir à les enlever à cause de leur tenacité & de la ferocité de leur acrimonie, qui ne permettent de les remüer que très-difficilement & avec danger. Il faut auparavant, comme nous l'avons déja dit, les amollir,

n°. 296.

les détremper, & les rendre fluides sans les irriter. Il n'y a que celles que la putréfaction dissout & met en branle, qui puissent & même qui doivent être évacués au-plutôt; car de toutes les matieres putrides qui se trouvent dans les premieres voies, il n'y en a point dont les Anciens aient mieux reconnu la malignité, que de celle des matieres atrabilaires qui paroissent au commencement des maladies; *morbis quibuslibet incipientibus, si atrabilis vel superne vel inferne exierit lethalis.* Je me rappelle actuellement une observation à cet égard, qui convient fort ici. Au mois de Juin 1730 le cocher de M. le Comte de Luce fut saisi d'une fiévre *anxieuse* avec *diarrhée*: les dejections étoient noires, d'une puanteur insupportable, avec une acrimonie brulante qui lui causoit une ardeur & une soif intolerable. Il entroit lors de *l'exacerbation*, dans des agitations & dans des impatiences qui alloient jusqu'à l'emportement. Sa soif étoit si grande qu'il devenoit furieux, lorsqu'on ne lui donnoit pas à boire, aussitôt qu'il en demandoit. Quand on approchoit de lui avec le pot, il s'en saisissoit, & quelque promesse qu'on lui fit de ne le point

*Hipoc. aph. 122. sect. 4.*

laisser manquer de boisson, il ne vouloit jamais le rendre qu'il ne l'eut vidé. Le sujet étoit jeune, d'un temperament vif; je le fis saigner sept fois en trois jours, mais parceque rien ne devoit retarder l'évacuation des matieres putrides qui menaçoient dans les premieres voies, je lui fis prendre trois fois l'émétique, tantôt seul, tantôt avec de la manne dans l'espace des trois jours mêmes qu'il fut saignée. On le saignoit dans le commencement & dans le fort des redoublemens, & on le purgeoit sur la fin & dans le tems de la rémission; ensorte que chaque fois la purgation se trouvoit entre deux saignées. De cette maniere, la maladie qui avoit paru avec un appareil des plus effraians, ceda très-promptement.

321. Usage de la saignée dans les indigestions.

Excepté les exemples qu'on vient de rapporter, il n'a point encore été question de la saignée dans ce chapitre; parcequ'à la reserve de la disposition atrabilaire, où ce remede peut beaucoup [par le relâchement qu'il cause, dans les membranes des arteres [aider à vaincre cette chaleur d'entrailles qui y fait tout le mal, hors ce cas, la saignée ne convient gueres que par accident: car à l'égard des indigestions bilieuses,

nous voions que les convalescens mêmes qui ont été beaucoup saignés dans leurs maladies, n'y sont encore que plus exposés. La saignée ne prévient donc point chez eux, ces mauvaises dispositions. A la verité elles doivent être imputées, ces dispositions, à l'affoiblissement extrême de l'estomac dans les convalescens, & dans la plûpart des personnes valetudinaires de complexion vive. Cependant dans les sujets qui sont de temperament bilieux, & dont l'estomac est un peu déchû de sa vigueur, la chaleur du temperament, & la bile qui est abondante dans les premieres voies, peut contribuer à ces indigestions bilieuses; alors la saignée peut être très-avantageuse pour temperer cette chaleur, pour retarder un peu la formation de l'humeur bilieuse, & pour rendre cette humeur moins abondante: mais ce remede est encore bien plus indispensable, quand ces crudités bilieuses viennent à remüer, & à causer de violentes coliques, des diarrhées & des dissenteries douloureuses, ou d'autres dispositions inflammatoires; car alors il faut promptement y avoir recours, & la proportionner à la douleur & à la fiévre qui accompagne ordinairement ces

accidens ; en ce cas la saignée doit même marcher avant la purgation, de crainte que celle-ci n'augmente l'irritation causée par ces sucs dépravés, qu'il faut tâcher de calmer avant toutes choses par ces saignées & par les remedes rafraîchissans, dont nous avons parlé pour l'intemperie bilieuse. n°. 288.

## CHAPITRE II.

### De la putrefaction des humeurs.

322. Il n'y a point de putréfaction parfaite des humeurs qui circulent.

IL n'y a point dans la medecine, de phénomene plus important & en même tems plus obscur, que la putréfaction des humeurs, j'entens celles qui circulent, & qui sont sous l'action des vaisseaux ; parceque cette putréfaction ne s'y remarque jamais en elle-même, ni par les qualités qui la caracterisent, comme la puanteur, l'alcalisation, &c. Qu'on tire du sang à une personne qui paroît dans le cas d'une grande putréfaction, on ne remarque rien dans son sang qui y fasse connoître cette dépravation : à la verité le vulgaire se laisse souvent tromper à l'aspect du sang en général

par des couleurs obscures, sales, blanchâtres, violettes &c. qu'il croit être l'effet de la corruption, & qui en sont cependant des marques absolument fausses.

Ce n'est que par des effets particuliers à la putréfaction, qui s'observent dans certaines maladies, que nous appercevons que nos humeurs sont atteintes du-moins d'une disposition putride; je dis du-moins, parceque tant que nos humeurs sont encore retenuës dans nos vaisseaux, & soumises à leur action, il ne paroît point par aucun signe, qu'elles se trouvent jamais dans le cas d'une vraie putréfaction.

323. *L'action des vaisseaux rend les humeurs putrescentes:*

Quoique l'action de nos vaisseaux empêche que nos humeurs ne tombent spontanément, ou d'elles-mêmes en putréfaction, elle les dispose cependant tellement à devenir putrides, que chassées des vaisseaux, & exposées à l'air, elles se corrompent aussitôt, comme nous l'avons déja dit, si elles ont souffert longtems ou fortement l'action des vaisseaux. Il y a beaucoup de faits qui prouvent cette verité à n'en pas douter. Par exemple, qu'à l'occasion d'une douleur de dents, un enfant soit saisi d'une fiévre bien violente; ses excrémens qui

n°. 123.

auparavant

auparavant étoient laiteux presque sans odeur, ou tirant sur l'aigre, deviennent aussitôt bilieux & très-fœtides.

324. Putréfaction fébrile.

Cette abondance de matieres extrémement puantes, qu'on jette sur la fin des fiévres continuës, est ici l'effet de l'action des vaisseaux. C'est en ce sens qu'on dit que toutes fiévres aiguës qui passent cinq ou six jours, deviennent putrides : ainsi une fiévre est d'autant plus putride qu'elle est violente, & qu'elle dure longtems ; c'est pourquoi toutes les fiévres qui s'étendent jusqu'au 21, rendent ordinairement nos humeurs si putrescentes, qu'elles s'en vont presque toutes en pourriture ; ce qui a fait dire à *M. Stalh*, que la fiévre réduit la masse du sang en *ferum* ; parcequ'il ne lui reste quasi plus qu'une serosité chileuse. Le sang & les anciennes humeurs sont celles qui tombent plus facilement en corruption.

*Note ad Sat. Harv. cap. 28.*

325. Putréfaction ichoreuse.

Il y a une autre putréfaction febrile plus maligne que la précedente, qui ne se borne pas aux liquides : elle a une acrimonie si pernicieuse, qu'elle mord sur les parties, & y excite des inflammations gangreneuses qui se terminent par une suppuration putride, ichoreuse ; c'est-à-dire qu'au-lieu de pus elle fournit

une liqueur claire, fort acre & fort pourrissante, telle qu'on la remarque dans plusieurs maladies inflammatoires, comme le *pourpre blanc*, les *petites veroles* cristalines, les érésipeles milliaires ou *à phlictaines*, &c. dont les pustules & les *phlictaines* sont remplies d'une humeur limpide aussi fluide que de l'eau, qui laisse ordinairement après elle une tache noire & gangreneuse. Cette disposition des humeurs est si pourrissante, que les corps de ceux qui meurent de ces maladies, se corrompent incontinent. Il se trouve dans ces maladies, une telle acrimonie ou causticité, que ceux qui sont affligés *d'érésipeles à phlictaines*, sentent une ardeur aussi brûlante & aussi insupportable, que celle que causeroit le feu même appliqué sur la partie souffrante. Il semble que cette putréfaction *ichoreuse*, est toujours occasionnée par quelque volatil contagieux, fort acre & inflammatoire, comme dans la petite verole cristaline, ou par une humeur bilieuse-excrémenteuse, parvenuë à un degré d'acrimonie ou de dépravation qui la rend extraordinairement inflammatoire & pernicieuse: ce qui donne lieu de remarquer ici en passant, que la bile excrémenteuse peut produire des effets à peu près semblables à

[2.] *L'humeur bilieuse peut être pervertie en un acre semblable au venin de la petite verole.*

ceux du venin de la petite verole cristaline, du pourpre blanc, &c. peut être même, cette putréfaction ichoreuse dépend-elle, dans l'un & dans l'autre cas, de la même disposition dans les humeurs; c'est-à-dire d'une acrimonie bilieuse devenuë si extrême, que la petite verole, qui dans un autre cas seroit très-innocente, ou simplement purulente, se trouve ici ichoreuse & très-maligne.

326. Putréfaction gangreneuse.

La disposition putride de nos humeurs est quelquefois si grande dans certaines fiévres malignes, que si elles viennent à s'arrêter en quelque endroit, elles s'y corrompent dans le moment, & la place se trouve gangrenée sans qu'aucun signe avertisse auparavant de cette mortification. J'ai vu plusieurs fois cet effet; entre autres à une fille qui avoit une fiévre maligne, à qui tout le nez tomba le sixiéme jour, en gangrene dans une nuit, sans avoir senti aucune douleur, & sans que cet accident fut précedé le soir d'aucun signe: je trouvai le lendemain matin cette partie toute livide, froide & sans sentiment: j'y fis des scarifications; il n'en sortit qu'un sang figé & noir. Pour m'assurer de la profondeur de cette mortification, je

fis des taillades & je trouvai cette partie entierement gangrenée, sans que la malade s'en fut apperçûë, & il fut impossible de la sauver. J'ai vu une autre fille à qui une pareille gangrene arriva aux talons le quinziéme jour d'une fiévre putride, & ensuite à d'autres parties du corps. On peut juger par ces gangrenes inopinées qui arrivent au-dehors, combien il nous perit de malades par celles qui arrivent interieurement dans les fiévres malignes; delà vient qu'il est difficile d'établir aucun pronostic dans ces fiévres. C'est par cette même disposition putride, que dans certaines fiévres, le corps se couvre de taches pourprées & gangreneuses, & que dans la petite verole, les pustules se trouvent entremêlées de ces taches. Il suffit pour cet effet, qu'un sang si disposé à se corrompre, vienne à s'arrêter dans des vaisseaux où il cesse d'être agité, comme dans les capilaires veineux, dans les vaisseaux limphatiques, où sa disposition peut alors lui permettre de s'insinuer; dans les capilaires arteriels mêmes, si leur jeu vient à être suffoqué par un engorgement extrême. Une disposition scorbutique où le sang a beaucoup croupi, peut auſ-

si dans une fiévre, rendre ce sang très-susceptible de cette putréfaction. En effet lorsque le sang croupit, ou qu'il n'est plus préservé de la corruption par le jeu de ces vaisseaux, & qu'il est exposé à une chaleur considérable, il se corrompt promtement: car si les humeurs d'un animal bien sain & vivant, peuvent se putréfier en 28 minutes dans un lieu fort chaud, on ne sera pas surpris que nos humeurs, dans un tems où elles sont tout-à-fait disposées à se corrompre, se corrompent effectivement bientôt, lorsqu'elles viennent à croupir à une chaleur excessive. Il y a une distinction à faire entre ces deux dernieres putréfactions fébriles & la premiere; celle-ci est simplement l'effet de la fiévre ou du jeu violent des vaisseaux, au lieu que dans ces deux derniers, les humeurs sont par avance si disposées à la putréfaction, que la fiévre ne contribuë, pour ainsi dire, qu'à la faire éclore & à en développer la malignité.

nº. 45.

nº. 133. [2.]

327. Putréfaction colliquative.

Tout le monde sçait que dans les suppurations interieures & putrides, la masse des humeurs s'infecte, & que cette infection y produit une dissolution suivie de sueurs, de *diarrhées*, de *dia-*

*betes* qui appauvriſſent tellement la maſſe du ſang, qu'elles jettent les malades dans une foibleſſe extrême. C'eſt ce qu'on remarque tous les jours, vers la fin des maladies de ceux qui périſſent d'ulceres au poulmon, au foïe, &c. Nous avons vû que les corruptions qui paſſent des premieres voies dans la maſſe du ſang, produiſſent ordinairement les mêmes accidens; ainſi on doit regarder la putréfaction *colliquative*, comme l'effet d'une corruption étrangere qui a paſſé dans la maſſe du ſang. On doit donc être attentif à découvrir d'où elle vient, parceque quand elle ne dépend pas de quelque ſuppuration, ſa ſource eſt ordinairement dans les premieres voies: ou peut-être, eſt-ce auſſi quelquefois un air infecté, qui par ſon accès dans les premieres voies, porte la contagion dans ces humeurs; car à l'égard de celui qu'on reſpire, il ne paroît pas qu'il puiſſe jamais cauſer un pareil effet, parcequ'il ne trouve dans les poûmons, aucun paſſage pour ſe mêler avec nos humeurs. Il eſt vrai qu'une vapeur maligne peut ſuffoquer & enflammer le poûmon; mais elle ne peut, par cette voie, s'introduire dans nos humeurs, tant que les poûmons ſont in-

tegres. Ainſi il y auroit ſeulement à craindre dans un endroit où l'on ſoupçonne un mauvais air (ſuppoſé que la contagion aëriene ait lieu) de manger en cet endroit, ou bien d'y avaler ſa ſalive.

328. Putréfaction ſincopale.

Quand la contagion qui infecte nos humeurs part d'un corps fœtide & putrefié au ſuprême degré, elle porte alors ſon coup juſqu'au principe vital, elle en bleſſe ou interdit les facultés; le pouls & les autres actions néceſſaires à la vie, manquent entierement ou preſqu'entierement: nous avons parlé ailleurs de cette eſpece de putréfaction.

n°. 273.

329. Effets de la ſaignée contre la putréfaction febrile.

Les ſaignées doivent, lorſqu'elles ſont faites de bonne heure, produire deux bons effets dans la putréfaction fébrile. 1°. Elles rendent les humeurs plus cruës, & par-conſéquent moins ſuſceptibles de putréfaction. 2°. Elles diminuënt la force du jeu des vaiſſeaux, & les mettent hors d'état de rendre nos humeurs ſi *putreſcentes*; mais il faut les faire aſſez abondantes, & aſſez tôt pour prévenir le mal: car lorſque les humeurs ſont perverties, ce remede devient inutile. Il faut de plus la ſeconder par des alimens les moins ſuſceptibles de putréfaction, & par les remedes les

[2.] *Regime.*

330. L'usage de la purgation dans la putréfaction simplement fébrile, n°. 288.

les plus capables de s'y opposer, comme sont les plantes rafraîchissantes, les alimens farineux & aceteux dont nous avons déja parlé plusieurs fois. Aussitôt que la putréfaction commence à se déclarer par les excrémens (ce qui arrive dans les fièvres putrides simples vers le dix ou le douze) il faut avoir recours à la purgation, afin de débarrasser la masse du sang des humeurs déja perverties, qui en restant sous l'action des vaisseaux, peuvent devenir ichoreuses, gangreneuses, ou colliquatives; ce qui arrive presque toujours, du-moins en partie, lorsque les fièvres passent le 14^e. jour, & qu'elles s'étendent jusqu'au 21. Alors la masse du sang tombe en ruine, & l'on est exposé à de facheux accidents, comme à des mouvemens convulsifs, à des dépôts, à l'engorgement du cerveau, &c. Il faut cependant faire attention que les purgatifs sont des remedes irritans, qui peuvent être très-nuisibles lorsque la fièvre est considérable, ou lorsqu'il se trouve quelque disposition inflammatoire, surtout dans les viscères de l'abdomen. Il faut à l'égard de la fièvre, choisir les momens de rémission pour administrer les purgatifs. On doit pour plus grande sureté, entremêler pendant

leur usage quelques saignées, indépendamment de celles qu'on aura faite abondamment dès le commencement.

On est souvent obligé d'en venir à la purgation plutôt que je ne viens de dire, & assez ordinairement dès les premiers jours, quand on soupçonne des ordures dans les premieres voies; alors il faut la placer entre deux saignées, & dans un moment de calme. Mais il y a toujours cette distinction à faire entre la fiévre putride simple, où la putréfaction est totalement l'effet de la fiévre, & la fiévre putride maligne, où tantôt c'est la putréfaction qui est la cause de la fiévre, & tantôt c'est la fiévre, au contraire qui fait éclore cette putréfaction soit ichoreuse, soit gangreneuse. La fiévre putride simple n'est suivie de putréfaction, que lorsque le jeu excessif des vaisseaux a eu tems de pervertir les humeurs, après les avoir fait auparavant passer par cet état d'inflammation qui condense & racornit le sang & les autres sucs albumineux. Ce premier état, c'est-à-dire cet état d'inflammation des humeurs, est très-opposé à la purgation; non-seulement elle ne peut alors rien faire sortir des vaisseaux, mais elle aug-

mente encore considérablement l'incendie par son irritation, & les matieres que le ventre fournit par les seles dans ces premiers tems, ne sont qu'un lavage de quelques ordures des premieres voies, délaiées dans la boisson, & qui sont sans suite, sans liaison, sans beaucoup d'odeur. Mais quand par la suite la masse du sang vient à fournir, on apperçoit que ces matieres prennent une consistence plus égale; elles commencent à devenir fort fœtides, à ressembler à une purée claire, & à indiquer alors la purgation, & les lavemens laxatifs. On doit d'abord y aller doucement par les *minoratifs savoneux*-acides, comme l'hidromel, la manne, la casse, les tamarins, les électuaires de même genre; parceque dans cet abord, l'inflammation de la masse du sang demande encore beaucoup de circonspection par rapport aux purgatifs: mais lorsque la fonte putride se déclare par d'abondantes évacuations qui viennent d'elles-mêmes, ou à la moindre incitation, on n'a pas tant à craindre les effets de la purgation; parceque cette fonte relâche considérablement les solides, & ceux-ci deviennent moins susceptibles de *crispation* & d'emportement. Cette fon-

te & cette détente arrivée, on peut donc penſer à terminer la cure de la maladie par une purgation preſque continuë, ſans interrompre cependant l'uſage des antiputrides. Il faudra méler aux purgatifs les ſels neutres laxatifs qui ont peu d'acrimonie, & qui reſiſtent à la pourriture, comme le criſtal mineral, le *nitre*, & ſurtout le *ſel de Glaubert*. Les lavemens ſont auſſi d'un grand ſecours, & on peut notamment vers la fin, lorſque la tête s'entretient un peu chargée, & que le ventre eſt ſouple & obéïſſant, on peut, dis-je, rendre la purgation un peu plus efficace par quelque électuaire purgatif; les cliſteres purgatifs même conviennent auſſi très-fort. J'ai vû un Praticien ajouter trois ou quatre tiges, & quelquefois plus *de gratiola* ou herbe à pauvre homme: ce remede me parut un peu ſuſpect, je le croiois trop irritant; mais par l'uſage que j'en ai fait moi-même dans les cas où la tête reſtoit embaraſſée, j'ai trouvé qu'on ne pouvoit rien emploier de meilleur, ni de plus ſimple, que quelques tiges entieres de cette plante boüillies dans une décoction rafraîchiſſante, & émolliente, telle qu'on en fait avec la laituë, la feuille de violette, la bette, la mau-

ve, la guimauve, le seneçon, la parietaire. On ajoute le miel *nenuphar*, ou le miel violat : on a de cette façon des lavemens qui sans fatiguer le malade & sans irritation, procurent des évacuations abondantes.

331. Cure des putréfactions fébriles, malignes.

L'usage de la saignée dans les putréfactions fébriles malignes, surtout dans la putréfaction *ichoreuse*, où le jeu excessif des vaisseaux est toujours l'instrument qui opére ou qui fait éclore cette putréfaction, & qui en développe la malignité, qui la porte à son dernier degré d'acrimonie, l'usage de la saignée, dis-je, n'est pas moins avantageux que dans le cas précedent. Le caractere inflammatoire de cette putréfaction *ichoreuse*, demande de plus qu'on se mette par la saignée, en garde contre cette disposition meurtriere qui termine la scene par des inflammations gangreneuses, qui ne reconnoissent plus de remedes dès qu'elles sont arrivées. D'ailleurs il faut être d'abord fort circonspect sur l'usage de la purgation, quoique dans la suite elles ne deviennent pas moins nécessaires que dans la putréfaction fébrile simple ou benigne ; car enfin il faut délivrer la masse du sang des humeurs corrompuës qui y causent tou-

jours de plus en plus du défastre. Mais il n'y a point de remede par lequel on puisse mieux se précautionner contre l'irritation de la purgation, que la saignée secondée des remedes rafraîchissans & humectans. La putréfaction gangreneuse anticipe souvent sur tous les autres genres de putréfaction; c'est-pourquoi il faut être attentif aux symptomes qui l'accompagnent, & surtout à la véhemence de la fiévre, pour ne pas manquer d'arrêter par la saignée la principale cause de cette putréfaction, & pour s'opposer encore à celle-ci en entretenant par ce remede, autant qu'il est possible, de la crudité dans les humeurs.

332. Cure de la putréfaction colliquative.

Comme la putréfaction colliquative est ordinairement l'effet de quelque matiere putride qui vient infecter la masse des humeurs, & que cette putréfaction commence avec la fiévre, qu'elle la dévance même, ou plutôt qu'elle la cause ordinairement, la purgation est la principale indication qui se présente, lorsque l'on soupçonne que la cause est dans l'estomac. Si cette colliquation dépend au-contraire de quelque suppuration, la purgation convient peu. Dans les fiévres *colliquatives* épidemiques que l'on remarque venir de la disposition de

l'air, les purgatifs ne paroiſſent gueres plus avantageux, du-moins dans le commencement de la maladie ; mais quand c'eſt l'eſtomac qui fournit ces matieres qui cauſent l'infection, on ne ſçauroit trop ſe hâter de vider les premieres voies ; ce n'eſt que par là, comme nous l'apprend un Medecin célebre & conſommé dans la pratique, qu'on peut enlever la cauſe des flux de ventre qui accompagnent les fiévres putrides : c'eſt là le cas qui s'accommode le mieux de la methode de pluſieurs Praticiens renommés, qui purgent dans les fiévres continuës depuis le commencement juſqu'à la fin, par le moien d'apozêmes laxatifs, ou d'autres lavages purgatifs, & quelquefois émétiques, en ſe précautionnant par des ſaignées ſuffiſantes contre les deſordres que pourroit cauſer cette methode. Cependant il faut remarquer que dans cette putréfaction, il y a des cas où la ſaignée eſt bien plus néceſſaire que dans d'autres ; c'eſt ſurtout lorſque le pouls ſe trouve convulſivement concentré, ou ſerré avec des mouvemens convulſifs, ſoit qu'il y ait ſueur ou flux de ventre ; car ce reſſerrement convulſif du pouls, dénote une irritation bien excelſive pour que cette contraction

*Feu M. Chirac premier Medecin du Roi obſer. gener. &c.*

puisse tenir dans un cas où la dissolution des humeurs, qui est l'effet de cette putréfaction colliquative, dispose des vaisseaux à un grand relâchement. Cette grande irritation & ce froncement ne s'accommode nullement de la purgation, il faut absolument les soumettre auparavant par les saignées & par des humectans antiputrides, secondés de calmans préparés avec l'opium emploié en petite dose. L'extrême soif qui est excitée ici par une acrimonie plus ou moins alcaline & brûlante, demande une boisson continuelle, toujours un peu chargée de remedes temperans, rafraîchissans, aigrélets, salins, & variée en forme de tisanne, d'infusions d'apozême, de julep, d'émulsions, toujours servis abondamment ; mais évitez de faire entrer dans les émulsions, des choses trop huileuses & trop susceptibles de rancité & d'acrimonie bilieuse.

Si la dissolution des humeurs est extrême, qu'elle cause une grande détente suivie de sueurs continuelles & abondantes, qui jettent les malades dans une foiblesse mortelle, on doit, 1°. mettre tout en œuvre pour empêcher le progrès de cette putrefaction & de cette dissolution ; il faut avoir recours aux

aigrelets médiocrement astringens ; comme le sirop de *berberis*, de *coin*, d'*alkermes*, de *grenades*, & semblables, & aux *absorbans* terrestres, comme les *coraux*, les *yeux* d'*écrévisses*, la *confection d'hiacinte*. La tisanne sera faite avec la *raclure de corne de cerf, d'ivoire*, avec les *santaux*, la *crême d'orge*, la *pomme* de *reinette*. *Les esprits acides* donnés à une agréable acidité dans la tisanne, dans les juleps ou autres préparations, conviennent très-fort ici. 2°. Il faut penser à relever un peu le ton des vaisseaux par des cordiaux mêlés aux remedes antiputrides, dont on vient de parler ; mais il faut que ces cordiaux ne soient point irritans, comme le sont les sels volatils, les huiles essentielles & alkoolisées, qui sont des *fébrifiques* qui ne soutiennent le pouls qu'en agaçant les vaisseaux, & en disposant leur jeu à rendre encore la putréfaction plus maligne. Les cordiaux qui conviennent ici doivent être médiocrement animés ; incapables de roidir le pouls, tels sont les compositions *opiées*, comme le *thériaque*, le *diascordium*, temperées par des remedes rafraîchissans. La préférence qu'on donne à ces compositions, est dûë surtout à l'*opium* qui leur donne

[2.] *L'usage de l'opium & des compositions opiées.*

cet avantage que sans exciter trop rudement les vaisseaux, & sans leur faire perdre leur souplesse, elles les dilatent & les retirent de leur affaissement, & que sans mordre sur la tissure des liquides, elles les raréfient doucement, & suppléent à leur ressort détruit par la putréfaction. *L'opium* est une substance en partie resineuse & volatile qui, comme les autres de même genre, est un peu stimulante: mais elle a une huile étherée, fournie d'un esprit recteur qui a une affinité particuliere avec nos esprits animaux, qui reprime & soumet leurs mouvemens irréguliers, apparamment parceque cet esprit est trop dénué de parties salines & trop sulphureuses, car les huiles étherées qu'on dépoüille de leur partie saline, deviennent calmantes & anodines: quoiqu'il en soit, il rend les esprits animaux moins susceptibles de déterminations extraordinaires, ou moins obéïssans à la moindre irritation, & en moderant leur agilité, il les assujettit à s'en tenir à leurs routes les plus fraiées, & à un mouvement moins capable de dominer opiniâtrement les solides.

Ce frein & cette faculté un peu stimulante qui se trouvent ensemble dans

un même remede, ſont deux vertus qui ſe contrebalancent, & qui peuvent ſelon le beſoin, être réciproquement renduës ſuperieures l'une à l'autre. Si les vaiſſeaux ſont trop flaſques, trop relâchés, on emploie les compoſitions cordiales opiées, où la vertu ſtimulante de l'opium eſt augmentée; ſi on s'apperçoit au-contraire par un reſſerrement, par quelques mouvemens irréguliers, par un peu de dureté dans le pouls, de quelque choſe de *ſpaſmodique* ou de convulſif dans les vaiſſeaux, on doit s'en tenir à l'opium ſimple; & ſi on veut le rendre encore plus calmant qu'il n'eſt naturellement, on le mêle à des émulſions, à des juleps rafraîchiſſans. Ainſi on eſt le maître de diriger ce remede, comme il convient ſelon les cas; par ce moien on a un cordial & un calmant tout enſemble, capable de relever le jeu des vaiſſeaux trop conſterné & trop languiſſant, ou contraint & déreglé par un mouvement deſordonné des eſprits; capable d'appaiſer les douleurs & les autres importunités qui fatiguent les malades; capable de moderer les évacuations qui ne ſe font que par irritation, & qui épuiſent les forces, & de procurer au-contraire

celles qui ſont au deſir de la nature, & qu'un froncement convulſif des ſécrétoires retient : c'eſt ainſi qu'il menage & facilite ſouvent des ſueurs ſalutaires, ſurtout lorſque le déſaſtre des ſues albumineux eſt ſi grand que la coction ne peut avoir lieu. Alors la nature ſe débarraſſe dans certain cas par cette voie, & dans des tems peu reglés, de l'humeur morbifique ; ce qui arrive quelquefois dans les fiévres malignes ou *peſtilentieles*, lorſqu'on s'y attend le moins. C'eſtpourquoi *Sidenham* ce Praticien célebre, regardoit l'opium comme l'inſigne, & preſque le ſeul cordial qui lui fût connu.

On doit néanmoins être fort attentif à s'en abſtenir, lorſqu'on redoute quelque dépôt ou engorgement, comme il en arrive ſouvent en effet ſur la fin des fiévres malignes putrides:alors c'eſt à la ſaignée,à la purgation & aux autres remedes propres à faire diverſion, auxquels on doit avoir recours. La foibleſſe même ne doit point nous retenir ; mais on peut pendant l'uſage de ces remedes, ſurtout de la ſaignée, ſoutenir les forces par des cordiaux temperés. C'eſt même pour prévenir ces ſortes de dépôts, notamment les dépôts inflam-

matoires, que la plûpart des Praticiens ne s'abstiennent pas des saignées, même abondantes dans la putréfaction colliquative accompagnée de sueurs continuelles ; & l'on a souvent reconnu que c'est un puissant secours pour réprimer ces sueurs excessives, parceque la crudité qu'elle occasionne dans les humeurs, modere beaucoup l'activité de l'acre dissolvant qui cause la maladie.

333. Remedes contre la putréfaction syncopale.

Dans la putréfaction syncopale où le principe vital est immédiatement affecté, l'opium n'est pas le cordial qui convienne pour ranimer les forces, parceque l'opium qui est un sedatif, feroit encore languir davantage le mouvement des esprits animaux. Ce remede, comme nous l'avons dit, est excellent lorsque la force ne manque que du côté de la partie purement instrumentale, comme sont les humeurs ; mais quand c'est le principe de la vie qui est lui-même suffoqué, il faut le réveiller & lui redonner cette activité nécessaire pour entretenir les opérations de la machine: on doit néanmoins avoir égard que les cordiaux qu'il convient emploier, soient malgré leur activité, toujours opposés à la putréfaction. C'est pourquoi on n'a rien de meilleur que le *vinaigre*

*thériacal*, l'esprit salin de *Minderus* qui est un sel volatil alcali soûlé d'esprit de vinaigre. Les potions cordiales spiritueuses peuvent aussi avoir lieu ; mais il faut qu'elles soient temperées par les acides, comme les sirops aigrélets, & quelques gouttes d'esprit de souphre. Du reste cette putréfaction se traite comme la précédente, mais il faut faire attention que les remedes qu'on peut ordonner contre la pourriture, ne peuvent servir tout au plus qu'à s'y opposer, & nullement à y remedier, lorsqu'elle est arrivée ; car *à putrefactione non datur regreßus*, c'est pourquoi on doit promptement prendre les devants dans les fiévres putrides malignes. autrement la putréfaction prend le-dessus, de maniere qu'il n'y a plus à compter sur les remedes antiputrides. Il faut au-surplus être fort attentif à démêler dans les fiévres sincopales, si la débilité du principe vital ne vient point de l'inflammation de quelque viscere fort susceptible d'impression, comme l'estomac, le diaphragme : car alors la purgation seroit pernicieuse. On s'y trompe quelquefois au grand malheur des malades. Le meilleur moien de l'éviter, c'est d'examiner & de toucher

la region de l'estomac, & le ventre, pour voir s'il n'y a ni tention, ni douleur. Il y a encore une attention à faire sur l'usage de la saignée & de la purgation, qui est de bien examiner si cette putréfaction syncopale ne vient point de quelque suppuration fœtide; car la saignée seroit entierement inutile, & les purgatifs ne peuvent qu'augmenter la fonte des humeurs, & être très-nuisibles.

*Voiez Bonnet Sepulcre.*

†††††††††††††††††

## CHAPITRE III.

### De l'acrimonie des humeurs.

NOus ne traiterons ici que de l'acrimonie propre des humeurs: nous ne nous arrêterons point à ces acrimonies étrangeres, ou qui peuvent venir du dehors, dont on ne connoît ni la nature, ni l'origine, & qui en passant dans nos humeurs, causent par leur incompatibilité avec les parois de nos vaisseaux, les inflammations & les fiévres épidémiques, & contre lesquelles on ne peut rien faire, sinon que de se regler sur les effets qu'elles produisent, soit

dans les liquides, soit dans les solides.

334. Les acrimonies sont ou passageres ou habituelles.

Les acrimonies qui naissent de nos humeurs mêmes, sont ou passageres ou habituelles.

335. Acrimonies habituelles.

Les acrimonies habituelles sont de deux sortes, bilieuses & mélancoliques. La bilieuse dépend d'un sel volatil-sulphureux plus ou moins inflammatoire selon qu'il est plus ou moins volatilisé ; c'est elle qui entretient toutes ces petites éruptions inflammatoires, qui dans certaines personnes affectent continuellement la peau, surtout celle du visage: elle vient de ce que ici la bile excrémenteuse ne se débarrasse jamais parfaitement.

L'acrimonie mélancolique vient d'un sel plus grossier & moins vif, qui ne cause point d'inflammation, du-moins d'inflammation sanguine: car les acrimonies sanieuses & virulentes mêmes, qui infectent la masse des humeurs, ne sont ni fort turbulentes ni inflammatoires, quoique cependant elles soient atteintes d'un degré de putréfaction, capable d'augmenter beaucoup l'acrimonie de ces matieres. L'effet de ces dernieres est d'entretenir une fiévre lente, & des douleurs vagues semblables à celle du rhumatisme : ce qui donne à penser que la cause de cette derniere maladie, dé-

pend d'un sel de même genre ; c'est-à-dire plutôt d'un sel essentiel que d'un sel huileux exalté : car malgré les douleurs considérables qu'on ressent dans le rhumatisme, il ne survient ordinairement point pour cela de fièvres ardentes, ni d'inflammations parfaites.

336. Différence entre l'acrimonie bilieuse, & la mélancolique.

Tous les sels sont capables d'acrimonie ; mais, comme nous l'avons remarqué, il y a une difference infinie, par rapport à l'activité, entre celle des sels volatils huileux, & celle des sels essentiels. Ces deux genres de sels excitent dans nos humeurs, des effets qui nous y font aussi appercevoir de deux genres d'acrimonie, qui, par leur activité, répondent parfaitement à ces deux genres de sels ; car cette acrimonie que nous venons d'attribuer aux sels essentiels de nos humeurs, est effectivement très-moderée, & elle le doit être véritablement, comme nous l'avons prouvé à l'article des sels, en comparaison de celle qui excite ces fièvres ardentes, ces feux ou ces érésipeles brûlans, que les Anciens ont de tout tems attribuées à une acrimonie bilieuse. Le plus haut degré d'acrimonie que puisse acquerir le sel essentiel, est celui où il parvient par l'alcalisation, lors de la putréfaction

n°. 116. (3.) [4.] n°. 127. [2.] [3.]

de

de nos humeurs ; mais cette acrimonie n'eſt rien, comme on l'a prouvé ailleurs, en comparaiſon de celle que les ſels volatils-huileux prennent auſſi dans la putréfaction. Or c'eſt dans l'humeur mélancolique, comme on l'a remarqué, où réſide le ſel eſſentiel. C'eſt donc cette humeur qui eſt le ſiege de ce genre d'acrimonie, qui eſt propre au ſel eſſentiel, laquelle, quoique la moins violente, cauſe cependant chez nous nombre d'affections douloureuſes, que l'on garde quelquefois toute la vie ſans beaucoup de danger, & ſans attirer ni inflammations ſanguines parfaites, ni ſuppurations en conſéquence, ni aucun autre deſordre, ſi ce n'eſt à la ſuite de quelque congeſtion, ou de quelque long croupiſſement, qui peu-à-peu donne lieu à un mouvement inteſtin putréfactif ſuivi d'une ſuppuration putride, ſi on peut l'appeller ſuppuration, car ce nom ſemble ne convenir qu'à un mouvement inflammatoire qui convertit nos humeurs en pus. Or le pus eſt une humeur qui n'eſt point encore actuellement atteinte de putréfaction, qui ſouvent eſt même preſque autant acéſcente que putreſcente ; à la difference des matieres ſanieuſes qui ſont

n°. 46. [6.] 121. [3.]

n°. 171. 175. 176.

[2.] *Difference entre la ſuppuration purulente, & la putride.*

l'effet d'une putréfaction du-moins commencée.

L'acrimonie qui résulte de ces suppurations putrides, doit être rapportée à l'acrimonie mélancolique, parcequ'elle dépend principalement du sel essentiel; car l'acrimonie qui dans la putréfaction dépend du sel volatil huileux, n°. 98. [2.] suppose, comme on l'a remarqué, une putréfaction au suprême degré, que l'on n'apperçoit gueres dans les sanies & dans les virus. Les virus ont à la verité quelque chose de malin & de contagieux, qui suppose déja un degré de putréfaction un peu avancé, mais ce degré ne va pas jusqu'au dévelopement des sels volatils huileux, car ils produiroient des accidens bien plus destructifs que ceux qui sont ordinaires à ces virus.

337. Diverses sortes d'acrimonies mélancoliques habituelles.

L'acrimonie mélancolique est ou le produit du croupissement, ou du jeu des vaisseaux. Celle qui résulte du croupissement est ou acide, ou rance, ou bien putride, selon que l'humeur qui croupit, est plus ou moins susceptible de fermentation ou de putréfaction; ou bien de l'une ou de l'autre tout ensemble. Les humeurs qui tombent dans le cas de fermentation ou d'acidité,

sont les sucs caseux qui n'ont pas encore beaucoup souffert l'action des vaisseaux, & qui croupissent dans un endroit où l'air a accès ; ce qui n'arrive gueres que dans l'estomac.

Les sucs croupissans qui sont susceptibles de putréfaction, sont tous ceux qui sont enfermés ou retenus dans les vaisseaux, où l'air exterieur ne peut les affecter immédiatement, comme il arrive enfin au sang qui croupit dans les veines des scorbutiques.

Ceux qui sont susceptibles de rancité, sont du-moins en partie graisseux ou butireux, peu travaillés par l'action des vaisseaux, & qui se trouvent exposés à l'air, comme dans les ulceres *scrophuleux* ; car les matieres scrophuleuses paroissent les plus cruës de tous les sucs qui viennent à croupir dans leurs tuiaux. L'acrimonie *psorique* pouroit aussi appartenir à des sucs cruds, dépravés par l'air qui rend ces sucs croupissans dans les voies de la transpiration susceptible de fermentation, comme on s'en apperçoit par les sueurs qui quelquefois sentent l'aigre. On peut même penser que les acrimonies cutanées, qui résultent de ces humeurs crasses qui croupissent à l'extrémité des fé-

crétoires de la peau, peuvent avoir part à un mouvement ſpontané qui les rend rances & enſuite putrides. De tous ces differens états dépendent toutes les differentes ſortes d'acrimonies ſanieuſes & virulentes.

Mais il eſt très important de remarquer, que ces acrimonies extraordinaires, telles que les virus chancreux, ſcorbutiques, ſcrophuleux, vénériens, Phtiſiques, &c. ne peuvent, comme les acrimonies excrémenteuſes, avoir d'affinité avec aucun ſécrétoires; parceque ces virus ne ſe produiſant point naturellement chez nous, la nature n'a point dû avoir en vûë leur excrétion. On ne doit donc point être étonné qu'ils ſont ſi rebelles, qu'ils paſſent même des peres & meres dans les enfans; que non ſeulement ils reſtent toujours dans nos humeurs, mais qu'ils s'y multiplient, & y deviennent de plus en plus pernicieux. Il n'y a point chez nous de filtre pour eux: ils ne peuvent par-conſéquent être expulſés; car aucun filtre ne peut ni les ſupporter, ni leur livrer paſſage; & d'ailleurs tenant beaucoup de la putréfaction, ils doivent être *auctifiques* ou pullulans. Ce n'eſt donc que par extinction au moien de quelque remede ſpe-

cifique, qu'ils peuvent être domptés, ou du-moins adoucis au point de pouvoir être reçûs par quelques-uns de nos secrétoires, comme fait le mercure par exemple à l'égard du virus vénerien.

Le jeu des vaisseaux qui doit tendre continuellement à dépoüiller nos humeurs de leur partie saline, & à former de celle-ci, la plûpart des sucs excrémenteux, pour être expulsés avant que leur acrimonie soit parvenuë à un degré qui puisse la rendre nuisible; car plus les sels, soit volatils-huileux, soit essentiels sont travaillés, plus ils deviennent mordans & irritans. Si ces sels essentiels (car c'est d'eux dont il est question présentement) manquent donc alors d'être expulsés, ils donnent un autre genre d'acrimonie mélancolique qui differe des précedentes, en ce que celles-ci sont des suites du croupissement, & que celle-là est le produit du jeu desvaisseaux. Par exemple, si ces sels manquent à se débarrasser des sucs *muqueux* qui doivent servir d'enduit aux parties, ces sucs n'ont point cette douceur qui convient pour garantir nos parties contre toute acrimonie; au-contraire ils portent eux-mêmes une salure qui augmente de plus en plus. Delà vient vrai-

ſemblablement les douleurs rhumatiſſantes & goutteuſes de cauſe froide, qui affectent les parties membraneuſes & nerveuſes des jointures, des muſcles, &c. De même ſi les ſucs excrémenteux chargés de ces ſels eſſentiels qui doivent être expulſés, manquent d'enfiler les voies de décharges, ſoit parceque le degré d'affinité entre le *ſécrétoire* & l'*excrément* vient à changer (ce qui dérange les excrétions) ſoit que les excrétions elles-mêmes ſont empêchées par quelque autre cauſe, ces ſucs excrémenteux reſtent dans la maſſe des humeurs & ſous le jeu des vaiſſeaux, où leurs ſels ſe développent de plus en plus & deviennent de plus en plus acres. Ils y entretiennent une ſaumure, ou une pituite ſalée appellée par les Anciens *ferum ſalſum*; & ce *ſerum* eſt d'autant plus difficile à détruire, que le défaut de ſécrétion dont il dépend, eſt difficile à rétablir. De cette *pituite ſalée* viennent ordinairement la *toux*, le *coziſa*, les *fluxions*, ou les *inflammations blanches*, les *rhumatiſmes*, la *goute*, les *acrimonies d'urines*, les maladies *catarrhales*, les *diſtillations ſereuſes*, &c.

338. Remedes dépuratifs con-

Toutes ces acrimonies habituelles ſont très-opiniâtres, on n'a point

encore de remedes certains pour débarrasser nos humeurs de cette salure. Cependant on a ordinairement recours à certains aperitifs & *Diaphetiques*, comme propres à purifier le sang, & à entraîner ces matieres excrémenteuses par leurs sécrétoires propres: ces remedes sont le *cerfeuil*, le *cresson*, la *pimpinelle*, la *fumeterre*, la *veronique*, le *chamedris*, le *chamapitis*, le *gayac*, la *salsepareille*, le *sassafras*, la *squine*, les *cloportes*, les *bezoards*, *la vipere*, l'*antimoine crud*, l'*antimoine diaphoretique*, l'*antihectique de Poterius*, les *teintures d'antimoine*, *le mars diaphoretique*, &c. Les charlatans sont continuellement occupés à la recherche de ces prétendus dépurans, sans y avoir pu réüssir, sinon à tromper les crédules: cependant la medecine auroit besoin de s'enrichir de quelques specifiques pour détruire ces acrimonies, qui fussent par exemple aussi souverains que le mercure, qu'on a découvert depuis environ deux siecles, contre celle du virus vénérien.

tre l'acrimonie habituelle.

Le parti de l'*invisation* paroît encore le plus sur que l'on puisse prendre contre les acrimonies habituelles; mais toujours est-il vrai que c'est une voie très-longue, & qui n'est pas possible pour

349. Adouciſſans contre les acrimonies habituelles.

toutes sortes de personnes : car pour cet effet nous n'avons gueres que le lait, qui ne s'accommode pas facilement de tous les estomacs, & il faut d'ailleurs en user si longtems pour ne pas dire sans discontinuer, dans ces acrimonies habituelles, qu'il y a peu gens qui veulent s'y assujettir. L'*incrustation* a été tentée à l'aide des absorbans, comme *l'antihectique* de Poterius, le *diaphoretique mineral*, les *yeux d'écrevisses*, &c. mais assez en vain. La saignée ne peut pas être non plus d'un grand secours ici, où la maladie dépend d'un vice absolu des solides ou des liquides. On peut cependant y avoir recours dans les tems où ces acrimonies sortent de leur degré ordinaire, & qu'elles causent des accidens qui sont du ressort de ce remede, comme des douleurs inflammatoires, une toux extraordinaire, &c. La saignée rabat la ferocité de ces acrimonies en rendant les humeurs plus cruës, pourvû que ce ne soit point une acrimonie sanieuse ou virulente ; car la saignée peut encore moins dans ce cas que dans tout autre.

340. Acrimonies passageres. Les remedes sont plus avantageux, quand il n'est question que d'acrimonie passagere, soit bilieuse, soit mélanco-

lique ; parceque la cause ne persistant point, les remedes même ceux qui n'ont qu'un effet passager, comme la saignée, les mucilagineux & les adoucissans, peuvent vaincre entierement ces sortes d'acrimonies, dans le détail desquelles nous n'entrerons pas, parceque dans la section suivante, nous parlerons de la plûpart des maladies qu'elles causent.

[2.] *Les acrimonies acide & alcaline sont rares.*

Remarquons seulement ici que parmi ces acrimonies passageres il y en a deux, dont on parle beaucoup, & qui existent rarement dans nos humeurs : c'est l'acrimonie acide, & l'acrimonie alcaline.

Cette derniere n'est autre que l'acrinie des sucs parvenuë à un suprême degré de putréfaction : on dira peut être qu'il n'est pas toujours vrai que l'alcalisation soit un effet de la putréfaction, puisque sans cette cause elle peut aussi avoir lieu, du-moins en partie. La semence de senevé sans être putréfiée, & selon quelques-uns la bile, contiennent des sels déja fort alcalisés. La putréfaction ne consiste donc pas seulement dans l'alcalisation des sels, mais aussi dans la dépravation des huiles. Cet exemple ne tire point à conséquence,

n°. 112.

n°. 98.

car à la reserve donc de la bile de la vésicule, nous ne connoissons point d'humeurs susceptibles d'acrimonie alcaline, que par une putréfaction complette, ce qui ne peut avoir lieu chez nous, c'est-à-dire dans nos vaisseaux; car la mort arrive avant que nos humeurs puissent s'y corrompre à ce point.

Comme le jeu des vaisseaux est un préservatif contre l'acidité des humeurs, on comprend bien que celles qui circulent, & qui sont continuellement travaillées par l'action des vaisseaux, ne peuvent devenir acides, joint que dans nos vaisseaux, les causes qui doivent concourir à une fermentation aceteuse, n'ont point lieu : l'acidité devient donc impossible à l'égard des humeurs qui sont renfermées dans les vaisseaux.

Si nos humeurs se trouvent atteintes de l'une ou de l'autre de ces dernieres acrimonies, je veux dire, alcaline ou acide, il faut qu'elles viennent d'ailleurs, & souvent c'est des premieres voies, notamment l'acide; mais dès que celle-ci vient à passer dans les vaisseaux, elle y trouve son correctif qui est le jeu même des vaisseaux. On soupçonne que la plûpart des maladies des

enfans viennent de cette acidité, parceque les abſorbans leur ſont preſque toujours ſalutaires: le bon effet de ces ſortes de remedes dépend de ce qu'ordinairement leurs maladies viennent d'un lait qui s'aigrit dans leur eſtomac, ou qui y devient bilieux. Les abſorbans conviennent très-fort dans l'un & dans l'autre cas: leur ſuccès ne dénote donc pas plutôt une acidité qu'une dépravation bilieuſe de ce même lait.

Nous remettons à la fin de cet ouvrage à parler des indications pour réïterer la ſaignée qu'on peut tirer de l'inſpection du ſang; parceque l'intelligence de cette matiere dépend de pluſieurs choſes qu'on n'a pas encore traitées.

# SECTION TROISIEME.

*Indications pour la saignée, prises des maladies qui dépendent tout ensemble, des effets reciproques des solides sur les liquides, & des liquides sur les solides.*

## CHAPITRE PREMIER.

### Des embarras de la circulation.

341. Deux causes générales des embarras de la circulation.

LEs interruptions de la circulation arrivent en deux manieres, par l'engorgement, ou par la constriction des vaisseaux; car les liquides peuvent engorger les caneaux & s'y boucher à eux-mêmes le passage, & les canaux de leur côté peuvent aussi se resserrer & refuser le passage aux liquides. Ces deux causes, *l'engorgement* & la *constriction* des vaisseaux, doivent être soigneusement distinguées, parcequ'elles fournissent des indications très-differentes. Le simple *engorgement* demande qu'on agisse sur les liquides mêmes, qu'on remuë, qu'on déplace, qu'on rende plus *meables*

342. Ces deux causes fournissent des indications differentes.

tes liquides qui bouchent, & qui engorgent les conduits. La *constriction* veut au-contraire qu'on s'attache aux vaisseaux, qu'on les relâche, qu'on leve ces étranglemens qui arrêtent les liquides. L'engorgement des vaisseaux vient de leur insuffisance, qui fait qu'ils se laissent engager ou accabler par les liquides qui leur sont envoiés; de maniere que ces liquides s'y trouvent comme en repos, ou sans agitation de la part de ces vaisseaux : ainsi point d'inflammation, point de vraie suppuration ; car toute inflammation vient de l'agitation extrême des liquides par l'action des solides. Le sang arrêté dans un lieu où il n'est pas fortement battu & agité, ne s'enflamme point, il ne se change point en pus, il se corrompt ; celui des *echimoses*, celui qui *s'extravase*, celui qui croupit dans ses vaisseaux, comme dans les dispositions *scorbutiques*, la matiere que donnent les abcès du foïe, qui ressemble plus à une lie de vin qu'à du pus, parceque la veine-porte, où réside presque tout le sang de ce viscere, n'a point d'action ; tous ces cas, dis-je, en fournissent des exemples si ordinaires & si sensibles, qu'il n'est pas permis de douter que l'inflammation du sang n'a point

343. Les effets differens de ces deux causes.

n°. 29. 30.

lieu sans l'action des vaisseaux.

[2.] *D'où dépendent les embarras inflammatoires*

Il n'en est pas de même du sang qui se trouve arrêté dans les arteres, dont le jeu n'est pas aboli ou empêché, où il est au-contraire excité par quelque cause irritante, comme lorsqu'un âcre fort actif & fort vif vient à irriter les capillaires arteriels, au point d'exciter des resserremens ou des contractions *spasmodiques* capables de fermer le passage aux globules du sang, surtout vers l'extrémité de ces capillaires, où ordinairement ce passage est déja naturellement si étroit, qu'on remarque avec le microscope, que les globules du sang sont obligés de changer de figure & de s'alonger pour y passer. Ainsi pour peu qu'une irritation vienne à froncer ces extrémités capillaires, le passage s'y trouve immanquablement trop étroit pour ces globules. On comprend donc aisément, pourquoi un sel volatil, une huile essentielle, appliqués & retenus sur un partie saine, peuvent y causer une inflammation; pourquoi les cantharides prises intérieurement suscitent des inflammations dans les viscères, surtout à la vessie; pourquoi une vapeur putride retenuë, à qui l'on procure une sortie subite, enflamme les poûmons

de ceux qui la respirent ; pourquoi un purgatif, particulierement un purgatif resineux pris dans une dose excessive, ou dans un tems de fièvre, porte l'inflammation dans les premieres voies ; pourquoi les remedes chauds, actifs, spiritueux sont si nuisibles dans les dispositions inflammatoires ; pourquoi au contraire les remedes relâchans & adouciſſans y sont si salutaires. Toutes ces drogues inflammantes, dont je viens de parler, sont trop fines, trop remuantes pour obstruer ou tamponner les passages des liqueurs, ou pour fixer celles-ci. Il est manifeste que ce ne peut être que par la crispation qu'elles causent dans les vaisseaux, qu'elles peuvent interrompre la circulation, & causer des inflammations d'autant plus considérables qu'elles sont fort irritantes, & qu'elles excitent violemment l'action des vaisseaux.

344. L'usage de la saignee dans les interruptions de la circulation.

On voit par ce détail combien il est important de distinguer dans le traitement des embarras de la circulation, la cause qui les fait naître ; car que peut-on esperer de la saignée dans un simple engorgement hors le cas de la plethore ? Ce n'est que par la dimotion que la saignée peut être utile ici. Il est

vrai que c'eſt cette dimotion que l'on a toujours en vuë, quand on ſaigne dans un embarras de circulation, quel qu'il ſoit, & on compte entierement ſur la dépletion pour produire cet effet; parceque l'on attend tout du vide que cette dépletion cauſe dans les vaiſſeaux, parceque ce vide fait place au liquide arrêté, & rappelle de toutes parts les ſucs réſidans dans les tuiaux où la plénitude eſt plus grande. Ainſi chaque fois qu'on cauſe un vide dans quelques-uns de nos vaiſſeaux, il ſe doit faire un remuëment dans les humeurs pour remettre l'égalité par tout. C'eſt de cette maniere qu'on prétend que la ſaignée retire les humeurs qui engorgent une partie. Mais il faut faire attention que cette égalité, dans laquelle ſe remettent nos humeurs à chaque ſaignée, ſuppoſe par tout une action égale dans les organes qui entretiennent leur mouvement, & partout une égale facilité dans les voies qu'elles ont à parcourir, ſans ces diſpoſitions l'équilibre eſt rompu, l'inégalité peut ſubſiſter. La ſaignée eſt incapable d'y remedier, à moins qu'elle ne commence par réparer l'équilibre dans l'action des vaiſſeaux, & qu'elle ne rende les voies également libres; mais

[2.] *Inutilité de la ſaignée dans les ſimples engorgemens.*

cet effet appartient-il toujours à la saignée ? Si les liquides sont arrêtés, par exemple, dans une partie à cause de l'insuffisance des vaisseaux, qui pour cette raison sont hors d'état de tenir contre l'affluence ou contre l'effort des liquides, à quoi vous servira la saignée pour remettre ces liquides en mouvement. En diminuant, direz-vous, la quantité de liquides, elle décharge du moins en partie ces vaisseaux affoiblis & domptés par ces liquides, & on met par-là ces vaisseaux plus en état de reprendre le dessus, & de se défaire de cette surabondance de liquides qui les engorge. N'attendez point un si bon office de la saignée; elle ne desemplit point assez, & elle affoiblit les vaisseaux plus qu'aucun autre évacuant; aussi l'expérience a-t'elle fait connoître le peu de succès de ce remede dans les engorgemens *œdemateux*, *variqueux*, *scorbutiques*, & autres qui dépendent de la débilité ou de l'inertie des vaisseaux.

Si l'engorgement vient de l'*immeabilité* ou du défaut de fluidité des sucs, soit que ce défaut dépende de leur grossiereté, comme chez les mélancoliques, soit qu'il dépende de leur crudité, comme chez les pituiteux, la sai-

gnée aura encore rarement lieu, elle ne peut même pour l'ordinaire, servir qu'à augmenter la cause de ces mauvaises dispositions, qui dans ces tempéramens dépendent toujours de l'in-
n°. 294. 300.
suffisance des vaisseaux. Voiez ci-devant quels sont les remedes que nous avons proposés dans tous ces cas.

[3.] *Avantage de la saignée dans les embarras par crispation.*

Il n'en est pas ainsi de la saignée, par rapport aux interruptions de la circulation qui viennent de la crispation des arteres capillaires. Mais ce n'est pas dans la vuë de desemplir les vaisseaux, & de rendre plus menuës les colonnes du liquides qui les parcourent, afin qu'elles passent plus à l'aise par toutes les routes qu'elles ont à parcourir, ce n'est pas dans cette vuë, dis-je, qu'on doit ici avoir recours à ce remede : car outre qu'on n'obtient pas suffisamment cet effet par les saignées, notamment quand elles sont un peu dispersées, c'est que quand même on l'obtiendroit, autant qu'on le suppose, il faudroit encore relâcher le resserrement de ces vaisseaux capillaires, dont le calibre est trop étroit pour fournir le passage aux globules du sang ! On comprend que dans la plénitude même, le sang peut encore défiler, quoique plus lentement à la verité, par

les vaisseaux capillaires, tant que ceux-ci seront encore de mesure pour ses globules; mais il n'en sera pas de même, quelque dépletion qu'on croie avoir procurée par la saignée, lorsque ces vaisseaux se trouveront toujours trop resserrées pour laisser du-moins passer simplement ces globules en détail, ou seul à seul. Il ne s'agit donc pas dans le cas présent, de mesurer les saignées par le volume ou par la quantité du liquide qu'on tire; c'est l'irritation & l'état des vaisseaux qui doit nous déterminer à pousser la saignée aussi loin qu'il est nécessaire, pour détendre ces vaisseaux déja en contraction, ou prêt à s'y mettre par la grande irritation qui s'y trouve, comme dans la vigueur d'une fièvre continuë, où les vaisseaux sont fort tourmentés, où les liquides sont en feu, où les sucs bilieux sont excessivement travaillés, où quelque douleur se fait vivement sentir, où le pouls est dur, & convulsivement concentré, où les solides sont agités de mouvemens convulsifs, où une violente acrimonie se fait appercevoir par une langue noire & aride, par une peau seiche & brûlante, par une soif intolerable, tous simptomes qui nous avertissent de nous

(4.) *Accidens qui menacent de la crispation des vaisseaux.*

tenir fort en garde contre la *crispature* ou le froncement, & qui montrent par-conséquent le besoin d'avoir recours aux saignées, & de les répeter tant que ces accidens persistent dans un degré éminent.

Ce sont ces sortes d'accidens qui reglent encore plus que la plethore, ces grands Praticiens qui ne veulent pas attendre les signes d'une inflammation déclarée, pour se déterminer à la saignée, & qui sont fort attentifs à ce *strictum* universel qui domine dans les premiers tems, & dans la vigueur des maladies aiguës; ce qui les oblige quelquefois à faire jusqu'à dix ou douze saignées & plus, dans des fiévres violentes, quoique ces fiévres détruisent déja beaucoup par elles-mêmes, la partie rouge de la masse du sang: destruction qui, je crois, ne contribuë pas peu, avec les saignées, au salut du malade. C'est par elle surtout que l'irritant se trouve un peu amorti; c'est elle qui change presque tout l'état du malade; car cette débilité dans laquelle elle jette nécessairement toutes les parties, procure un heureux relâchement qui rend aux vaisseaux, leur souplesse & leur calibre naturel.

## CHAPITRE II.

### Du Phlegmon.

345. Définition.

Le *phlegmon est une inflammation sanguine qui fait éminence au-dehors, & qui s'étend profondément dans la partie qu'elle occupe.*

Il n'eſt point difficile, dès qu'on s'eſt fait de la plethore une juſte idée, d'expliquer, comment cette inflammation en eſt quelquefois une ſuite; car d'un côté, lorſque la partie rouge, qui eſt la plus groſſiere de toutes nos humeurs, ſurabonde, la maſſe du ſang en devient moins coulante & moins *méable*: d'un autre côté les parois des vaiſſeaux deviennent engagés & contraints, & le calibre de ces vaiſſeaux diminuë, les paſſages en deviennent beaucoup plus étroits, la ſeroſité eſt en partie exprimée par ce reſſerrement, & la maſſe du ſang perd encore par-là de ſa fluidité. Dans ces diſpoſitions le moindre froncement ſuffit pour lui interdire le paſſage par les extrémités capillaires des arteres, c'eſt ce que la plethore peut encore ſuſciter: elle empêche la dépu-

n°. 229. 230.

346. La plethore peut cauſer le phlegmon.

ration ; ce défaut de dépuration, s'il eſt conſidérable, fournit bientôt l'*éretiſme*, capable d'achever tout le mal.

347. L'épaiſſiſſement du ſang ne peut pas ſeul cauſer le phlegmon.

La condenſité, ou l'épaiſſiſſement du ſang ne peut pas ſeul cependant, paſſer pour la cauſe de l'interruption de la circulation, qui fait le phlegmon; car outre que cette condenſité ſeroit indifféremment de toutes parts, un empêchement à la circulation, nous voions encore qu'il n'y a point de cas où le ſang ſoit moins diſpoſé à s'enflammer, que quand il vient par ſa groſſiereté à engoüer & forcer les capillaires, & s'y accumuler. Ces placards qui ſe forment par un ſang de cette eſpece, en differens endroits du corps, dans les diſpoſitions ſcorbutiques, en fourniſſent une preuve certaine. Ces inflammations fauſſes formées par un gros ſang mélancolique, qui ſont mattes, & qui ne parviennent jamais à une parfaite ſuppuration, ne prouvent-elles pas encore que les tumeurs ſanguines qui ſe font par engorgement, ſont peu diſpoſées à s'enflammer.

348. Le ſang arrêté ne peut s'enflammer que par l'ac-

Pour que le ſang arrêté puiſſe s'enflammer, il faut qu'il ſoit retenu dans des arteres, dont l'action ne ſoit ni abolie, ni empêchée : car, comme on l'a

prouvé, le sang arrêté dans un lieu, où il n'est pas fortement battu, ne s'enflamme point. tion des vaisseaux. nº. 343. [2.]

Cette verité qui est inconteſtable, me fait penſer préſentement, que, quoique les inflammations limphatiques puiſſent avoir lieu dans les arteres limphatiques, comme nous l'apprennent fort bien deux Medecins célebres qui ſe ſont expliqués en même tems ſur cette matiere, il eſt difficile néanmoins malgré pluſieurs faits qui ſemblent prouver l'intruſion des globules du ſang dans ces arteres, de ſe perſuader que ces vaiſſeaux puiſſent auſſi être le ſiege des inflammations ſanguines; mais avant que d'en faire ſentir l'impoſſibilité, faiſons quelques remarques ſur ces fait qui ne ſont pas fort concluans ici. C'eſt la rougeur que prennent certaines parties blanches, comme la graiſſe, la peau, le blanc des yeux, lorſque le ſang ſe trouve dans une agitation extraordinaire, qui donne lieu de croire que la courſe impétueuſe des globules, les fait entrer dans les vaiſſeaux blancs, auxquels ils donnent leur couleur rouge, & par-conſéquent aux parties mêmes, qui par leur blancheur naturelle, paroiſſent n'être qu'un tiſſu de vaiſſeaux purement lim-

phatique. Par-là on a voulu expliquer comment la graisse devient rouge dans les animaux qui ont extraordinairement couru ; pourquoi la peau, surtout celle du visage & le blanc des yeux prennent une couleur rouge & vive dans la colere, dans la fiévre, &c. par-là enfin on croit rendre raison de cette rougeur parfaite que prennent ces mêmes parties dans une inflammation. Mais tous ces faits prouvent-ils bien que cette rougeur soit l'effet de l'intrusion des globules du sang dans les vaisseaux purement limphatiques ? Ne prouvent-ils pas au-contraire, que ces globules ont tant de facilité à parcourir ces prétendus vaisseaux exsanguins, qu'il n'est pas douteux que ces vaisseaux ne soient encore des arteres communes à la limphe & au sang, des arteres sanguines à la verité si étroites, que les globules du sang ne peuvent naturellement y passer que seul à seul, & dans ce cas point de rougeur de leur part ; car les globules du sang ne sont rouges, que quand plusieurs sont entassés ou rassemblés. Nous convenons
n°. 179 (2.) quil suffit néanmoins que quelques globules y passent de plus qu'à l'ordinaire, pour rendre rouges tous ces tuiaux qui n'étoient que blancs & en apparence

entierement

entierement privés de sang, sans qu'il soit démontré pour cela, que ces tuiaux fussent purement limphatiques ; car il n'est pas même nécessaire pour que les globules y entrent & s'y amassent, qu'il survienne une agitation dans la masse du sang ; qui l'attenuë & qui donne plus de mouvement à ses globules: la même chose arrive dans le calme, & même dans le ralentissement ; ce qu'on observe quand la peau, par exemple, est exposée à un grand froid, ou bien lorsqu'elle est pendant un tems, comprimée en quelque endroit.

Quand même on auroit prouvé que les globules du sang pouroient s'insinuer dans les vaisseaux purement limphatiques, on ne pouroit pas en conclure que ces vaisseaux pouroient être le siege d'une inflammation sanguine. Ces vaisseauxne sont destinés qu'à conduire les globulettes de la limphe, dont les plus grosses sont six fois plus petites que les globules rouges: la force, le calibre, l'action de ces vaisseaux, tout y doit être proportionné à ces globulettes. Les globules du sang peuvent-ils entrer dans ces vaisseaux sans les forcer, sans les engager, sans maîtriser & interdire entierement l'action de leurs minces tuni-

ques ? Que pourroit même faire cette action sur les globules rouges, supposé qu'elle fût libre ? Quelle proportion a-t'elle avec la masse de ces globules ? Cette intrusion des globules rouges dans les arteres limphatiques, pourroit, je l'avouë, entretenir ces *ophtalmies* habituelles, & se trouver dans les *échimoses* qui arrivent au blanc de l'œil, où tous les petits tuiaux du tissû de la membrane de l'œil, paroissent molasses, variqueux, & engorgés de sang : mais sont-ce là des inflammations ? Ne sont-ce pas plutôt de véritables congestions sanguines ? Ainsi tout bien pesé, quand les globules rouges entreroient quelquefois dans les vaisseaux limphatiques, il resulte toujours que ces vaisseaux n'ont point assez de calibre pour contenir ces globules à l'aise, ni une action assez forte pour les enflammer.

349. La formation du pus. Les phlegmons s'étendent si profondément dans les parties qu'ils occupent, que le sang se trouve nécessairement arrêté dans des capillaires arterielles considérables, & capables d'agir fortement sur les globules du sang, de les écraser les uns contre les autres, de les défaire entierement, & de les convertir en pus. Cette transformation du

sang en pus, ne consiste pas seulement dans la défaite des globules, qui ne fournit encore qu'une matiere glaireuse, qui n'est miscible avec aucun de nos sucs ; il faut que cette matiere perde ce caractere glaireux à force d'être cuite par la chaleur de l'inflammation, & tourmentée ou brisée par le jeu des vaisseaux, jusqu'à ce qu'elle puisse se mêler avec les sucs gélatineux & graisseux, pour former ensemble une humeur qui n'est point putride, mais qui est plus ou moins susceptible de putréfaction, selon que la matiere du sang entre plus ou moins dans sa composition ; parceque celle-ci ne peut y entrer qu'après avoir souffert violemment & longtems l'action des vaisseaux, qui la dispose de plus en plus à la putréfaction. Il n'est pas douteux que les sucs gélatineux ne se joignent à la matiere du sang pour former le pus : les suppurations qui augmentent dans les plaies & dans les autres cas de suppuration, aussitôt que les malades s'écartent un peu du regime exact qu'ils doivent observer ; l'odeur du pus qui, lorsqu'il commence à s'alterer, devient en partie fœtide, & sent en partie le sur comme du lait clair croupi, nous prouvent l'alliage de

[2.] *Humeurs qui fournissent la matiere du pus.*

ces sucs gélatineux avec la matiere du sang pour former le pus. Les graisses y ont bonne part aussi, puisque presque toujours le siege des abcès est dans les tissus graisseux, où l'on trouve la graisse confonduë sans distinction avec le pus.

350. Les tumeurs phlegmoneuses malignes, furoncles, charbons, antrax.

Si l'inflammation phlegmoneuse est suscitée par une matiere étrangere & fort acre, qui continuë d'exciter dans les vaisseaux, une irritation & un jeu assez violent pour causer une chaleur si excessive, qu'elle torrefie & brûle la matiere du sang & des autres sucs albumineux, avant que ceux-ci puissent se convertir en pus, il se formera une matiere sanguinolente, inégale, grossiere, racornie & quelquefois même comme cauterisée, comme il arrive dans les furoncles, dans les charbons, dans les antrax, &c.

351. La saignée est un remede indispensable dans le phlegmon,

Il est très-difficile que le phlegmon puisse se resoudre sans la saignée, qui est un remede auquel nul autre ne peut suppléer ici; delà vient que cette espece d'inflammation suppure ordinairement: car rarement on y emploie les saignées aussi promptement & aussi abondamment qu'il faudroit, surtout quand elle est placée dans les parties

graisseuses, où l'épanchement se fait très-facilement, parceque le pus qui se forme sous l'action des vaisseaux, s'insinuë à mesure dans les celules graisseuses qui ne peuvent longtems tenir contre son affluence. Si la plethore est la principale cause du phlegmon, les vaisseaux se trouvent tellement engagés en toutes manieres, que ce ne peut être que par une soustraction fort considérable de la partie rouge, qu'on peut rendre la masse du sang assez sereuse & assez fluide, pour que cette partie rouge qui contribuë à l'étranglement & à l'embarras, se trouve innondée ou détrempée au point d'être facilement déplacée & entraînée par son véhicule devenu plus abondant. Tout dépend donc ici de débrider au-plutôt les vaisseaux, & de rendre le sang fort aqueux, coulant & moins inflammable. Y a-t'il d'autre moien que d'abondantes saignées pour y parvenir aussi surement & aussi promptement qu'il est nécessaire ?

352. Remedes du phlegmon.

Quoique la saignée soit le principal remede que l'on puisse emploier pour procurer la résolution du phlegmon, on ne doit pas manquer néanmoins de la seconder par les autres remedes, dont l'expérience nous a fait connoître l'u-

[2.] *Repercutifs.* tilité. Ces remedes se sont trouvés de differens genres; ce qui a obligé d'en faire deux classes, & on a jugé à propos de nommer les uns *repercutifs*, & les autres *resolutifs*, selon l'effet qu'on leur a attribué, quoiqu'en rigueur on ne puisse pas leur assigner aujourd'hui d'effet qui réponde au juste à ces noms.

Les *repercutifs* sont des astringens qui repoussent le sang qui se porte sur la partie malade, en resserrant les vaisseaux sanguins, dans toute l'étenduë que ces vaisseaux occupent dans la partie où ces remedes sont appliqués. Par ce resserrement, ils empêchent non-seulement une partie du sang qui aborde en cet endroit, d'entrer dans ces vaisseaux resserrés; mais ils forcent celui qui y est arrêté, d'enfiler les vaisseaux collateraux où la circulation n'est pas empêchée. D'ailleurs ils sont capables de réprimer ou d'amortir l'acre fronçant qui suscite l'inflammation, & de réfréner l'activité des humeurs irritantes & enflammées. Ce sont des remedes rafraîchissans, légerement austeres ou aceteux, & fort aqueux: tels sont la *joubarbe*, la *vermiculaire*, le *pourpier*, la *laituë*, la *morgeline*, la *morelle*, le *frai* de *grenouille*, & autres rafraîchissans; mais surtout il faut éviter

ceux qui sont trop astringens, parceque leur astriction extrême, augmenteroit la constriction des capillaires arteriels. Il ne faut pas non plus y appliquer des acides trop vifs qui pouroient exciter davantage l'irritation; mais les acides fermentés, ou les aigrelets végétaux fort détrempés dans les eaux distillées de quelques-unes des plantes qu'on vient de citer, peuvent beaucoup servir à temperer les matieres irritantes qui entretiennent l'inflammation. L'usage des repercutifs n'a lieu que dans le commencement de la maladie : car quand l'inflammation ne cesse pas de faire du progrès, malgré ces remedes, il faut avoir recours à ceux qui sont capables de relâcher l'étranglement, qui arrête le cours du sang dans les capillaires arteriels.

[3.] *Resolutifs.*

Les résolutifs qui conviennent dans le phlegmon, ne sont pas fort nombreux; mais heureusement ils ne sont ni chers, ni rares : ils se trouvent partout, en tout tems, & pour toutes sortes de personnes. Nous n'avons rien qui égale en ce genre, les cataplasmes de lait & de mie de pain, les cataplasmes des quatre farines cuites dans de l'eau ou du lait. Ces remedes farineux renferment

une huile mucilagineuse, relâchante qui rassoupit les vaisseaux, & qui fait quiter prise au froncement. Le lait qui est doüé des mêmes qualités, contribuë aussi beaucoup à l'efficacité des premiers, mais de plus ces remedes contiennent de part & d'autre, un sel acescent qui leur donne le même avantage qu'on trouve dans les repercutifs. Aussi les plus célebres Praticiens ont-ils tout-d'un coup recours à ces cataplasmes. Ils sont doüés d'une double vertu qui satisfait en meme tems, aux indications que l'on a à remplir de la part des liquides & de la part des solides.

[4.] *Fausse idée de la résolution.*

C'est l'expérience seule qui a fait connoître l'excellence de ces remedes : car l'idée qu'on s'est toujours fait de la résolution des tumeurs, ne conduisoit nullement à l'usage de ces remedes. Ce sont des acescens & relâchans qui n'ont rien de cette vertu attenüante, incisive, pénétrante, & propre à subtiliser l'humeur & à faire évaporer par les pores de la peau, comme on a pensé que sont les remedes résolutifs, tels que sont tous les remedes remplis de sels volatils, d'huiles étherées ; les liqueurs spiritueuses chargées d'huiles alkoolisées, & d'huiles essentielles ou d'huiles étherées distillées,

quoique ces prétendus réſolutifs ci n'aient eux-mêmes aucunement la vertu qu'on leur attribuë; car loin de diſſoudre & d'attenuer le ſang, ils l'épaiſſiſſent & le condenſent pour la plûpart. L'eſprit de vin qui eſt une huile alkooliſée, l'huile de terebenthine qui eſt une huile étherée diſtillée, mêlées avec notre ſang, le coagulent: les alcalis volatils n'y operent pas de changement ſenſible, tandis que les acides pris des végétaux, & que l'on croit incraſſans par rapport au ſang, le diſſolvent bien mieux que les remedes volatils. Ainſi ceux qui ordonnent des remedes, actifs, ſpiritueux, aromatiques, dans le deſſein de diſſoudre, d'attenüer, & de faire tranſpirer le ſang arrêté dans une inflammation, n'arrivent pas à beaucoup près, au but qu'ils ſe propoſent. Ces remedes ſont ſeulement des ſtimulans violens, qui n'agiſſent qu'en irritant les ſolides, & qui ſont, comme on l'a déja dit, capables d'augmenter beaucoup l'inflammation & d'en cauſer même où il n'y en a point. n°. 343. & 2.

On poura dire que ces remedes en excitant le jeu des vaiſſeaux; procurent le même effet que s'ils attenuoient ſes humeurs en agiſſant ſur elles immédiatement, parceque l'action augmen-

tée des vaisseaux, les brise & les subtilise. Cet effet peut avoir lieu à l'egard des tumeurs *œdemateuses* causées par une crudité pituiteuse; mais il n'en est pas de même du sang qu'un jeu trop violent racornit. Si l'action violente des vaisseaux étoit un remede contre l'inflammation, la maladie seroit à elle-même son propre remede, puisqu'elle consiste dans cette action même devenuë excessive: il ne seroit pas nécéssaire d'avoir recours à des remedes capables d'exciter cette action déja trop animée.

[4.] *Anodins.* Il y a d'autres remedes qu'on met aussi au rang des résolutifs, mais qui ne sont pas irritans, comme ceux dont on vient de parler; ce sont des adouciſſans anodins, médiocrement relâchans, qui peuvent convenir dans le cas présent: tels sont le *boüillon blanc*, les *fleurs* de *sureau*, de *melilot*, de *lis*, de *violette*, de *jusquiâme*, &c. que l'on fait boüillir dans du lait.

[5.] *Emolliens.* Les émolliens mêmes ont quelquefois lieu pour faciliter la résolution des inflammations, surtout quand l'inflammation est interieure: alors on applique au-dehors, des cataplasmes faits avec la *parietaire*, la *mauve*, la *guimauve*, l'*acanthe*, la *graine de lin*, de

*fenugréc*, l'*onguent d'althea*, &c. Le *bain* s'emploie auſſi en pareil cas avec ſuccès. Quand l'inflammation eſt peu ardente, on peut avoir recours aux huiles graſſes qui ſont ce qu'il y a de plus relâchant ; mais elles ne peuvent gueres avoir lieu, que dans les inflammations blanches ou limphatiques : les inflammations ſanguines ſont toujours trop allumées, elles détruiſent le caractere bienfaiſant de ces huiles, & elles les rendent terriblement inflammantes.

[6.] *Suppuratifs.*

On n'emploie gueres ici les remedes gras & onctueux, que quand on veut procurer la ſuppuration ; parcequ'en excitant l'inflammation dont la ſuppuration eſt proprement l'effet, ils empêchent en même tems le racorniſſement des ſucs albumineux, & attendriſſent beaucoup les ſolides. On ajoute ſouvent aux remedes gras les gommes & les réſines émollientes & ſtimulantes, pour hâter davantage la ſuppuration. Quand l'inflammation n'eſt pas aſſez animée, on en vient aux cauſtiques vers la fin, pour achever par une plus grande irritation, la confection du pus, auquel on donne iſſuë en même tems par le moien de ces remedes brûlans : mais ces violens irritans n'ont

n°. 336. [2.]

[7.] *Cauſtiques.*

point lieu dans les vraies phlegmons ; où l'inflammation est toujours assez vive & assez disposée à convertir les humeurs en pus ; on s'exposeroit à la gangrene si on irritoit trop. C'est-pourquoi ces caustiques n'ont gueres lieu que dans les inflammations des glandes, qui sont décidées pour la suppuration, & où elles parviennent, quelquefois cependant très-difficilement.

## CHAPITRE III.

### De l'eresipele.

Définition.

L'Eresipele est *une inflammation superficielle & très-vive, qui vient surtout à la peau & aux parties membraneuses.* Cette inflammation attaque principalement ceux qui sont d'un temperament vif & bilieux ; car pour peu que l'excrétion de la bile excrémenteuse ne se fasse pas exactement, cet excrément devient bientôt par son acrimonie, incompatible avec les tuniques des plus petits capillaires arteriels qui vont se terminer à la surface des parties ; il irrite & fronce ceux de ces capillaires sur lesquels il trouve plutôt prise, & il y excite par ce moien une inflammation superficielle à la verité ; mais

L'eresipele est ordinairement produit par la bile excrémenteuse retenuë.

*n°.* 170, 336.

d'autant plus ardente, que l'irritant est fort actif, & que le sang dans ceux qui sont sujets à cette maladie, est fort mobile & fort vif. On sçait combien dans les maladies aiguës, cet excrément est actif & inflammatoire, puisque de tout tems on a observé que quand il manque à se séparer par les urines, il porte bientôt l'inflammation dans quelque partie, surtout aux membranes du cerveau. Aussi rien n'inquiete-t'il plus, dans les maladies aiguës, que des urines, qui de[s] foncées & bilieuses, deviennent claires & pâles; elles annoncent ordinairement un délire phrénétique ou autres accidens inflammatoires.

354. Remedes contre l'éresipele.

Aujourd'hui qu'on a bani d'ici les acides coagulans tant en vogue chez *Ethmuler*, chez Verduc, & chez la plûpart des Auteurs de leurs tems, & qu'on est convaincu que dans les affections *éresipellateuses*, les liquides sont trop agiles, & trop deliés pour boucher les vaisseaux; il faut de nécessité avoir recours à cette irritation fronçante, que nous avons été forcés de reconnoître, pour être la cause la plus ordinaire des inflammations. Et l'on voit par-là, combien les remedes spiritueux & actifs, que ces Auteurs ont recommandé contre ces

prétendus acides, & les coagulations qu'ils causent, sont pernicieux. Ceux qui ont un peu pratiqué, & qui ont donné dans ce travers, ont dû aisément le remarquer. Je l'ai depuis peu observé bien manifestement, à l'égard d'une éresipele phlegmoneuse qui occupoit toute la jambe d'une fille que j'ai traité dans notre Hôpital. J'avois ordonné avec succès une légere décoction de guimauve avec environ un huitiéme d'eau de vie. Je jugeai à propos, lorsque la grande ardeur fut un peu appaisée, & que la tumeur parut un peu œdemateuse [comme il arrive aux inflammations qui commencent à se resoudre] d'augmenter la dose de l'eau de vie, afin de hâter la résolution que je m'imaginai devoir se faire en subtilisant & discutant l'humeur. Cette eau de vie causa tant de desordre, qu'en une nuit l'érisipelle devint plus considérable qu'auparavant; je fus obligé pour appaiser la douleur devenuë extrémement vive, d'y appliquer les cataplasmes anodins, faits avec le lait, la mie de pain & le saffran, qui réparerent bientôt le desordre. Les eaux distillées des plantes rafraîchissantes, auxquelles on ajoute un peu de vinaigre, même l'oxicrat sim-

ple sont aussi fort utiles dans l'éresipelle, parceque les acides fermentés moderent l'humeur bilieuse, sans fixer ni épaissir les humeurs. L'eau de son côté, est un relâchant très-efficace, du-moins lorsqu'elle est tiede. On y ajoute quelquefois un peu d'eau de vie au lieu de vinaigre; cette eau de vie ainsi noïée, donne à l'eau quelque chose de huileux & de volatil qui la rend plus insinuante.

355. L'éresipelle parvient rarement à une supuration louable; elle est ordinairement ichoreuse.

Il faut surtout éviter de ne rien mettre sur les éresipelles, qui tendent à les faire suppurer; car on s'expose en irritant le mal, d'y attirer la gangrene. De plus, ce genre d'inflammation produit rarement du pus, parcequ'il ne réside que dans les plus petits capillaires arteriels, où la partie rouge se trouve en très-petite quantité dans un véhicule extraordinairement bilieux. Le jeu de ces petits capillaires irrités, rend ce véhicule de plus en plus irritant & capable de décomposer insensiblement le peu de globules rouges qui s'y trouvent. Les sucs limphatiques qui résultent de la décomposition de ces globules, & ceux qu'ils accompagnoient, sont détruits & pervertis par l'inflammation, quand elle va jusqu'à la suppuration en matiere ichoreuse; c'est-à-dire, en une liqueur putride, clai-

356. re, acre & très-malfaisante.

*Usage de la saignée dans l'éresipelle.*

La saignée s'offre d'elle-même dans cette maladie, pour temperer l'humeur bilieuse devenuë trop mordicante, & pour affoiblir & relâcher les capillaires froncés. A parler en rigueur, le fond de l'indication semble n'être pas toujours ici absolument le même que dans le phlegmon; car dans celui-ci, on doit pour l'ordinaire, tendre directement à dégarnir au-plutôt la masse des humeurs, de la partie rouge qui surabonde, qui la rend trop épaisse, trop disposée à engager les parois des vaisseaux, & à se laisser arrêter. Dans l'éresipelle, c'est uniquement l'activité & le froncement qu'on doit immédiatement avoir en vuë; & alors les grandes saignées sont préférables au grand nombre, parceque dans les saignées qui sont poussées presque jusqu'à la sincope, le sang abandonne beaucoup les capillaires. Cet effet se remarque bien sensiblement par cette pâleur qui se répand à la surface du corps de ceux qui sont prêts à tomber en foiblesse: on s'en apperçoit surtout en ceux qui ont une éresipelle au visage, & qui se trouvent mal dans une saignée: car la rougeur de l'éresipelle s'efface presqu'entierement. Cette décharge produit alors une détente &

[2.] *Les grandes saignées sont préférables au grand nombre, dans les inflammations, surtout dans l'éresipelle.*

une *flaccité* dans ces capillaires, qui y abolit presque toute crispation.

On peut cependant dire en général, que quand il s'agit d'inflammation, les grandes saignées, ou les saignées promptement repetées, sont bien plus salutaires, qu'un grand nombre de petites saignées écartées, qui toutes ensemble les surpasseroient par la quantité de sang qu'elles enleveroient. Dans les *esquinancies* un peu jugulantes, les malades permettent volontiers qu'on leur tire du sang à discretion. J'en ai quelquefois tiré dans le commencement de ces maladies, à des personnes robustes, jusqu'à trente onces chaque saignée, & rarement a-t'il été alors nécessaire d'y retourner bien des fois. Il paroît en pareil cas, fort indifferent que ce soit au pied ou au bras que l'on saigne : je suis persuadé que le plus grand merite de la saignée du pied, ou du-moins celui qui lui a donné le plus de crédit, vient de ce qu'on est plus maître dans la saignée du pied, de tirer beaucoup de sang, que dans les saignées du bras, où les palettes fixent des bornes que les malades, ou ceux qui s'y interessent, ne permettent pas de passer. La saignée du pied a encore cet avantage ; c'est

[3.] *Avantages de la saignée du pied sur la saignée du bras.*

que lorsqu'on commence à s'effraier du nombre des saignées du bras qu'il a fallu pousser loin, sans être encore parvenu à la quantité nécessaire ponr sauver le malade, on s'imagine assez facilement que la saignée du pied poura enfin être plus salutaire que celle du bras. Cette prévention en faveur du changement, fait que nous obtenons encore volontiers quelques saignées qui achevent de vaincre le mal : alors toute la victoire est attribuée à la saignée du pied ; & il est assez à propos de laisser le public dans cette illusion. Au reste les jeunes Praticiens doivent, sur ce que nous venons de dire, faire attention que la regle générale de faire les saignées de trois palettes, a souvent peu de rapport avec la maladie, le temperament & la force du malade ; & qu'on ne ne doit pas être si mesuré, lorsqu'il s'agit de surmonter, dans un sujet robuste, une inflammation fort perilleuse & fort pressante : car c'est, pour ainsi dire, le seul remede sur lequel on puisse compter, surtout lorsqu'il est question d'une inflammation interieure ; & entr'autres d'inflammations éresipelateuses qui tendent beaucoup à la gangrene.

## CHAPITRE IV.

### Du schirre.

357. Définition. LE schirre *est une tumeur dure & sans douleur, qui arrive surtout à une partie glanduleuse, dont elle augmente peu-à-peu extraordinairement le volume.* L'humeur mélancolique fournit, comme on l'a remarqué, ces récrémens qui doivent servir d'enduit à tous les petits passages de chaque glande destinée à la sécrétion de quelque humeur. Si cet enduit vient par quelque cause que ce soit, à encrasser les filieres d'une glande, l'obstruction se fait & augmente peu-à-peu; la glande embarrassée s'endurcit & grossit etonnamment. C'est à quoi le *pancreas*, les glandes salivaires, *le foie*, surtout les glandes *lactées*, *mammaires*, *mésenteriques*, &c. sont fort sujettes, parceque la substance caseuse qui est fort susceptible de concrétion, s'engage aisément dans ces dernieres glandes. Les glandes *limphatiques* y sont moins exposées, parcequ'elles donnent passage à une liqueur très-fine, très-douce & très-coulante. Ces glandes n'ont besoin d'enduit tout au plus

n°. 173.

358. Le schirre est ordinairement causé par l'humeur melancolique.

que pour y rendre les passages plus glissans. C'est pourquoi s'il arrive des tumeurs simplement *schirreuses* aux glandes des aînes, des aisselles, c'est presque toujours par quelque cause étrangere ou par quelque *virus*.

359. Indication pour la saignée dans le schirre.

L'expérience nous apprend que ; surtout à l'égard des adultes qui ont un bon temperament, la saignée est très-utile dans les schirres naissans. Combien de fois n'a t'on pas vû que les saignées secondées du bain & des autres remedes convenables, & repetées jusqu'à sept ou huit fois & plus, dans le commencement des tumeurs glanduleuses qui arrivent aux mammelles, en ont entierement procuré la résolution ? De pareils exemples doivent nous engager à ne pas négliger la saignée dans les premiers tems des tumeurs simplement schirreuses, & qui ne sont point l'effet de quelque maladie, qui mette le malade hors d'état de pouvoir être secouru par ce remede. Les saignées rendent la masse du sang plus sereuse, & font qu'elles détrempent peu-à-peu l'humeur qui s'est embarassée : d'ailleurs elles rendent plus libre le jeu de la glande, qui alors peut parvenir à se dégager, & à se décrasser

insensiblement. On tenteroit envain cette voie dans les schirres anciens, ou dans les vrais sarcômes, où l'humeur est tellement fixée, que véritablement elle fait corps avec les solides. On doit même être fort attentif à ne pas irriter cette humeur par aucun émollient capable de la conduire à suppuration ; car cette humeur qui a longtems croupi, prend facilement un mauvais caractere, lorsqu'elle vient à remuer : elle est d'ailleurs si peu susceptible d'inflammation, qu'elle ne peut se convertir en pus. La suppuration qui arriveroit alors, seroit l'effet de quelque mouvement spontané, putréfiant, qui, au-lieu du pus, produiroit une sanie ou un virus, à quoi l'accès de l'air contribueroit encore beaucoup, dès que la tumeur viendroit à s'ouvrir.

360. Le schirre phlegmoneux, & le phlegmon schirreux.

Le schirre en comprimant les capillaires arteriels, qui avoisinent, & qui pénétrent la glande schirreuse, cause quelquefois une inflammation aussi profonde que le schirre ; & ce sera alors un schirre phlegmoneux. Si la plethore a quelque part à *l'infarction* de la glande, & que l'inflammation fasse le principal de la tumeur, ce sera un phlegmon schirreux. Dans l'un & dans l'au-

tre cas, la saignée est le remede le plus efficace, pourvû qu'on ne la menage pas trop. Cependant il arrive souvent que, malgré toute la diligence qu'on puisse y apporter du côté des saignées, ces tumeurs se portent du côté de la suppuration; alors l'inflammation est avantageuse, pour rendre cette suppuration plus louable: on doit même l'exciter jusqu'à l'ouverture de l'abcès, que l'on doit encore, pour la même raison, procurer par le cautere préférablement à l'instrument tranchant.

## CHAPITRE V.

### De l'oedeme.

561. Définition. L'Oedeme *est une tumeur molle, pâle, indolente, où les doigts qu'on y appuïe, laissent leur impression.* On comprend aisément qu'une pituite trop glutineuse & trop cruë, qui s'embarrasse dans les tissus cellulaires, & dans d'autres tuiaux *exsanguins*, qui les relâche, & qui les dilate, est plus vraisemblablement, que toute autre humeur, la cause de cette maladie. On sent bien aussi que la saignée, à cause de la crudi-

té de l'humeur, & d'une sorte d'insuffisance dans les solides engorgés, ne peut convenir ici, si ce n'est dans ces enflures œdemateuses, dont nous avons parlé, qui sont causées par la plethore.

362. L'œdeme érésipelateux & l'érésipele œdemateuse.

L'œdeme, comme le schirre, est souvent accompagné d'inflammation; parceque toutes ces tumeurs, quand elles se font promptement, compriment les capillaires arteriels. Dans l'œdeme ce sont principalement ceux de la peau qui sont comprimés ou étranglés par l'extrême tension que la peau souffre alors; ce qui produit une espece d'érésipele. Néanmoins cette sorte d'inflammation n'indique pas la saignée, parceque ce remede augmenteroit l'œdeme qui est ici la cause de cette érésipele. Si quelque froncement avoit cependant beaucoup de part à l'inflammation, celle-ci pourroit être alors le principal objet de la maladie; en ce cas ce seroit une érésipele œdemateuse, où la saignée pourroit être très-utile, supposé qu'une intemperie phlegmatique générale ne s'y opposât point. C'est dans l'œdeme où les remedes qu'on appelle résolutifs, ont véritablement lieu; & ceux qui sont les plus actifs, y sont d'autant plus de mise, qu'il s'y trouve peu ou point

d'inflammation. Ces remedes excitent l'action des solides sur une humeur qui, faute d'être assez travaillée, est froide, lente, & visqueuse. Le jeu des vaisseaux devenu plus considérable, dompte cette crudité, & rend l'humeur plus agile. Les cataplasmes faits avec les *quatre farines*, où l'on joint les fleurs de *camomille* & *de melilot*; les *semences carminatives*, comme celle *de fenoüil*, *d'anis*, de *daucus*, &c. les baies de *genievre*, de *laurier*, les *plantes aromatiques seches*, toutes ces choses pulverisées & cuites dans du vin, sont préférables à tous autres remedes. On peut y ajouter l'huile de brique & le savon noir, selon qu'il est nécessaire de rendre ces cataplasmes plus ou moins actifs; car il faut avoir égard à l'inflammation, s'il y en a. Les cataplasmes sont préférables ici à toute autre genre de formules, surtout aux liqueurs, parceque les premiers entretiennent mieux la chaleur de la partie qui est languissante; au-lieu que les liquides se laissent facilement refroidir, dans un cas où ils ont plus besoin de chaleur que dans toutes autres circonstances, pour agir. On doit au-surplus emploier interieurement des *diuretiques* puissans &

des

des purgatifs *hidragogues*, & les repeter souvent.

## CHAPITRE VI.

### De l'inflammation blanche ou limphatique.

CEtte inflammation se remarque par un gonflement avec tension sans rougeur, mais avec une douleur tensive, souvent assez aiguë, & ordinairement sans pulsation. Cette espece d'inflammation arrive souvent au visage, surtout aux environs de la bouche & des oreilles. On la désigne ordinairement sous le nom de fluxion: la douleur & la tension la font aisément distinguer de l'œdeme, avec lequel elle convient d'ailleurs, en ce qu'elle laisse la peau dans sa couleur naturelle, surtout quand l'inflammation sanguine ne s'y joint pas. Les inflammations *Arthritiques*, *Rheumatisantes*, *Catarrhales*, sont de ce genre. Il paroît qu'on ne peut se donner une idée plus juste de la nature de ces inflammations, que celle que nous en donne la nouvelle hipothese

363. Fluxion, catarrhe, rhumatismes & goute.

des inflammations dans les arteres lymphatiques, en se bornant seulement à l'interruption du cours des limphes dans ces arteres, causée par un acre fronçant qui a prise sur ce genre de vaisseaux exsanguins. Cette sorte d'inflammation ne cause jamais par elle-même beaucoup d'ardeur, ni de suppuration, parceque le jeu de ces petites arteres, n'est pas assez violent pour produire des effets si considérables : aussi ces inflammations durent quelquefois très-longtems, sans presque apporter dans la partie malade, d'autre changement que la douleur & l'impuissance d'agir pendant la maladie. C'est ce dernier inconvenient qui rend ces sortes d'inflammations fort dangereuses, lorsqu'elles attaquent des parties, dont les fonctions sont continuellement nécessaires à la vie ; comme les poûmons, l'estomac, les intestins, la vessie & semblables.

364. C'est le sel essentiel de nos humeurs qui fournit l'acre fronçant des inflammations blanches.

L'opiniâtreté, les recidives plus ou moins fréquentes de ces inflammations, qui dépendent surtout de l'acre qui les suscite, montrent que cet acre vient plutôt du sel essentiel de nos humeurs, que de leur sel volatil, huileux ou bilieux ; car ce dernier s'adresse fort bien

aux capillaires arteriels sanguins, où il excite des inflammations sanguines des plus vives; au contraire le sel essentiel, comme on l'a remarqué plusieursfois, ne cause que des douleurs vagues, pareilles à celles du rhumatisme.

Il paroît aussi que cette saumure, ou ce *serum*, qui se charge d'un sel essentiel dont nos humeurs doivent se débarrasser continuellement, doit y avoir beaucoup de part, lorsqu'il manque d'être totalement expulsé par ses vrais excrétoires, & qu'il vient à chercher passage par des couloirs qui ne sont point destinés pour lui. Delà vient que la transpiration en partie empêchée par un froid humide, est ordinairement suivie de toux, de rheume de poitrine, de cerveau, d'écoulemens acres par le nez: mais si la transpiration venoit à être entierement, & tout-à-coup supprimée dans un tems où les humeurs sont fort agitées, les matieres retenues alors plus actives & plus bilieuses, ne produiront pas simplement une inflammation limphatique de poitrine, mais même une inflammation sanguine, c'est-à-dire une *pleuresie*, ou une *peripneumonie*.

365. La cause des maladies catarrhales, le rheume, la toux, le coriza.

L'acre frongant qui produit des in-

366. La cause de la goute & du rhumatisme.

flammations *artritiques*, paroît venir des récrémens lubricans des jointures, auxquels leurs sécrétoires permettent le passage, avant qu'ils soient parfaitement dépoüillées de leur sel. Ces récrémens irritent les parties nerveuses de ces jointures, au-lieu de les lubrifier & de les défendre. Cette irritation suscite une inflammation dans les vaisseaux exsanguins de ces parties : inflammation qui dure jusqu'à ce qu'une humeur plus douce vienne prendre le dessus, & envelopper parfaitement ces sels. L'inflammation elle-même contribuë beaucoup à ce changement, parcequ'elle procure ici une espece de coction, qui adoucit l'acrimonie de ces récrémens ; & les sécrétoires alors fort sensibles & en contraction, ne permettent le passage tout au plus qu'à d'autres récrémens qui n'ont aucune acrimonie. Delà vient que plus l'inflammation & la douleur sont considérables, plutôt *l'inviscation* de l'acre froncant a lieu, plutôt la maladie est guérie, moins les récidives sont fréquentes. C'est ce qui a fait dire que la douleur même est le remede de la goute. *Dolor in hoc morbo est amarissimum naturæ pharmacum.* Le rhumatisme sem-

ble avoir souvent aussi la même cause. Il est nécessaire que les membranes des muscles qui agissent, & qui fraient continuellement les uns sur les autres, soient sans cesse humectées de cette liqueur vaporeuse légerement onctueuse & parfaitement dénüée de sels, dont nous avons parlé ailleurs. Si cette rosée reste encore un peu empreinte de parties salines, elle irrite ces membranes, & les tient en inflammation, tant que cette rosée entraîne avec elle des particules salines.

n°. 95.

367. La saignée ne peut pas être aussi efficace dans ces inflammations, que dans les inflammations sanguines.

La saignée ne doit pas avoir tant de prises sur ces inflammations, que sur les inflammations sanguines, parceque le siege de ces premieres est dans un genre de vaisseaux, où la spoliation que produit la saignée n'a point lieu, & ce n'est que par contre-coup qu'elle peut agir sur ces vaisseaux, & même pour cet effet faut-il qu'elle soit abondante : car ce n'est qu'en rendant le sang plus crud & plus aqueux, qu'elle peut assouplir & détendre ces petits tuiaux froncés. C'est pourquoi quelques-uns ont remarqué, que la saignée ne soulageoit dans le rhumatisme, que lorsqu'on la poussoit fort loin. Mais comme cette maladie n'est ordinairement

[2.] *Dans le rhumatisme.*

ni dangereuse, ni pressante, on en vient rarement à cette extrémité. Ainsi quelques saignées que l'on se contente assez souvent de faire dans ces maladies, ne produisent aucun effet sensible; ce qui a fait que beaucoup ont condamné ce remede, & que d'autres l'ont du-moins regardé comme inutile. Un autre inconvenient fait encore que la saignée réüssit plus difficilement; c'est que ces inflammations sont ordinairement entretenuës par une acrimonie habituelle, contre laquelle la saignée, comme nous l'avons remarqué, est impuissante, & peut être même y est-elle nuisible, en rendant l'action des vaisseaux plus débile, & moins en état de travailler les récrémens que doit fournir l'humeur mélancolique, en se dépoüillant entierement de son sel; ce qui a fait dire à un grand Medecin, qu'il est desavantageux aux gouteux de se servir de ce remede, parcequ'il relache & débilite le ressort des solides. On rend à la verité par ce moien, la douleur moins vive & plus supportable; mais on rend le mal plus long & plus sujet à de fréquentes récidives.

n°. 337. 339.

[3.] *Dans la goute.*

268. *Cas où la saignée peut être très-uti-*

On ne doit pas penser de même de ces inflammations, lorsqu'elles sont

seulement l'effet d'un acre passager : car, quoiqu'il soit toujours vrai que la saignée n'y soit pas si efficace, ni si sure que dans les inflammations sanguines, elle est néanmoins dans les cas pressans, le remede le plus prompt que l'on puisse emploier. C'est pourquoi dans les fiévres catharrales, ou fluxions de poitrine, où il n'est ordinairement question que d'un acre froncant, fourni par quelque défaut de transpiration ou par quelqu'autre cause passagere, les plus habiles Praticiens fondent toutes leurs esperances dans les saignées, mêmes abondantes; ce qui fait d'ailleurs que ce remede triomphe souvent ici, c'est que l'acre qui produit la maladie, étant une fois dompté, il n'est plus entretenu comme dans la goute & dans les rhumatismes habituels. Au-reste il se trouve des cas dans ces dernieres maladies mêmes, où la saignée doit être emploiée indispensablement, & avec beaucoup de diligence; premierement lorsque la maladie se jette sur les poûmons, sur l'estomac, sur les intestins, sur la vessie, & qu'elle expose la vie du malade. En second lieu, lorsque les douleurs sont insupportables, & que l'inflammation sanguine est de la partie,

le & même indispensable.

[2.] *Dans la fluxion de poitrine.*

[3.] *Dans la goute & dans le rhumatisme douloureux.*

& qu'elle augmente extrémement la violence du mal. Les remedes qui conviennent le mieux alors, pour seconder la saignée, ce sont les anodins médiocrement relâchans; comme les cataplasmes faits de *lait* & *de mie* de *pain* avec le *safran*, les feuilles de *pavot*, de *jusquiâme*, de *bouillon-blanc* & semblables, boüillis dans du lait, les huiles d'*hieble*, de *vers de terre*, *de petits chiens*, &c. quand il n'y paroît pas d'inflammation sanguine; car ces huilles ne sont point malfaisantes, comme plusieurs se l'imaginent, parcequ'elles bouchent les pores, c'est uniquement parcequ'elles sont susceptibles d'une ardeur & d'une acrimonie terrible, lorsqu'elles sont exposées à une chaleur trop considérable: mais dans des inflammations purement limphatiques, les huiles sont bienfaisantes, parcequ'elles conservent cette douceur & cette onctuosité qui leur est propre, & qui les rend relâchantes. On doit au-surplus combattre intérieurement, & autant qu'on le peut, l'acrimonie des humeurs par les remedes que nous avons indiqués ailleurs. n°. 338. 339.

## CHAPITRE VII.

### De la douleur.

369. La douleur demande la saignée.

LA douleur menace pour l'ordinaire d'inflammation, ou bien elle la dénote ; c'est pourquoi la saignée convient beaucoup contre cet accident. Mais l'usage de ce remede demande qu'on distingue les douleurs habituelles, ou qui ont une cause habituelle, telles que celles que causent les inflammations dont on vient de parler, d'avec les douleurs qui ont une cause passagere, & qui sont fort vives ; parcequ'il est question dans ce dernier cas, d'une irritation très-grande, capable de produire une inflammation sanguine plus ou moins dangereuse selon la partie qui souffre. De toutes les parties intérieures il n'y en a point de plus exposées à cet accident, que l'estomac & les intestins, à cause des differentes coliques auxquelles ces parties sont sujettes, qui de quelque genre qu'elles soient, marquent assez par la douleur plus ou moins cruelle qu'elles font sentir, le besoin plus ou moins grand de la saignée ;

[2.] *La colique.*

car à proportion que la douleur est vive, & qu'elle s'opiniâtre, à proportion doit-on aussi repeter promptement & beaucoup de fois la saignée; parceque plus ces accidens sont considérables, & plus le danger de l'inflammation est grand. La détente que produit la saignée, poussée autant qu'il convient, fournit une disposition contraire, qui rend les parties bien moins susceptibles d'irritation & de froncement, & prépare même à des évacuations, qu'il faut quelquefois procurer en pareil cas par les selles ou par le vomissement. Dans de violens maux de dents, on a plusieurs fois observé que la saignée y apporte un soulagement très-considérable, quoiqu'on ne s'est jamais gueres avisé de poursuivre cette espece de douleur par d'abondantes saignées. En effet quand une dent est mauvaise, on fait mieux de l'ôter; mais lorsque cette douleur ne vient point d'une carie, & que les dents sont saines, on doit beaucoup compter sur la saignée contre cette douleur, qui souvent n'est pas supportable. On peut juger delà aussi combien ce même remede doit être utile aux enfans, à qui les douleurs de dents attirent des

[3.] *Les douleurs de dents.*

convulsions, ou d'autres accidens qui en font périr plusieurs. Quand les douleurs, en quelque partie qu'elles se fassent sentir, sont trop vives, pulsatives, ou lancinantes & avec fiévre, elles marquent une inflammation sanguine formée; & la saignée, comme on l'a déja dit plusieurs fois, est le plus puissant remede que l'on puisse mettre en usage pour la combattre.

## CHAPITRE VIII.

### De l'hemorragie.

370. L'usage de la saignée dans les hemorragies.

LA dépletion, la détente, & même l'affoiblissement que procurent des saignées promptement faites, rendent ces saignées d'un grand secours dans les hemorragies. Ces dispositions qui arrivent soudainement, débilitent sur le champ le jeu des arteres, & ralentissent beaucoup le mouvement du sang. Celui-ci devient incapable de faire le même effort, contre la paroi ouverte du vaisseau qui fournit à l'hemorragie; il permet à l'ouverture de ce vaisseau de se refermer. C'est pour la même raison que dans les plaies, où quelque vaisseau ouvert n'est point à portée d'être arrêté

par le secours de la main, les habiles Chirurgiens entretiennent leurs blessés pendant quelques jours, dans la foiblesse la plus grande où l'on puisse rester sans mourir; se donnant bien de garde de réveiller les forces abbatuës par la perte du sang. L'état de syncope est même le plus avantageux, lorsque le vaisseau ouvert est fort considérable, & que le peril que cause l'hemorragie, l'emporte sur cette extrême foiblesse. On se contente de soutenir la vie du malade, par quelques cueillerées de bouillons qu'on lui donne de loin en loin, de crainte de redonner de l'action au sang que l'on bride encore d'ailleurs par quelque prise d'alun, ou de quelqu'autre astringent d'un petit volume. Il n'en est pas des hemorragies habituelles & de celles qui arrivent par exulceration, comme des hemorragies subites, ou qui arrivent tout-à-coup par la rupture de quelque vaisseau; parceque dans les premieres, la masse du sang est ordinairement appauvrie, fort détrempée, & trop peu consolidante; alors la saignée augmenteroit encore ces dispositions, & rendroit l'hemorragie plus rebelle. C'est dans ce cas où l'on doit peu compter sur ce remede.

## CHAPITRE IX.

### Des plaïes.

371. Usage de la saignée dans les plaïes.

LA saignée est un secours, dont on ne peut se dispenser dans les grandes plaïes. L'irritation, la douleur, les crispations inflammatoires, tout crie après ce remede, c'est même le principal remede que l'on puisse emploier pour prévenir ou pour vaincre les plus facheux accidens qui surviennent aux plaïes qui pénétrent intérieurement. En voici un exemple. Le nommé S. Pierre soldat dans le Regiment du Roi, fut conduit en notre Hôpital avec deux coups d'épée qui pénétroient tous deux de haut en bas, l'un dans la poitrine, & l'autre dans le ventre. Celui-ci étoit placé du côté droit, à-peu-près à l'endroit où l'on fait la *paracenthese*. L'autre étoit du côté gauche entre la troisiéme & la quatriéme fausses côtes, tout proche de l'extrémité anterieure de ces côtes; & il n'étoit gueres possible, à cause de la direction du coup, que le Diaphragme n'eut reçû quelque atteinte. Un leger hoquet avec une douleur assez vive qui

répondoit vers le cartilage *Xiphoïde*, donnoit encore lieu de le préſumer. Je preſcrivis à ce malade une diete fort rigoureuſe, & des lavemens ſimplement émolliens, avec des embrocations huileuſes, & des fomentations émollientes ſur l'abdomen. Je m'attachai par deſſus toutes choſes, aux ſaignées qui ſe ſuivoient de près, & qui chaque fois étoient fort copieuſes, parceque les accidens preſſoient fort. La fiévre devint très-conſidérable avec une grande tenſion dans la region *hipogaſtrique*. Les plaïes étoient pâles & ſeches; une difficulté de reſpirer avec un râlement continuel, mettoit ce bleſſé dans le même état que celui d'un malade qui va mourir d'une *peripneumonie*, ou d'une fluxion de poitrine. Mais les ſaignées toujours fort amples & repetées juſqu'à douze fois, eurent enfin le deſſus. Tous ces accidens cederent peu-à-peu; il ne reſta plus ſur la fin de la guériſon, qu'un peu de douleur de côté, qui fut diſſipée par l'uſage du lait coupé qui termina cette cure.

372. Uſage de la ſaignée dans les épanchemens de ſang.

Il y en a qui comptent tellement ſur la ſaignée dans les plaïes pénétrantes, qu'ils la croient ſuffiſante pour retirer le ſang extravaſé. On en rapporte même des exemples étonnans. *Mr. Lazuſte*

*Coſte Chirurgien juré, & ancien Prévôt de S. Côme*, nous en rapporta un aſſez notable, lors de mes examens pour la maîtriſe. C'étoit un coup d'épée reçû au-deſſous de l'aiſſelle, qui avoit ouvert une artere intercoſtale & occaſionné un épanchement conſiderable dans la poitrine: cet épanchement fut au rapport de ce Chirurgien, diſſipé par dix ſaignées. Le malade fut même ſi promptement guéri, que peu de jours après ces ſaignées, il put vaquer à une affaire preſſante qui l'obligea de ſortir de chez lui. Mais ces guériſons ſont des évenemens rares ſur leſquels il ne faut pas abſolument ſe regler; car on obſerve tous les jours que d'abondantes ſaignées, ne ſont pas ſeulement capables de retirer le ſang d'une échimoſe un peu conſidérable. J'ai vû un garçon Chirurgien qui avoit reçû deux coups d'épée dans la cuiſſe, tous deux dans le muſcle couturier, à cinq ou ſix travers de doigt au-deſſus du genoüil, & à diſtance d'environ deux travers de doigt l'un de l'autre. Un de ces coups paſſoit par-deſſus le *femur*, & ſortoit à la partie oppoſée de la cuiſſe: l'autre traverſoit ſeulement le muſcle couturier, & n'alloit pas plus loin. Je dilatai ces plaïes, je m'attachai à bien

débrider l'aponevrose du fascia-lata, & je passai un seton fort mollet, & oint d'huile dans la plaïe qui traversoit la cuisse, afin d'assurer dans les premiers tems, une issuë aux sucs épanchés, qui souvent par leur séjour, causent vers le sixiéme ou le septiéme jour, de terribles accidens dans les plaïes où il y a des parties nerveuses ou des aponevroses blessées. Je saignai amplement le malade pour prévenir l'étranglement qui arrive ordinairement dans ces sortes de plaïes, & qui malgré cela, ne laissa pas que d'arriver la nuit du cinquiéme au sixiéme jour de la blessure. J'examinai les plaïes; celle où étoit le seton me parut en fort bon état; elle étoit humectée, & les bords souples; l'autre étoit au-contraire seche, tenduë & enflammée. J'y introduisis mon doigt, pour voir d'où dépendoit cet accident; je le passai facilement jusqu'au-dessous du fascia-lata, où il fit passage à un peu de matiere qui s'étoit épanchée sous ce muscle, malgré les dilatations que j'y avois faites. Je proposai au malade de me laisser encore dilater cette plaïe, il ne put d'abord s'y résoudre. Les matieres écoulées procurerent beaucoup de soulagement; ce qui fit esperer au malade

qu'il s'en tireroit ſans inciſion ; mais l'étranglement avoit déja cauſé une inflammation dans les graiſſes de la partie externe & anterieure de la cuiſſe, qui fut ſuivie d'une ſuppuration qui s'étendoit depuis la plaïe juſque vers le grand *trocanter*, & vers le pli de la cuiſſe anterieurement. Le malade ſe réſolut alors à me laiſſer faire les ouvertures néceſſaires pour donner iſſuë au pus, & les choſes ſe terminerent heureuſement. On peut voir par cette hiſtoire combien un peu de matiere épanchée devient pernicieuſe, lorſqu'elle ſéjourne aſſez longtems dans quelque recoin pour acquerir de l'acrimonie : mais le but que je me ſuis propoſé dans le recit de cette cure, eſt de faire remarquer qu'on ne doit que de la bonne ſorte, compter ſur les ſaignées pour retirer les ſucs épanchées, puiſqu'ici où elles furent pouſſées juſqu'au nombre de quatorze, elles n'opérerent nullement cet effet, quoique l'épanchement fut très-peu conſidérable. On voit auſſi par cette même obſervation, que les ſaignées mêmes abondantes, ne ſuppléent pas beaucoup aux dilatations, quand elles ne ſe trouvent pas ſuffiſantes, comme il eſt en quelque ſorte arrivé ici, à quoi la réſiſtan-

ce du malade eût beaucoup de part : c'étoit un Chirurgien qui avoit vû guérir beaucoup de coups d'épée sans dilatation, mais qui ignoroit la conséquence de ceux qui se trouvent à cette partie, & qui percent l'aponevrose du *fascia lata*, qui sont presque toujours suivis d'étranglement facheux, comme il arriva ici en effet malgré toutes précautions. Tout le merite qu'ont ces observations, qui nous marquent le succès que la saignée a eu dans des épanchemens considérables, c'est de nous donner une sorte de confiance en ce remede, lorsque nous présumons quelque extravasation dans des endroits, où nous ne pouvons emploier d'autre moien plus efficace pour la délivrance du malade, comme dans les chûtes, ou autres cas qui peuvent causer au-dedans quelque épanchement de sang. Il est vrai que dans les coups & dans les chûtes, on doit principalement avoir ici en vuë, le retardement du cours du sang dans les petits tuiaux forcés ou contus, où le liquide arrêté peut par son sejour, acquerir enfin une acrimonie capable d'irriter & de causer une inflammation suivie de suppuration. Ainsi, quand même la saignée ne seroit pas capable

[2.] *Dans les coups & les chûtes.*

de retirer les sucs épanchés, ou de remuer ceux qui sont arrêtés, elle est du-moins d'un grand secours, pour rendre les parties moins susceptibles d'inflammation, pendant que la résolution de l'échimose ou du sang épanché se fait.

373. Des étranglemens qui surviennent aux plaïes.

Un des plus redoutables accidens qui arrivent aux plaïes récentes, surtout à celles qui sont étroites & profondes, & à celles qui attaquent les parties nerveuses, est l'étranglement que suscite le tiraillement, ou l'irritation des parties nerveuses : car dès que cet étranglement vient à gêner ou à fermer le passage du sang par les veines, le retour de ce liquide qui est apporté par les arteres, n'a plus lieu par les veines étranglées ; bientôt le sang qui continuë d'arriver dans la partie, & qui ne peut s'en tirer, y remplit & force excessivement tous les vaisseaux. La partie se tumefie & devient monstreuse ; la fiévre, la douleur, les mouvemens convulsifs, le délire, la mortification, font promptement périr un blessé qui n'est pas secouru assez tôt par la dilatation de la plaïe, & par d'abondantes saignées.

Tous les habiles Praticiens connoissent assez la conséquence de ces étran-

glemens. C'eſtpourquoi je ſuis étonné que ceux qui ont écrit ſur la cure des plaïes,aient paſſé ſi légerement ſur ce ſujet, ou plutôt qu'ils aient confondu preſque toujours ces étranglemens avec les dépôts, & regardé tous les embarras de la circulation dans la partie bleſſée, comme une chûte d'humeurs qui accable une partie affoiblie par la bleſſure. Dans cette fauſſe idée ils conſeillent indiſtinctement l'uſage de remedes deffenſifs, ſoit aſtringens, ſoit ſpiritueux, preſque toujours nuiſibles dans la cure des plaïes. Comme il eſt trés important aux jeunes Chirurgiens de bien connoître la difference qu'il y a entre un dépôt & un étranglement, nous allons par des exemples juſtes, leur rendre cette difference fort ſenſible. Nous commencerons par une obſervation priſe des ouvrages *de Monſieur de Garengeot*, où l'on trouve le recit d'un étranglement ſi bien marqué, qu'il eſt impoſſible de le confondre avec le dépôt, & de ne pas s'en faire d'ailleurs une idée exacte. L'Auteur nous rapporte qu'une très-petite plaïe au ventre, qui à peine avoit atteint le muſcle droit dans une de ſes aponevroſes, fut dès le lendemain ſuivie de très-grands acci-

dens ; *le ventre devint tendu comme un balon, très-rouge & très-enflammé, avec une fiévre ardente, des levres seches & noires, un transport, une suppression des excrémens.* La plaïe étoit si gonflée, qu'à peine il put y introduire une sonde crénelée très-fine pour dilater cette plaïe, surtout l'aponevrose qu'il trouva tenduë & dure comme un parchemin. Son incision fournit seulement un peu de sang vermeil qui étoit, selon la remarque même de cet habile Chirurgien, une preuve qu'il n'y avoit ni extravasion, ni dépôt. L'eau de vie qu'il avoit emploiée au premier appareil, comme à une plaïe simple, fut sur le champ bannie ; il eut recours à l'eau tiede & à d'autres remedes relâchans & amolissans, mais surtout à la saignée qui fut administrée fort diligemment ; car en moins de cinq heures le blessé fut saignée quatre fois. Le transport se dissipa aussitôt après ces saignées, & en peu de tems tous les autres accidens disparurent aussi. Il n'est point nécessaire de faire remarquer que par les simptomes survenus à cette petite plaïe, & par la methode qu'on a tenuë pour les combattre, il est évident qu'il n'étoit question que de relâcher & de débrider des

contractions ou des étranglemens qui étoient ici la seule cause de tout le desordre. Heureux au-surplus de pouvoir y remedier encore, quand les accidens se sont déclarés ; car on n'y réussit pas toujours. En voici un exemple qui apprendra en même tems aux jeunes Chirurgiens, combien on doit être sur ses gardes par rapport à ces étranglemens.

On amena à notre Hôpital, un soldat qui avoit reçu un coup d'épée à la partie interne & anterieure de la cuisse, environ à six travers de doigt au-dessus du genoüil. Le Chirurgien qui visita d'abord cette plaïe, ne put faire entrer sa sonde que jusques dans les graisses, même après avoir dilaté l'entrée de cette plaïe ; d'où il jugea que le coup n'avoit pas pénétré plus loin : il traita cette plaïe comme simple, & sur le rapport qu'il m'en avoit fait, je restai tranquille à l'égard de ce blessé, qui d'ailleurs étoit très-guai & sans le moindre accident. Le sixiéme jour les choses se trouverent bien changées; toute la nuit s'étoit passée avec la fiévre, & avec des douleurs très-grandes, ce qui m'obligea de visiter la plaïe ; je trouvai la cuisse d'une grosseur prodigieuse, je fis sortir en introduisant la sonde dans la

plaïe qui pénétroit dans les muscles, beaucoup de serosité sanguinolente ; mais il ne fut pas possible, ni par les dilatations, ni par les saignées, & les autres remedes relâchans, de vaincre l'étranglement. Le principe vital fut suffoqué, la mortification s'empara sur le champ de la partie, & la mort suivit aussitôt. Je me resouviens d'un Archer qui avoit reçu un coup de pistolet dans la cuisse, qui fut peu secouru d'abord par les saignées & par la dilatation de sa plaïe, & qui eut le même sort. Ceci est moins étonnant par rapport au coup de feu, que par rapport au coup d'épée ; car on ne dilate gueres les coups d'épées, que lorsqu'on s'apperçoit que l'étranglement veut survenir ; on se contente ordinairement de les pancer à l'exterieur & simplement, au-lieu que dans les coups de feu, on commence par les dilater & les rendre s'il se peut, par le moien des incisions, semblables à des plaïes d'instrumens tranchans, ou du-moins on s'attache à en bien dilater les issuës, notamment la sortie.

[2.] *Caractere distinctif des plaïes d'armes à feu.*

Ces dilatations dans les plaies d'armes à feu, sont fondées sur ce qu'il est nécessaire que ces plaïes suppurent dans

tout leur trajet. Les chairs qui y ſont contuſes & machées par la bale, s'y laiſſent engorger de ſucs, que ces chairs ruinées ſont incapables de convertir en pus, ni de les défendre de la corruption: il faut donc qu'elles & ces ſucs periſſent. Leur dépravation fournit une acrimonie capable de ſuſciter des étranglemens conſidérables, ſuivies de dépôts facheux pour le moins: car ces chairs contuſes au-dedans de la plaïe, & les ſucs qui les engorgent, & qui s'y trouvent dans le même état que s'ils étoient épanchés, n'ont point d'autre ſort à attendre que la putréfaction, ſi on n'en procure pas le dégorgement & l'iſſuë par de bonnes dilatations, à l'aide deſquelles on puiſſe auſſi par des medicamens convenables, défendre les chairs bleſſées qui ſont encore capables de quelque action; afin qu'étant ranimées, elles puiſſent nous donner une vraie ſuppuration: faute de quoi ces chairs, tant celles qui ſont tout-à-fait détruites, que celles qui ne le ſont qu'en partie, & les ſucs qui les engorgent, tombent en mortification. Alors ces ſubſtances corrompuës ne ſe bornent pas toujours à de ſimples dépôts; l'interieur de la plaïe ſe trouve comme gangrené, & la mortification

fication fait quelquefois dans les environs & en peu de tems un grand progrès. C'eſt ſurtout ces derniers accidens qui rendoient ces plaïes ſi redoutables aux Anciens, qu'ils les regardoient comme ſuſpectes d'une grande malignité; pour cette raiſon ils y introduiſoient des huiles chaudes & même boüillantes, afin de cauteriſer toutes les chairs qui avoient été touchées par la bale. Ces chairs roties par ces remedes, formoient des eſcares qui ne tomboient, que lorſque la ſuppuration étoit bien établie dans les chairs voiſines; ainſi par cette cruelle methode, ils prévenoient aſſez ſouvent les accidens dont on vient de parler. La contuſion dans ces plaïes, eſt plus facheuſe que les autres contuſions qui ſe font exterieurement, parceque celles-ci ſe montrent telles qu'elles ſont, & qu'on en prévient aiſément les ſuites par l'application des remedes, & par les autres procedés qui y paroiſſent viſiblement néceſſaires; au-lieu que celle-là cache non ſeulement le danger juſqu'à ce que le mal ſoit arrivé, mais encore parceque étant enfermée, elle ſuſcite à des accidens beaucoup plus facheux.

Si il eſt quelquefois très-prudent

aussi, comme on vient de voir par les expériences que nous avons rapportées, de commencer par dilater certains coups d'épées, qui ne se terminent pas simplement dans le corps charnu d'un muscle, où les sucs épanchés peuvent facilement être repompés par la substance fibreuse de ce muscle ; mais qui au-contraire traversent des muscles fort membraneux & des aponevroses, & qui donne lieu à des tiraillemens, ou à quelque leger épanchement de sucs sur ces parties où ils ne peuvent se résoudre, & qui quelques jours après deviennent ichoreux, & assez irritans pour produire dans ces parties un étranglement mortel ; c'est pour cette même raison que dans les plaïes qui traversent un membre, ou qui ont une entrée & une sortie un peu éloignées, qu'il ne convient pas de réünir ; & qu'on peut, comme nous en avons donné ci-devant un exemple, y passer un seton, après les avoir dilatées: on ne le changera que de deux ou trois jours l'un; & on le banit entierement après sept ou huit, lorsque le tems de l'étranglement est passé, & que la suppuration est établie. Il faut oindre ce seton avec un digestif fort onctueux & nullement tenace : le

plus convenable en pareil cas, eſt celui qui ſe fait avec le baſilicum, le baume d'arcœus, & l'huile de millepertuis mêlés. Ce digeſtif doit être d'une conſiſtence fort molle, il eſt à préferer à tout dans la cure des plaïes, ſurtout dans les premiers tems où il ne faut qu'adoucir & relacher. Mais dans les abcès & dans les ulceres, où le pus eſt abondant & un peu fœtide, il faut préferer le digeſtif où entre la térebenthine ou quelqu'autre baume naturel délaiés avec le jaune d'œuf, & encore mieux avec le miel, qui eſt moins ſuſceptible d'altération: cependant lorſqu'un abcès ou un ulcere a eu beſoin d'opération ou d'inciſions conſidérables, il faut à cauſe de la plaïe du-moins dans le commencement, uſer du premier.

On a du tems pour ſe précautionner contre ces étranglemens, dont on vient de parler, qui arrivent cinq ou ſix jours, & quelquefois plûtard après la bleſſure, & qui ne ſont que l'effet de la dépravation des ſucs épanchés & retenus dans la partie bleſſée; mais quand ils ſont excités par le tiraillement même des parties nerveuſes bleſſées, en moins de vingt qua-

tre heures ces accidens surviennent. Un soldat du Regiment du Roi qui fût conduit en notre Hôpital, avoit reçu un coup d'épée entre la premiere falange du pouce, & l'os du metacarpe qui soutient le doigt indicateur. L'épée glissa obliquement dans la main sur les os du metacarpe, traversa toute la main, & sortit par-dessous l'éminence charnuë des muscles du petit doigt. Je pensai bien que les tendons flechisseurs des doigts devoient être maltraités; mais le seul moien pour empêcher le tiraillement & l'étranglement, étant de dilater la plaïe depuis l'entrée jusqu'à la sortie, de couper tous les tendons dans le doute qu'ils le fussent déja en partie par l'épée, d'estropier par-conséquent le malade, je me contentai de dilater la plaïe à son entrée & à sa sortie, plutôt que d'en venir à cette extrémité: persuadé qu'au même prix je pourrois encore me défendre contre l'étranglement, en cas qu'il survint, je fis saigner au-plutôt & avec profusion le malade, parceque je craignois encore le délire, & les convulsions. La fiévre fut considérable & les douleurs très-vives pendant la nuit. Le lendemain matin le bras étoit déja fort gros; on continua les saignées sans mesure & les au-

tres relachans, pour éviter, s'il étoit poſſible, une opération eſtropiante; mais il ne fut pas poſſible de réüſſir; car la nuit ſuivante l'étranglement devint ſi terrible, que le matin, le bras ſe trouva d'une groſſeur énorme, & le dedans de la main commençoit à tomber en mortification. Je ne balancai plus alors à agir, perſuadé que la cauſe de ce deſordre conſiſtoit principalement dans la contraction du ligament annulaire du poignet. Je pris le parti de couper ce ligament; tous les accidens cederent en peu de tems, le bras ſe deſenfla peu-à-peu, le dedans de la main ſe dépoüilla juſqu'aux os, & avec le tems le malade ſe tira d'affaire à l'eſtropiement près.

Les plaïes avec contuſion au perioſte ſont fort ſuſceptibles d'étranglement très-facheux: on ſçait aſſez combien le pericrane y eſt ſujet, quelles en ſont les ſuites, & combien il eſt important de débrider au-plutôt l'endroit d'où dépend l'étranglement. Le perioſte eſt également expoſé à cet inconvenient dans toutes les parties, où les os ſont peu couverts de chairs: delà vient que les coups ſur le tibia ſont ſouvent ſuivis d'étranglemens qui occaſionnent preſqu'auſſitôt une gangrene qui s'étend par

toute la jambe, à laquelle on ne peut remedier qu'en débridant le perioſte. J'ai vû quatre bleſſés dans une même année tomber dans ce cas-là. Ce qu'il y a de particulier ici, c'eſt que la partie ne change pas beaucoup, ſi ce n'eſt qu'en la touchant, on trouve la peau matte & un peu œdemateuſe. La mortification commence par faire beaucoup de ravage dans les graiſſes; en ſorte qu'elle permet bientôt de gliſſer les doigts, même la main entre les muſcles. Je voulus une bonne fois m'aſſûrer ſi ce délabrement dépendoit abſolument de l'étranglement du perioſte, je m'en tins dans un de ces malades à dilater amplement la plaïe, & à couper toutes les brides qui communiquoient avec le perioſte, ſans toucher à ce perioſte qui ne me paroiſſoit aucunement maltraité, ni enflammé. Je défendois de mon mieux la partie contre la pourriture par les remedes convenables. Toutes ces meſures furent incapables de s'oppoſer au progrès de la gangrene, il fallut que j'en vinſſe à l'inciſion du perioſte qui en effet arrêta toute la gangrene, & les matieres qui ſuintoient, commencerent auſſitôt à nous annoncer la victoire par une odeur de petit lait croupi, qui nous

promettoit bientôt une ſupuration louable, parceque cette odeur qui ſent un peu le ſur, marque que la putréfaction des ſucs commence à n'avoir plus tout-à-fait le-deſſus.

[3.] *Les defenſifs ſont dangereux dans les plaïes.*

On doit bien ſe donner de garde de s'oppoſer au gonflement qui ſurvient à une plaïe à cauſe d'un étranglement, ou d'une inflammation, de s'y oppoſer, dis-je, par des défenſifs, ſoit ſpiritueux ſoit aſtringens; ces remedes attirent ordinairement la gangrene. Je fus appellé il y a près d'un an, pour voir une jeune fille d'environ douze ans, bleſſée par un cheval qui lui avoit marché ſur la cuiſſe vers l'aine, il déchira la peau, dont le lambeau pendoit en dedans. Je ne vis cette plaïe que cinq ou ſix jours après qu'elle fut faite; celui qui la panſoit, s'étoit toujours ſervi d'un défenſif aſtringent, dont le bol faiſoit la baſe. La cuiſſe & le ventre étoient extrémement enflées & dures avec une inflammation gangreneuſe qui occupoit toutes ces parties, & qui fit perir la malade le lendemain. Ainſi cette plaïe qui n'étoit préciſément qu'à la peau, & qui étoit très-facile à guérir, en rapprochant le lambeau, en procurant une legere ſuppuration, & en entretenant la ſou-

pleſſe des parties bleſſées par le moien des ſaignées & des autres remedes convenables ; cette plaïe, dis-je, devint mortelle pour avoir été mal panſée.

[4.] *Inconvenient des remedes trop relâchans.*

Les remedes trop relâchans emploiés dans les premiers tems de la cure d'une plaïe, pour prévenir un étranglement lorſqu'il eſt à craindre, ont un inconvenient ; ils retardent la ſuppuration ; ils rendent par-conſéquent la cure plus longue de quelques jours. Mais cet inconvenient n'eſt rien en comparaiſon de l'accident qu'on veut prévenir, où il y va de la vie du malade : c'eſt pourquoi je ne balance pas ſur le parti que j'ai à prendre en pareil cas. On apporta en notre Hopital un ſoldat qui avoit reçû pluſieurs coups d'épée, entr'autres un dans l'aine qui ſortoit par la feſſe, il s'étoit fait un gonflement conſidérable à l'entrée du coup. Je dilatai d'abord cette entrée, & avec mon doigt je cherchai le trajet de cette plaïe, je trouvai qu'elle traverſoit une des attaches du muſcle triceps tout proche ſa partie tendineuſe, où je ſentis une contraction qui me fit beaucoup de réſiſtance, en introduiſant mon doigt pour dilater cette plaïe : je m'attachai ſurtout à ne laiſſer à cet endroit aucune bride, ni

rien qui pût susciter d'étranglement : outre cette précaution je fis saigner abondamment le malade, je le pansai les premiers jours avec *l'huile d'hipericum simple*, avec des embrocations *d'huile rosat* sur toute la cuisse, & par-dessus un cataplasme des quatre farines cuites dans de l'eau. Par ce moien je parai un étranglement qui avoit déja commencé, & qui étoit d'autant plus à craindre en cet endroit, que le muscle qui étoit blessé, est joint au vaste externe par une aponevrose percée pour donner passage aux vaisseaux sanguins, & dont la contraction auroit sur le champ arrêté la circulation. Ces pansemens huileux firent que la suppuration resta un peu de tems sereuse ; mais indépendamment de cette suppuration retardée, le malade se trouva au bout de cinq semaines en état de rentrer dans ses exercices. Il est à remarquer que ces pansemens huileux ne peuvent avoir lieu qu'autant que l'inflammation ne survient point, car l'inflammation rendroit les huiles fort nuisibles; mais les quatre farines, surtout si on les fait cuire dans une eau, où l'on aura fait boüillir des plantes émollientes & mucilagineuses, fourniront toujours d'excellens cataplasmes, tant que

[5.] *Remarque sur les pansemens huileux.*

l'étranglement eſt à redouter. Les panſemens demandent auſſi dans ce cas beaucoup de circonſpection ; car un bourdonnet un peu dur, un plumaceau redoublé ou taponné, ſuffit pour attirer un étranglement. Je me ſouviens que dans une plaïe à la cuiſſe, où les dilatations avoient fait ceder un étranglement qui y étoit ſurvenu, le bleſſé ſentit cependant quelques jours après, beaucoup de douleur depuis un panſement juſqu'à l'autre, & l'étranglement revint de nouveau : je trouvai dans l'appareil un bourdonnet fort dur & lié avec du fil, auquel on pouvoit imputer ce deſordre. Il n'eſt pas néceſſaire de nous expliquer davantage ſur l'utilité de la ſaignée contre ces étranglemens ; on doit être prévenu que c'eſt un des plus puiſſans relâchans qu'on puiſſe emploier, pourvû qu'on y ait recours aſſez tôt, & autant qu'il convient. Il ne faut pas cependant s'attendre tellement aux ſaignées, qu'on croie par leur moien ſuppléer aux inciſions & aux dilatations qu'il vient faire ; on y feroit ordinairement trompé, les dilatations peu menagées ſont le ſeul moien qui ſoit infaillible ; elles attaquent le mal dans ſa cauſe & dans ſon effet. Dans ſon effet en débridant les parties membraneuſes : dans ſa

cause en facilitant l'écoulement des matieres irritantes, ou qui pouront le devenir.

374. Dépôts qui surviennent aux plaïes.

Pour achever de faire comprendre la difference qu'il y a entre l'étranglement & le dépôt qui peut arriver aux plaïes recentes par l'affoiblissement de la partie blessée, il faut remarquer que ce dernier suppose toujours une cause qui ait détruit la force & le ressort des vaisseaux; ce qui n'arrive gueres que par une contusion extrême qui écrase les chairs, de façon que le sang, & les autres sucs que la circulation entraîne sur cette partie contuse, ne peuvent passer outre. Les vaisseaux, les fibres ne peuvent résister à ces humeurs; ils se laissent engorger & accabler; la partie se remplit & se tumefie au dernier excès. Ce sang qui s'y trouve retenu, ne peut s'enflammer, ni être converti en pus, parceque les vaisseaux, où il s'est accumulé, n'ont plus ni force, ni action; il ne peut tendre par lui-même qu'à se corrompre & à corrompre la partie, où il est retenu, si on ne lui donne issuë au-plutôt, & si on ne s'oppose à la putréfaction, par des remedes spiritueux & actifs comme le *vin*, *l'eau de vie*, *l'esprit de vin*, les *tintures de mirrhe & d'aloes*, le *camphre*, en un mot les

ſubſtances remplies d'huiles éthérées, balſamiques, car ces huiles ne cedent en rien aux huiles alkooliſées. Mr. de *la Peyronie* premier Chirurgien du Roi en ſurvivance, a même obſervé qu'elles ſont préferables à celles-ci; c'eſt pourquoi l'huile de terebenthine eſt ſon remede favori contre la pourriture : on lui a vu effectivement faire beaucoup de cures merveilleuſes par le moien de ce remede. Le ſel armoniac eſt ſurtout excellent ici, non-ſeulement pour réſiſter à la corruption par ſon acide qui eſt inaltérable, mais encore pour diſſoudre le ſang coagulé, & pour le faire dégorger, ſoit qu'on l'applique en poudre, ſoit qu'on le faſſe diſſoudre dans le vin, dans le vinaigre ou dans l'eau de vie. La ſaignée a à peu près ici le même effet que dans l'hemorragie; elle diminuë l'afluence du ſang, elle modere ſon effort, & elle empêche par-là que l'engorgement ne devienne ſi conſidérable.

Il y a un an qu'un ſoldat occupé aux travaux du pont de cette Ville, ſe laiſſa prendre la main ſous le mouton, qui eſt un billot de bois garni de fer qu'on éleve, & qui retombe ſur les pilotis pour les enfoncer dans la terre : toute la main fut écraſée, la peau créva par les côtés,

& entre les doigts, d'où sortoient des morceaux qui étoient comme mâchés. Cette main devint aussitôt excessivement grosse, la peau étoit fort bandée; mais on sentoit en appuïant dessus, que les chairs n'avoient point de fermeté, & que les humeurs y restoient, comme dans un éponge. Je fis sur le champ plusieurs taillades par-dessus & par-dessous cette main & aux doigts; je coupai les chairs qui s'étoient échappées de côté & d'autre; les saignées ne furent pas épargnées; je prescrivis un regime très-exact; je mettois dans les taillades à chaque pansement, du sel armoniac en poudre qui procuroit un dégorgement étonnant; j'arrosois cette main d'esprit de vin camphré; je la garnissois avec des compresses trempées dans l'eau de vie, & par-dessus un cataplasme fait avec les quatre farines, les fleurs de melilot, de camomille, les baies de laurier, de genievre, & les semences carminatives; toutes ces choses bien pulverisées & cuites dans du vin. Ce cataplasme entretenoit une douce chaleur & une humidité active qui augmentoient beaucoup l'effet des autres remedes. Quand la partie fut suffisamment dégorgée, & que les chairs commen-

cerent un peu à se rafermir, je pensai à procurer une suppuration, d'abord avec l'onguent de stirax, ensuite avec le digestif animé : de cette maniere je sauvai cette main contre toute apparence qu'elle pût jamais se rétablir. Il est donc de la prudence du Chirurgien dans les grandes contusions avec engorgement, de ne point compter d'abord sur une suppuration que le délabrement des chairs rend impossible : presque toutes les plaïes faites par le canon, dans les chairs, sont susceptibles de ces sortes d'engorgemens, qui exigent des incisions & des scarifications pour procurer au plutôt le dégorgement des sucs arrêtés, qui ne manqueroient pas de faire tomber la partie en gangrene. Les jeunes Chirurgiens peuvent assez s'appercevoir par ce détail, combien il leur est de conséquence de s'appliquer à distinguer les differentes sortes d'embarras de circulation qui peuvent arriver aux plaïes récentes : sçavoir l'inflammation, l'étranglement & le dépôt, pour se comporter avec discernement dans ces differens cas.

[2.] *Accidens qui peuvent arriver dans la suppuration.* Après avoir surmonté dans les plaïes les premiers accidens, comme l'étranglement, les dépôts, l'inflammation, & la gangrene, on a à se défendre

contre ceux de la ſuppuration, lorſque la plaïe dégenere en ulcere. Le croupiſſement du pus dans quelque cavité, où il n'a pas ſon égoût, eſt ordinairement la cauſe des deſaſtres qui arrivent pendant la ſuppuration. Les mouvemens ſpontanés, notamment la putréfaction, ſe ſaiſiſſent promptement de nos liqueurs, lorſqu'elles ſont épanchées dans un lieu chaud & humide où l'air a un libre accès; d'ailleurs le pus eſt ſurtout en pareil cas très-ſuſceptible d'une pareille dépravation; parcequ'il eſt en plus grande partie formé des ſucs fort élaborés. Le croupiſſement eſt par lui-même ce qui contribuë le plus à cette perverſion; car toute liqueur une fois atteinte de quelque mouvement ſpontané, le communique ſur le champ à toute autre qui ſe mêle avec elle, & qui en eſt ſuſceptible. Or le pus qui ſe ramaſſe, & qui croupit dans une plaie, ſurtout celui qui n'eſt pas enlevé à chaque panſement, s'y corrompt & corrompt auſſi toutes les humeurs aux quelles il peut donner atteinte, & il cauſe par-là pluſieurs accidens fâcheux, comme un gonflement œdemateux dans la partie bleſſée, des cavernes, des calloſités, des dépôts, des ſuppurations ex-

ceſſives, une fiévre lente, une deſtruction des humeurs, ſurtout du ſang, un amaigriſſement extrême, des ſueurs, un flux de ventre, & ſouvent la mort. La cauſe de ces accidens vient en partie de ce que la putréfaction donne aux humeurs purulentes, lorſqu'elle s'en ſaiſit, une acrimonie qui irrite les parties nerveuſes, qui y ſuſcite des tiraillemens ou des contractions capables du moins de retarder un peu le cours du ſang par les veines, retardement qui donne lieu à une infiltration ſereuſe dans la partie bleſſée, qui la gonfle, & qui la rend en quelque ſorte œdemateuſe. D'une autre part ces matieres croupiſſantes & déja un peu atteintes de putréfaction, ſont, on le peut dire, en quelque ſorte contagieuſes, par rapport aux autres ſucs qui abordent à l'endroit caverneux où réſident ces matieres croupiſſantes & putrides; en ſorte que ces ſucs auxquels cette dépravation eſt communiquée, ſont incontinent convertis en matiere de même genre que celle qui les a dépravés, & dégenerent ainſi tout en ſuppuration, ce qui entretient & augmente celle-ci prodigieuſement. Ces matieres purulentes cavent ou creuſent dans les endroits où elles croupiſ-

ſent, ſurtout lorſqu'elles trouvent dans ces endroits, des parties graiſſeuſes incapables de lui réſiſter. Elles ruinent & defigurent les petits tuiaux du tiſſu de la peau & des chairs découvertes par la plaïe; le paſſage des ſucs y eſt dérangé ou empêché; ces ſucs s'arrêtent dans ce tiſſu, ils s'y accumulent, ils s'y condenſent & rendent enfin la circonference de la plaïe, en tout ou en partie, dure & calleuſe. Etat qui s'oppoſe totalement à la réünion de la partie diviſée, ſi avant que de tenter cette réünion, on ne détruit ou n'enleve pas ces calloſités. Quelquefois ces matieres croupiſſantes s'infiltrent dans les graiſſes, & ſe tranſportent par-là d'un endroit en un autre, où elles forment ainſi par tranſmigration, des abcès ſouvent aſſez éloignés de l'endroit qui en a fourni la matiere. D'autres fois ces dépôts viennent de ces mêmes matieres purulentes qui paſſent dans le ſang, & que la circulation entraîne ſur quelque viſcere ou autre partie. Si ces matieres qui paſſent dans le ſang, ſont un peu conſidérablement atteintes de putréfaction, elles y cauſent des colliquations fâcheuſes qui détruiſent la partie rouge de la maſſe des humeurs, qui rendent cette maſſe toute

ſereuſe, elles produiſent des évacuations continuelles, elles jettent le corps dans le maraſme & dans une extrême foibleſſe; l'acrimonie de ces humeurs irrite le genre arteriel, & entretient par-là une fiévre continuë, mais lente, parceque la diſſolution de la maſſe du ſang rend ces vaiſſeaux moins capables d'emportement.

[3.] *Remedes contre les accidens de la ſuppuration.* On prévient & on combat ces accidens par differens moiens; le premier & le plus ſur de tous, & qui doit abſolument être toujours préferé tant qu'il eſt poſſible, ce ſont des inciſions ſuffiſantes & placées à propos, pour donner un égoût bien libre aux ſuppurations. En ſecond lieu les remedes balſamiques les plus propres pour empêcher la dépravation des ſucs. On porte ces remedes dans la cavité de la plaïe, ou bien on les y injecte; mais rarement ce dernier moien emploié ſeul, eſt-il ſuffiſant. Enfin il y a la maniere de panſer qui peut faire beaucoup ici, ſoit en ne s'oppoſant point au paſſage ou à l'écoulement des matieres purulentes, ſoit en empêchant la collection & le croupiſſement de ces matieres, ſoit enfin en ne laiſſant point dans la plaïe, de vides capables de retenir de l'air, qui y deviendroit trés-

pourriſſant par rapport à ces mêmes matieres.

[4.] *Neceſſité de procurer l'écoulement du pus.*

La premiere intention conſiſte à ne point fermer par des tentes, les iſſuës d'une plaïe ou d'une ulcere, de la même maniere qu'on ferme, pour ainſi dire, une bouteille avec ſon bouchon. Tel étoit le cas de la fameuſe obſervation de *Beloſte*, qui la premiere lui a donné lieu de crier contre le tamponnage dans les plaïes profondes, juſques-là même que l'attention qu'on a de garnir exactement les plaïes caverneuſes, lui a paru tout-à fait inutile, même nuiſible. Il donne dans cette obſervation, le détail d'une plaïe à la cuiſſe devenuë fiſtuleuſe & fort profonde, à l'entrée de laquelle on mettoit une tente dure & longue. Un torrent de matieres ſortoient de cette plaïe à chaque panſement, lorſqu'on retiroit cette tente, de ſorte que ſon bleſſé fondoit entierement en ſuppuration, malgré diverſes manœuvres qu'il tenta pour tarir cette ſuppuration, qui depuis pluſieurs mois épuiſoit ſon malade, & le conduiſoit à la mort. Il s'aviſa enfin de banir la tente, & l'effet en fut ſi heureux, qu'un changement en mieux ſe fit remarquer dès le lendemain d'une maniere qui étonna extrémement

*Chir. d'Hôpit. obſ. 28.*

ce Chirurgien. La source des suppurations fut bientôt tarie, les chairs se rapprocherent heureusement d'elles-mêmes pour occuper les vides, & en douze jours le malade fût guéri. Cette observation marque en effet assez visiblement l'inconvenient qu'il y a d'empêcher l'écoulement du pus des plaïes & des ulceres, & quel ravage ce pus retenu & rassemblé cause dans les sucs que la circulation conduit vers l'endroit où ce pus croupit.

[5.] *Necessité de garnir les plaïes cavernenses.*

A l'égard des deux autres intentions que nous devons avoir dans les pansemens, qui sont d'empêcher la collection & le séjour du pus, & d'exclure l'air des cavités des plaïes, on y satisfait ou par compression, ou bien en garnissant exactement & mollement ces cavités avec du charpi. Celui-ci s'imbibe des matieres purulentes, ces matieres se distribuent entre ses filets qui les soutiennent & les empêchent de se rassembler en aucun lieu particulier : ce charpi est pour ces mêmes matieres, si j'ose le dire, une échelle avec laquelle elles peuvent monter du fond de la plaie, jusqu'à ce qu'elles trouvent une issuë pour s'évader, à peu près comme il arrive dans ces distillations qui se font par le moien

d'une languette de drap, où les liqueurs montent jusques par-dessus les bords du vase qui les contient. Voici à cet égard une observation bien frappante & bien décisive. La fille du concierge de Mr de Senozan âgée de cinq ou six ans, avoit un sinus à la jambe causé par une inflammation du perioste du tibia, qui quoi que ce perioste eut été débridé promptement, ne laissa pas de produire des fusées suivies de 7 ou 8 sinus considérables dans la jambe, dans le genou, & dans la cuisse, qui au moien des ouvertures & des dilatations qui y furent faites, guérirent assez promptement, à la reserve de celui dont je veux parler, qui avoit son ouverture tout-à-fait à la partie anterieure de la jambe, entre le tibia & le muscle jambier, de sorte que par rapport à la situation de la jambe qui étoit couchée, cette ouverture se trouvoit tout-à-fait en haut. Ce sinus se terminoit entre le tibia & le peroné par une caverne qui s'etendoit depuis le genou jusques vers le pied. La jambe étoit œdemateuse & d'une grosseur énorme; de sorte que du fond de ce sinus jusqu'à son ouverture, il y avoit une profondeur fort considérable. Toutes les fois qu'on pansoit ce sinus, on faisoit sortir en

preſſant le deſſous de la jambe, une quantité prodigieuſe de matieres purulentes. Les bandages expulſifs, les panſemens fréquens, les injections, & autres procedés furent tentés envain pour tarir ce puis, qui malgré tous ces artifices fourniſſoit depuis environ quatre mois des ſuppurations excéſſives, & qui augmentoient de plus en plus, juſqu'à ce que j'eus dilaté l'ouverture de ce ſinus aſſez pour introduire juſqu'au fond, des bourdonets bien mollets, & retenus par des filets, perſuadé que ſi je pouvois garnir ce ſinus, de maniere à ne laiſſer aucun vide, l'air en ſeroit entierement bani, & les matieres trouveroient partout du charpi pour les abſorber, qu'ainſi ces matieres ne ſe trouveroient plus en aucun endroit, ni raſſemblées, ni croupiſſantes, ni expoſées à un air pouriſſant, & qu'à chaque panſement elles ſeroient enlevées avec le charpi; qu'ainſi elles n'auroient ni le tems de ſe corrompre, ni d'en corrompre d'autres. Le ſuccès ſurpaſſa mon attente; car j'avouë que je fus ſurpris extrémement voiant que dès la premiere fois que je tirai ce charpi, je ne le trouvai que médiocrement chargé de pus, ſans que cependant il me fut poſſible d'en faire ſortir ſeule-

ment une goute du fond de ce sinus, après que ce charpi fut retiré. Dès ce moment la fiévre disparut, la malade ne ressentit plus dans sa jambe, les mêmes douleurs qu'elle y enduroit auparavant, en un mot ce fut le même prodige que dans l'observation qui vient d'être rapportée de *Belosse*, quoique par une manœuvre toute opposée: preuve qu'on ne peut faire un bon usage des observations, qu'en découvrant au juste la cause de leurs bons ou mauvais succès. Ce sinus se remplit si promptement, qu'à chaque pansement j'étois obligé de diminuer beaucoup le nombre des bourdonets : la jambe désenfloit à vuë d'œil,& l'état hetique & mourant de la malade, changeoit sensiblement de mieux en mieux tous les jours, & en douze ou quinze jours le sinus fut totalement guéri.

On peut obtenir le même effet en pansant seulement le mal par dehors, par le moien de la compression, lorsqu'elle est possible, & que l'égoût pour les matieres est placé favorablement ; on peut, dis-je, obtenir le même effet aussi sûrement qu'en pansant le mal par-dedans en garnissant, comme nous venons de dire. En voici un exemple ; je fus man-

dé pour voir une femme de 50 ans ou environ, qui avoit un abcès à la tête fort considérable, qui occupoit toute la partie occipitale, j'appliquai vers la nuque du col une des plus grosses pierres à cautere que je laissai pénetrer jusqu'à la matiere de l'abcès : je fis un trou dans l'écarre de grandeur à mettre le doigt, je menageai surtout les bords de cette écarre, afin qu'ils servissent à tenir mon ouverture toujours libre & beante, de façon que le pus sortit facilement & continuellement par cette ouverture. C'étoit surtout dans cette vuë que j'avois préferé le cautere à l'instrument tranchant. Je mis du charpi mollet, & sans façon sur l'ouverture pour recevoir les matieres, & je comprimai bien tout le derriere de la tête surtout en haut. On se contentoit de renouveller seulement le charpi pour enlever les matieres écoulées, & de resserrer le bandage, lorsqu'il se trouvoit relâché. Par ce moien l'abcès fut entierement guéri, & les chairs reprirent leur adherence, avant même que les bords de l'écarre furent entierement tombés par la suppuration: de cette façon la malade fut guérie promptement, sans avoir eu à crainde aucune douleur de la part des panse-

mens,

mens, & ſans qu'il ait été néceſſaire de faire une grande diviſion pour vider & nettoier cet abcès.

L'air eſt ſi nuiſible dans les plaïes, & s'oppoſe tellement à leur réünion, que lors même que les matieres purulentes ont parfaitement leur iſſuë, l'air qu'on enferme dans la cavité d'une plaïe ou d'une ulcere, peut lui ſeul en empêcher abſolument la guériſon. Je me reſſouviens d'un ſinus cauſé par un panaris au doigt index d'un païſan, qui s'étendoit depuis la premiere articulation du côté du metacarpe juſqu'à la derniere, ainſi ſon trajet étoit de la longueur de la premiere & de la ſeconde phalange; ces deux extrémités étoient bien ouvertes, en ſorte qu'il n'y ſéjournoit aucune matiere, au contraire il étoit toujours fort à ſec. Je ne le garniſſois point au-dedans de charpi, car le cas de garnir de charpi ne peut avoir lieu dans un ſinus étroit, où le charpi ne peut être introduit que difficilement & avec des frottemens qui détruiroient les chairs qui régénerent, & qui ſont fort tendres. Je laiſſai donc ce ſinus libre, ne voiant pas d'obſtacle à la réünion, du-moins qui me fut ſenſible; & d'ailleurs étant encore alors peu experimenté, je m'imaginai que ce

sinus se rempliroit enfin & se guériroit, en tenant le doigt malade bien couvert & garni d'onguens, auxquels j'avois beaucoup de confiance. J'attendis en-vain pendant plusieurs mois cette guérison, & je compris enfin qu'il falloit ouvrir ce sinus dans toute sa longueur, pour appliquer plus immédiatement les remedes sur des chairs qui se trouvoient en-dedans par tout à découvert : c'étoit véritablement ce qu'il falloit faire ; car le malade guérit si promptement après cette opération, que non-seulement je reconnus visiblement ma faute ; mais le malade même s'apperçut bien aussi de mon ignorance, de n'avoir pas pris ce parti-là sur le champ.

[3.] *Desordre des corps étrangers dans la suppuration.* Les caries & les corps étrangers, surtout ceux qui se laissent facilement imbiber des matieres de la suppuration, & qui en retiennent une partie, produisent les mêmes accidens que du pus rassemblé qui croupit ; parceque ces matieres retenuës se corrompent & en corrompent d'autres, ce qui fournit des suppurations excessives qui ne peuvent cesser que par l'extraction de ces corps.

[4.] *Quand doit-on panser souvent?* On peut juger par cette remarque, de la nécessité qu'il y a de renouveller au-moins tous les jours, les panse-mens

des plaïes & ulceres qu'on garnit de charpi pour pomper les matieres ; car ces matieres dont le charpi s'imbibe, restant un peu trop de tems dans la plaïe ou ulcere, se corromperoient & deviendroient bientôt aussi très malfaisantes. On doit avoir la même attention après les trois ou quatre premiers jours de la blessûre, lorsqu'il se trouve dans la plaïe des sucs épanchés qui se convertissent en suppuration ichoreuse, dont les matieres fort âcres & extrémement irritantes, sont capables de causer par leur séjour de funestes accidens.

[5.] *Fausse indication pour la purgation prise des suppurations excessives.*

Ces suppurations excessives & autres accidens causés par la dépravation des matieres croupissantes, induisent ordinairement à la purgation ceux qui n'en reconnoissent pas la cause. Cette abondance de pus, jointe à l'enflure quasi œdemateuse de la partie malade, leur donne lieu de penser qu'ils ont à faire à des sujets surchargés d'humeurs visqueuses ou superfluës, qu'il faut détourner & enlever par la purgation. Cette erreur coute cher ordinairement au malade; parceque la purgation augmente encore la fonte que cause les matieres purulentes qui passent dans le sang, & quelquefois on excite en pareil cas, un flux

de ventre qui met le malade aux abois.

[6.] *L'air eſt très-miſible dans les plaïes compliquées de fracture.*

Les plaïes compliquées de fractures ſont encore plus que les autres, ſujettes aux mauvais effets de l'air; ſurtout lorſque l'endroit de la fracture eſt fort découvert; car plus l'os eſt dépoüillé en cet endroit, plus le ſuc nouricier qui doit être emploié à ſa réünion, eſt expoſé à l'impreſſion de l'air. Or de tous les ſucs de notre corps, il n'y en a point de plus ſuſceptible de cette impreſſion que celui-ci; delà vient que les fractures compliquées où les os ne peuvent ſe tenir exactement rapprochés, & où la diviſion ſe trouve toute à découvert, ne peuvent preſque jamais réüſſir, ſurtout lorſqu'on eſt obligé de les panſer ſouvent. Ainſi autant il eſt avantageux ordinairement de faire de grandes inciſions dans les autres plaïes, autant on doit au-contraire les menager dans les plaïes des bras & des jambes avec fracture, ou s'il eſt néceſſaire d'en faire pour procurer des dégorgemens ou des égouts à la partie bleſſée, lorſqu'il y a beaucoup de deſordres dans les chairs, il faut faire enſorte de découvrir l'os le moins qu'il eſt poſſible à l'endroit de la fracture, & d'éviter auſſi autant qu'on le peut, les fréquens panſemens. J'ai

[7.] *Inutilité des panſemens dans les plaïes ſimples.*

quelquefois porté cette methode au-delà de ce qu'on pouvoit croire, & j'ai réüſſi parfaitement. Une fille de 15 ou 16 ans ſe caſſa la cuiſſe à la partie moienne, par une chute qu'elle fit du haut d'un arbre. La portion inferieure de l'os avoit labouré les chairs, & ſortoit par ſon extrémité vers le grand trocanter. Après avoir remis les os à leur place, les chairs me parurent maltraitées, & le trajet de l'os tout rempli de ſang extravaſé: je jugai à-propos d'ouvrir ce trajet à la partie externe de la cuiſſe par une inciſion fort conſidérable, & j'en tirai tout le ſang extravaſé; je lavai bien la plaïe avec du vin tiede, je rapprochai exactement les levres de cette plaïe, & je la couvris d'un long plumaceau trempé dans du vin & de l'huile battus enſemble. Je fis pour la fracture le bandage circulaire ordinaire, qui ſervit à la plaïe, de bandage uniſſant. Je fus attentif aux accidens, tout ſe paſſa bien, je ne levai mon apareil qu'au bout de 15 jours, je trouvai ma plaïe parfaitement réünie, & le plumaceau fort ſec. Cette obſervation prouve viſiblement l'inutilité des panſemens dans les plaïes faites par des inſtrumens tranchans & dans toutes celles

où l'on peut prévenir la suppuration, & où il n'y a pas perte de substance.

[8.] *Mauvaises qualités du pus à corriger.*

Les mauvaises qualités du pus méritent encore très-fort l'attention du Chirurgien dans la cure des plaïes ; car si le pus qu'elles fournissent, n'est pas louable & innocent, il empêche absolument la régéneration des chairs ; c'est alors que le prétendu aphorisme de Sancassini, *Pharmacum nihil prodest in vulnerum curatione, nisi ad decus politicum,* induit surtout à erreur; puisque dans le cas présent, ce n'est que par le secours des remedes tant interieurs qu'exterieurs, que l'on peut guérir les plaïes & les ulceres. Si on soupçonne ici quelque chose de virulent, il faut avoir recours aux remedes les plus specifiques qui soient connus contre l'espece de virus que l'on a à combattre. Si la suppuration n'est que simplement sanieuse, il faut avoir recours aux balsamiques les plus opposés à la corruption, & qui par eux-mêmes sont les moins susceptibles d'altération ; d'où par-conséquent les huiles grasses, le jaune d'œuf, les graisses, &c. soient banis, ou du-moins n'y dominent pas. Lorsque le pus est trop crud, que les chairs sont trop pâles, il faut emploier

les baumes artificiels un peu ſpiritueux & actifs. Si les chairs ſont trop abreuvées d'un pus ſereux & abondant, il faut recourir aux déſſicatifs, comme la poudre de colophone, de gomme élemi, les tintures de mirre & d'aloes, les préparations de plomb, la pierre medicamenteuſe, les eaux vulneraires où l'on a diſſoud la poudre de ſimpatie ou les vitriols deſechés, &c. Si le pus eſt trop gluant & trop épais, on mettra en uſage les deterſifs un peu inciſans & actifs, l'onguent verd de Galien, differentes préparations où l'on fait entrer les plantes vulneraires déterſives, & un peu de verd de gris. Les lotions & les injeſtions de leſxive de cendres remplies de ſels fixes. Je n'ai rien trouvé de meilleur contre les ſuppurations putrides, que le *ſedum vermiculare flore albo*; qu'on appelle vulgairement têtes de ſouris; ſa vertu va même juſqu'à moriginer beaucoup ce virus chancreux; l'experience me l'a appris à l'égard d'une femme, à qui j'avois fait l'amputation de la mamelle droite, à cauſe d'une tumeur chancreuſe qu'elle y avoit depuis vingt deux ans, & qui étoit ulcerée depuis quelques années: il parut ſur la fin de la cure de

l'opération, qui en son particulier guérit fort bien, une petite glande sous l'aisselle qui augmenta peu-à-peu, & dégenera enfin en un cancer ulceré, parceque la malade ne voulut pas que j'en fisse l'extirpation, avant que les choses en fussent venuës à cette extrémité. Elle s'y resolut cependant, & même elle le voulut, lorsqu'elle se vit dans un état à tout desesperer; mais alors le peu de succès qu'il y avoit à attendre de l'opération, parceque les graisses voisines étoient abreuvées de l'humeur qui faisoit la maladie, m'obligea d'en consulter avec *M.^r de Garengeot*, qui convint avec moi de l'incertitude du succès; cependant fondé sur la maxime, *qu'il vaut mieux avoir recours à un remede douteux, que d'abandonner le malade à une mort certaine*, il se détermina à l'extirpation, qu'il fit lui-même avec beaucoup de dexterité. L'opération n'attira aucun accident, au-contraire la plaïe fut guérie fort promptement, à cela près que les chairs resterent en cet endroit, plus compactes & plus fermes qu'il ne convient. La femme d'ailleurs se croiant bien guérie, rentra dans ces exercices ordinaires, & agit sans menagement avec le bras du même côté, joint qu'il ne fut plus que-

tion de regime ni d'autres précautions. Quelque tems après la partie se r'ouvrit par un ulcere chancreux qui devint si terrible que la pauvre malade souffroit cruellement & sans relache. Les suppurations étoient si abondantes, & d'un si mauvais caractere, qu'elles traversoient & noircissoient en un moment, une quantité considérable delinge dont la malade se garnissoit. La puanteur de ces suppurations étoit insupportable : une fiévre continuë, une soif intolerable, une insomnie continuelle empiroient encore beaucoup son état. Les chairs boursouflées & devenuës fongueuses, formoient sous l'aisselle un volume plus gros de beaucoup que les deux poings. Ne sachant plus, après avoir emploié envain la ciguë, le belladona, & les autres solanums, &c. que faire pour le soulagement de cette miserable créature ; je m'avisai pour rafraîchir cet endroit où elle sentoit sans discontinuer une ardeur excessive, d'avoir recours à la plante, dont je viens de parler, qu'on appliqua sur la partie malade, après l'avoir bien pillée. La malade en reçût un soulagement si considérable, que quelques jours après, les suppurations avoient entierement chan-

gé de caractere, elles quitterent leur mauvaise odeur, elles ne noircirent plus les linges, & diminuoient de jours en jours : mais une chose admirable fut ce qui arriva aux chaires fongeuses, elles se flettirent & se dessecherent ; leur volume fut même presque réduit à rien, elles tomberent enfin par écailles fort larges & fort minces. La chaleur, la douleur, la fievre, la soif, l'insomnie cesserent. La malade qui étoit fort décharnée reprit son embonpoint, & enfin l'ulcere se referma entierement, mais la partie resta toujours un peu engorgée & dure, ce qui expoſa la malade quelques années après, à une autre recidive, à quoi son peu de menagement avoit beaucoup contribué. Elle eut alors recours à son herbe, qui lui fut encore cette seconde fois très-bienfaisante ; cependant moins que la premiere fois ; car elle ne put refermer l'ulcere ; mais elle en empêcha tellement le progrès & les accidens, que la malade a encore vécu 5 ou 6 ans sans beaucoup souffrir, puisqu'à quelques mois près, elle agit toujours à son ordinaire, & sans qu'elle parût incommodée ; encore s'en fallut-il beaucoup qu'elle put être fournie de cette herbe,

autant qu'il auroit été néceſſaire pour en retirer tout l'avantage qu'elle auroit pu en recevoir, ſi elle ne lui avoit point manqué. Je n'ai pas trouvé cette même plante moins avantageuſe contre les ulceres rongeans. Son jus mêlé avec du ſang ſortant de la veine, donne à celui-ci une belle couleur rouge, & une conſiſtance ferme. C'eſt cette vertu qu'a cette plante, de condenſer nos humeurs, qui fait qu'elle eſt ſi propre pour empêcher leur diſſolution & leur acrimonie putride. Quand les plaïes & les ulceres ſe trouvent dans des ſujets cacochimes ou remplis d'humeurs vicieuſes, qui inondent la partie bleſſée, on doit deſecher ces ſujets par la tiſane des bois, par les bois mêmes pris en poudre, par les cloportes, &c. mais ſurtout par les purgations ſouvent reïterées. Si les évacuans & les dépurans diaphoretiques & diuretiques ne réüſſiſſent pas, on poura eſſaier de corriger ces humeurs par la voie de *l'inviſcation* avec le lait, avec les alimens farineux, comme les décoctions, les cremes d'orge, de gruau, de ris, &c.

[9.] *Engorgemens qui arrivent ſur la fin des plaïes.*

Outre les trois ſortes d'embarras que nous avons obſervé qui arrivent dans les plaïes, ſçavoir ceux qui ſe font par

étranglement, ceux qui arrivent par l'écrasement des chairs, & ceux qui sont suscités par la dépravation des matieres de la suppuration, ou par translation de pus, il y en a, dis-je, outre ceux-ci, encore d'un autre genre; ce sont ces engorgemens qui arrivent aux plaïes anciennes & aux ulceres. L'action des solides étant perduë ou extrémement affoiblie par la blessure & par de longues suppurations, les sucs s'y accumulent & y restent cruds & en congestion. Les cataplasmes résolutifs, dont nous avons parlé, (*n°.* 374.) sont très-bons pour défendre la partie, & pour discuter les humeurs qui l'engagent: les eaux minerales chaudes sont encore merveilleuses pour dissiper ces engorgemens, & même pour dissoudre les matieres qui s'y trouvent tout-à fait condensées & endurcies. Monsieur de L'apeyronie substitue à ces eaux une lexive de cendres de ferment ou de genet, dans laquelle on met la partie pendant l'espace d'une heure ou environ chaque fois, ou bien on la verse sur cette partie en maniere de douche, ou on l'injecte. Cette lexive qui est facile à préparer, qui se trouve à la portée de tout le monde, en tou-

tes sortes d'endroits & en toutes sortes de saisons, produit des effets merveilleux : c'est un remede si fondant, si pénétrant, si efficace, que ce grand maître m'a dit avoir guéri par son moien, des ulceres anciens, fistuleux & fort caleux. On voit alors les matieres fixées se dissoudre & sortir par la plaïe, ou l'ulcere, sous la forme d'une morve ou de glaires qui cessent enfin de paroître, lorsque la partie est remise en bon état.

## CHAPITRE X.

### De la gangrene.

375. La gangrene consiste dans la putréfaction des sucs laquelle se communique aux solides.

LA gangrene suppose toujours une interception de circulation dans la partie dont elle se saisit, & du-moins un commencement de putréfaction de ces mêmes sucs, qui delà se communique en même tems aux parties solides. C'est dans cette putréfaction que consiste la gangrene ; mais la difficulté est d'en comprendre la cause, surtout à l'égard de ces gangrenes inopinées, ou qui arrivent en moins de 24 heures. J'ai vu plus d'une fois, dans des amputations de membres qui n'étoient point encore

affectés de gangrene, le moignon tomber si promptement en pourriture, que dix ou douze heures après l'opération, il exhaloit une odeur cadavreuse très-sensible, & à la levée du premier appareil après 24 heures, les chairs se trouvoient si pouries, qu'elles n'étoient plus en état de soutenir la ligature des vaisseaux ; au-lieu de sang c'étoit une liqueur beaucoup plus fluide, puante, & d'un vilain rouge obscur qui en découloit abondamment. On dira peut être qu'il y avoit dès auparavant l'amputation, une grande disposition à la putréfaction, mais j'en ai vu d'autres au-moins aussi subites, causées par des étranglemens survenus à des plaïes, aussitôt qu'elles étoient faites. Entr'autres exemples que je pourrois rapporter, je me contenterai de celui d'un païsan qui reçût en marchant dans un bois nouvellement coupé, un coup à la jambe contre un chicot : il ne fit après ce coup que de gagner sa maison, qui n'étoit pas à une lieuë delà, aussitôt qu'il fut arrivé, il appella le Chirurgien du païs, qui trouva à sa jambe, la gangrene qui avoit déja fait un grand progrès dans les graisses. J'y fus appellé le lendemain ; je vis que le Chirurgien

avoit été obligé de faire une ouverture sur la crête du tibia, presque de toute la longueur de la jambe ; & comme il avoit ouvert en même tems le periosteo, qui étoit en fort mauvais état, la gangrene ne fit plus de progrès. Des putréfactions si promtes ne sont point faciles à expliquer. Je sçais qu'on doit les attribuer à l'interruption de la circulation dans la partie ; mais ce n'est point assez : après la mort les humeurs cessent aussi de circuler ; cependant elles ne se corrompent pas à beaucoup près si promtement ; une grande chaleur précede, & accompagne toujours d'abord ces gangrenes inopinées ; c'est une preuve que le jeu des vaisseaux n'est interdit que dans la partie qui tombe en mortification. Ne seroit-ce point cette chaleur elle-même qui hâteroit si fort ici la putréfaction ? On aura de la peine à le croire, si l'on fait attention que dans les inflammations, le sang est pareillement arrêté, & que la chaleur y est au moins aussi grande que dans le cas présent. J'apperçois cependant une circonstance qui apporte beaucoup de difference entre une simple inflammation & ces gangrenes, & qui met véritablement la chaleur dans le cas de pro-

duire celles-ci en très-peu de tems. Mais pour le comprendre, il faut d'abord se ressouvenir que nous avons prouvé que notre chaleur, surtout quand elle surpasse considérablement son degré naturel, corrompt en effet très-promptement les humeurs qui ne sont plus vi-
nº. 33. [2.] vifiées par l'action des vaisseaux. Or dans les étranglemens qui surviennent aux parties blessées, ce sont les veines qui sont d'abord engorgées & suffoquées, parcequ'elles sont plus molles & plus dénuées d'action que les arteres, elles se trouvent par-conséquent bien plutôt étranglées que celles-ci. Le sang arrêté dans les arteres, est agité & enflammé, tandis que celui qui s'accumule de plus en plus dans les veines, y reste immobile & toujours exposé à la chaleur excessive de l'inflammation qui subsiste dans les arteres. Ce sang se trouve donc dans toutes les circonstances, capable d'accelerer le plus la putréfaction. Dans les engorgemens qui suivent les grandes contusions, une partie des arteres y conserve encore pour l'ordinaire assez d'action, pour causer une chaleur considérable. Le sang qui s'accumule dans les veines & dans les autres arteres, dont le ressort est ruiné, se

trouve là pareillement immobile & exposé à cette chaleur qui le fait bientôt tomber en pourriture, si auparavant on ne lui donne pas issuë. Dans les inflammations extrêmes où tous les capillaires arteriels de la partie enflammée sont en crispation, de façon qu'il n'y ait plus aucune échappée pour le sang qui y aborde continuellement, la plus grande partie des vaisseaux est bientôt maîtrisée, & par-conséquent engorgée par le liquide, tandis que l'autre partie reste encore dans une action violente capable d'entretenir l'inflammation. Alors il faut nécessairement que le sang qui se trouve arrêté, & sans mouvement au-milieu de cette grande chaleur dans les vaisseaux qu'il a forcés, se corrompe tout d'un-coup, & que l'inflammation dégénere fort promptement en gangrene. Toutes ces dispositions contribuent encore à rendre plus pressantes les indications pour la saignée dans les inflammations, dans les étranglemens & dans les dépôts sanguins qui menacent de gangrene. Quand donc ces embarras de circulation veulent venir à cet excès, il ne faut point perdre de tems par rapport à la saignée; parceque quand le mal est fait, ce remede devient inutile.

Une des principales indications que l'on doit saisir dans la gangrene, c'est d'enlever les chairs gangrenées, & de faire bien dégorger les sucs qui croupissent, & qui sont atteints de putréfaction; non-seulement parceque ces sucs ne peuvent être ramenés à leur premier état, mais encore parceque c'est par les sucs que la gangrene commence & s'entretient, & que ce n'est que par eux que la putréfaction peut donner atteinte aux solides; ainsi en faisant degorger tous ceux qui croupissent dans la partie gangrenée, & en excitant le jeu des vaisseaux qui commence à languir ou à cesser, on se débarrasse de sucs qui peuvent communiquer la corruption, & on en préserve les autres. Voiez ce que nous avons déja dit là-dessus. *n°.* 121. (5.) 374.

Si la gangrene vient de l'insufiance des solides, comme dans la vieillesse, dans les ulceres putrides, dans l'œdeme; ou bien d'un épuisement, ou enfin d'une dépravation générale des humeurs, on ne peut rien attendre de la saignée, quand même ces gangrenes se trouveroient, comme il arrive presque toujours, devancées ou accompagnées d'une espece d'inflammation. La saignée

ne serviroit alors qu'à augmenter encore la cause du mal : il faut se defendre, comme on peut, dans ces extrémités, par l'usage des *antisphaceliques* administrés tant interieurement qu'exterieurement.

## CHAPITRE XI.

### DES FIEVRES.

#### § *I. De la fièvre simple en général.*

376. Ce que c'est.

LA fièvre *est une irritation du cœur & des arteres, qui rend leur jeu trop prompt & trop fréquent.* Nous avons mis la fièvre au nombre des maladies qui dépendent des solides & des liquides ; car quoique le formel de cette fièvre se trouve dans les solides, la verité est cependant que *l'incompatible*, *ou l'irritant* reside ordinairement dans les liquides. Rien n'est moins à portée de nos connoissances, que les differentes especes d'acres capables d'accelerer extraordinairement le jeu des arteres, & d'allumer par-là ces differens genres de fièvres qui se remarquent par la diversité de leurs simptômes. C'est envain qu'on

377. Le formel de la fièvre reside dans les solides, & la cause dans les liquides.

voudra s'attacher à en démêler la nature & les caracteres, afin d'en tirer des indications pour la cure de ces fiévres, surtout des fiévres continuës. Nous sommes convaincus qu'il n'appartient qu'à la nature seule de vaincre ces acres, & que nous ne pouvons tout au plus que moderer leurs effets, & en prévenir, ou arrêter les suites facheuses. C'est au hazard à nous découvrir les spécifiques exterminateurs des differens irritans *febrifiques* qui naissent, ou qui se glissent dans nos humeurs, comme nous en avons déja été favorisés par rapport à celui des fiévres intermittentes. Tout ce que l'on peut faire en attendant, c'est de nous appliquer à conoître tous les differens états de la machine pendant le courant de la maladie, afin de nous y conformer dans la cure.

378. Les effets les plus ordinaires & les plus particuliers de la fiévre, sont l'augmentation de chaleur, la conversion des sucs gras en sucs bilieux, la défaite des globules rouges, le racornissement des sucs albumineux, la coction, ou l'*invisçation* de l'acre fébrifique ou irritant, la putrescence des humeurs.

Les effets de la fiévre sur les liquides.

379. La chaleur dépend, comme on l'a expliqué ailleurs, en même tems de la

Chaleur.

force & de la vîteſſe du jeu des arteres. Il faut convenir encore qu'elle ſuit auſſi l'état des liquides; car ſi la maſſe du ſang eſt fort aqueuſe, le pouls auroit beau par un excès d'irritation, devenir dur, fort, & fréquent, la chaleur n'égalera point cette ardeur brûlante, qu'on remarque dans les fiévres putrides malignes, parceque les ſels trop alcaleſcens, ſont ſuſceptibles d'une activité mordicante, qui augmente beaucoup le ſentiment de chaleur.

380. Deſtruction des graiſſes en humeur bilieuſe.

Il n'eſt pas difficile d'appercevoir, que la fiévre a beaucoup de priſe ſur les ſucs graiſſeux, & qu'un de ſes principaux effets eſt de les détruire; puiſque rien ne diminuë tant l'embompoint que quelques jours d'une fiévre un peu forte. Cette graiſſe ne paroît point ſe convertir en ſang; car cette pâleur que la fiévre laiſſe toujours plus ou moins après elle, ſelon qu'elle a été plus ou moins conſidérable, nous fait aſſez connoître que la partie rouge déperit beaucoup par cette maladie au-lieu d'augmenter: mais il n'eſt pas douteux que les ſucs bilieux ne deviennent alors plus abondans; les urines, les matieres fœcales, la ſalive, &c. s'en trouvent beaucoup plus chargées qu'à l'ordinaire. Il

semble donc que la perversion des sucs graisseux, causée par la fiévre, les fasse passer immediatement en matieres bilieuses.

281. Dissolution glaireuse.

La dissolution du sang en matiere glaireuse, est un effet des plus sensibles de la fiévre; car il est rare, quand on tire du sang aux fébricitans, que cette matiere glaireuse ne se manifeste par une espece d'huile qui s'éleve au-dessus du coagulum, où elle s'épaissit ensuite; de façon qu'elle forme comme une peau blanchâtre, & quelquefois fort dure & fort coriace. On observe que plus le pouls est dur ou gêné, plus cette dissolution est considérable; aussi ne paroît-elle jamais plus que dans les inflammations, & particulierement dans certaines fiévres catarrales, où le pouls est serré, foible & duriuscule. On peut en effet, lorsqu'on trouve un pouls tel, se promettre, si l'on saigne le malade, de tirer un sang tout dissoud; la saignée ne sera pas même achevée qu'on ne voïe une espece d'huile se séparer de la partie rouge, qui, après que le sang sera refroidi, formera une espece de glaire épaisse & verdâtre. Cette matiere glaireuse se forme, comme nous l'avons dit ailleurs, aux dépens de la partie

n°. 159. [3.] [4.]

rouge, dont les globules sont écrasés & déployés par un mouvement qui leur est contraire, & qui broüille & confond la matiere dont ils étoient formés, de façon qu'elle ne forme plus qu'une humeur liée & semblable à du blanc d'œuf.

Plus la fiévre est violente, plus elle cuit & durcit les sucs albumineux. La preuve en est aisée à faire dans une pleurésie, où la fiévre est violente; & dans la fiévre catarrhale, où la fiévre est peu forte, & où il se trouve cependant une fonte glaireuse considérable. La coüene qui se forme sur le sang qu'on tire dans la premiere, est dure & fort coriace; tandis que dans la derniere elle est cruë, glaireuse, & molasse. Il y a même à remarquer dans ces differens cas, que plus cette coüene est dure, plus le sujet se trouve fort, & qu'au-contraire plus elle reste molle & glaireuse, plus il est débile & abattu; ce qui nous prouve que la dissolution du sang contribue beaucoup à la foiblesse dans les maladies, surtout lorsque la force de la fiévre ne donne pas aux sucs une certaine fermeté qui supplée au sang qui se détruit dans cette dissolution. Quelques Auteurs disent que la fiévre racornit &

382. Endurcissement des sucs albumineux.

durcit quelquefois si fort les sucs albumineux, qu'elle leur fait perdre tout-à-fait leur fluidité, & que l'on a souvent trouvé après la mort de ceux qui periſſent de fiévre ardente, le ſang tellement torrefié & épaiſſi, que l'on ne doute point que ces ſortes de fiévres, ne faſſent périr ſouvent les malades par ce racorniſſement qui fait perdre au ſang ſa fluidité. Ce qui confirme beaucoup dans cette penſée, c'eſt qu'une chaleur de 94 degrés, ſuffit pour durcir & épaiſſir nos ſucs albumineux. Or on a quelquefois remarqué une chaleur auſſi conſidérable dans certaines fiévres. On a de plus obſervé que non-ſeulement la chaleur durcit ces ſucs, mais même qu'en les battant violemment, il ſe forme des concretions polipeuſes très-tenaces. Toutes ces raiſons portent à croire, qu'une grande fiévre peut nous faire perir en épaiſſiſſant trop notre ſang, tant par la diſſipation de la ſeroſité qu'elle cauſe, que par le racorniſſement du ſang & des ſucs limphatiques. Cependant ſi le racorniſſement de ces humeurs avoit lieu juſqu'à ce point-là dans nos vaiſſeaux, il n'y auroit pas d'inflammation où il ne dût arriver; car il y a peu d'inflammation dont la

chaleur

chaleur ne surpasse celle de la plus forte fiévre : il est néanmoins fort rare qu'il y ait rien de semblable dans les inflammations. Je crois que cet endurcissement du sang que l'on remarque après la mort, vient de cette matiere glaireuse dont nous avons parlé, qui en effet s'épaissit & se durcit, lorsqu'elle est refroidie. Cette humeur mêlée avec le sang dans les veines, rend celui-ci épais & tenace après la mort ; mais quoiqu'il ne soit pas douteux que la fiévre, surtout quand elle est grande, ne rende nos sucs albumineux plus fermes, je ne crois pas pour cela que pendant la vie, ces sucs se racornissent, jusqu'à perdre leur fluidité au point de n'être plus meables, & de ne pouvoir plus circuler ; puisque, comme nous venons de le dire dans les inflammations, ces sucs conservent leur fluidité.

383. Coction.

La même action des vaisseaux qui durcit d'abord les sucs albumineux, les ramolit enfin, & les rend miscibles avec les autres sucs ; c'est ce qu'on observe dans une inflammation qui vient jusqu'à suppuration, & dans les fiévres mêmes après un certain tems ; car les urines commencent alors à se charger de matieres qui ont quelque rapport

avec le pus qui se forme dans les inflammations, & les matieres qu'on jette par les selles, commencent aussi alors à prendre une consistance plus égale & plus pleine, à devenir fœtides, parceque plus nos sucs sont travaillés par les vaisseaux, plus ils sont disposés à se corrompre dès le moment qu'ils se trouvent exposés à l'air. C'est dans ces dispositions que la coction des humeurs febriles s'acheve, & que le febrifique s'empâte, & s'enveloppe dans les débris des sucs albumineux détruits par la fièvre : car ce n'est que par la voie de *l'invisca-tion* que l'acre peut être amorti, & rendu impuissant. La *correction* ou la lévigation des particules acres, n'est nullement possible par l'action de nos vaisseaux ; l'on sçait au-contraire, que plus les sels se trouvent exposés à cette action, plus ils deviennent vifs & actifs, notamment les sels volatils huileux de nos humeurs. Nous sommes mêmes convaincus par l'exemple du venin de la petite vérole, que la coction qui le dompte & l'adoucit, ne le fait effectivement que par *invisca-tion* ; puisque le pus des pustules de la petite vérole, injecté dans nos veines, ne cause d'abord aucun effet ; mais quand ce pus est quelques jours arrêté sous l'action des vaisseaux, il de-

vient tumultueux, & bientôt l'on apperçoit les effets de ce levain de la petite verole que ce pus enveloppoit. Tant que celui-ci a pu le retenir & l'empâter, il la rendu impuissant ; mais dès que ce venin vient à se dégager, il se retrouve tel qu'il étoit, lorsqu'il a causé les pustules d'où on l'a pris : ainsi la fiévre qu'il avoit excitée en premier lieu, quoique des plus violentes, n'a pu rien changer ni diminuer de sa malignité. On voit clairement par cet exemple, les deux états d'un fébrifique, 1°. dans son état d'incompatibilité avec nos vaisseaux, lorsqu'il produit la fiévre, 2°. dans son état d'*invisation*, tant qu'il demeure paisible ; & enfin on le voit revenir à son premier état, dès qu'il vient à se développer.

L'*invisation* du fébrifique, se fait plus ou moins promptement, selon que celui-ci est plus ou moins facile à dompter. Car plus il est subtil & actif, plus il est farouche, plus il est difficile à arrêter & à assujettir. *Quanto tenuior est, eo difficilius à massa humorum separari potest*, dit *M. Sthal.* Il faut, comme le remarque cet Auteur, que par incorporation il soit rendu plus grossier; autrement cet heterogene trop actif

[2.] *Des purgatifs & des sudorifiques, &c. avant la coction.*

tourmente toujours les solides, & entretient dans les couloirs, une contraction qui empêche les sécrétions ; & il s'oppose par-là surtout à son évasion : ces filtres, trop sensibles à ses pointes extrémement vives, se froncent, & lui refusent le passage. Envain voudroit-on pendant ce tems, emploier les purgatifs, les sudorifiques ou autres évacuans pour hâter son expulsion ; ces remedes ne feroient qu'agir de concert avec lui, pour irriter davantage les solides, & pour les rendre encore plus farouches. Alors tout le fruit qu'on retire de ces remedes seroit une augmentation de fièvre, & un retardement de coction : non-seulement il faut pour la délivrance du malade que le fébrifique s'enveloppe, mais il faut encore que l'humeur dans laquelle il s'embarrasse, puisse se délaier, & s'allier avec quelque suc excrémenteux qui lui serve de véhicule, de guide & d'introducteur dans des passages qui ne sont point établis pour elle ; car les sucs albumineux sont faits pour rester en propre à la machine, & non pour en être expulsés, si ce n'est qu'il n'y arrive quelque dépravation qui change leur caractere sans retour, & qui les rende inutiles ou nuisibles. Alors il leur faut une issuë, & n'y en

aiant point qui leur soit destinée, ce ne peut donc être qu'en s'associant avec quelques autres sucs excrémenteux, qu'ils se trouvent entraînées dans des passages empruntés, comme la voie des sueurs, des urines, & surtout les glandes des intestins : mais il faut qu'ils quittent leur caractere naturellement tenace & indissoluble, & qu'ils acquierent cet état de purulence, que l'action excessive des vaisseaux donne véritablement à ceux qu'elle détruit. Alors ces sucs se laissent pénétrer, délaier, & entraîner par quelque véhicule excrémenteux, qui lui fait enfiler la voie que ce véhicule prend lui-même pour s'évader. Si ces sucs albumineux sont saisis de toutes les matieres acres & irritantes qui entretenoient la maladie, l'on obtient par leur évacuation une crise entiere, ou tout-à-fait salutaire pour le malade. Mais si ces sucs se trouvent dépravés ou détruis par un fébrifique *délétere*, à un point qu'ils ne puissent empâter & assujettir ce fébrifique, comme il est ordinaire dans les fiévres pestilentielles, & colliquatives, leur évacuation sera en pure perte pour le malade. Si au-contraire *l'invisçation* du fébrifique se fait dans des sucs albumi-

[3.] *Crise.*

neux qui n'aient pas encore acquis ce degré de coction, qui les rend miscibles avec quelques sucs excrémenteux qui en procure la sortie, cette *invisçation* ne retiendra, & n'amortira que pour un tems le fébrifique, & la fievre sera sujette à retour.

384. Putréfaction fébrile. n°. 324. Le tems favorable aux crises ne s'étend gueres que jusqu'au 14e. jour de la maladie, parceque si le fébrifique est si rebelle, que *l'invisçation* ne puisse pas s'en faire dans cet intervale, la fiévre qu'il continuera d'exciter, causera enfin, comme nous l'avons dit ci-devant, une disposition putride dans les sucs albumineux, déja fort dépravés par l'action trop longtems violente des vaisseaux, à laquelle ces sucs qui n'ont pu s'échapper, n'auront point cessé d'être exposés. Alors cette putrescence détruira dans les sucs albumineux, ce caractere de purulence ou de coction qui les rend propres à l'invisçation des matieres acres, bilieuses ou autres fébrifiques, & qui auroit pu les mettre en état de se confondre avec les sucs excrémenteux pour être expulsés. Cette derniere disposition leur reste néanmoins; car la putréfaction cause ordinairement une fonte suivie d'évacuations aisées & abondantes. Le séjour des humeurs tra-

vaillées par la fiévre, lesquelles se trouvent tour-a-tour dans les veines, & surtout dans la veine-porte, où elles restent un tems assez considérable, presqu'immobiles, & exposées à une grande chaleur, ce sejour, dis-je, fait que ces humeurs ne peuvent, comme dans les inflammations où elles demeurent continuellement sous l'action des vaisseaux, se transformer parfaitement en pus, mais en une matiere qui est en partie le produit de l'inflammation du sang, en quoi elle tient du pus, & en partie d'un croupissement accompagné de beaucoup de chaleur, qui les rend plus putrescentes que le pus ordinaire. C'est ce que les Anciens avoient en quelque façon remarqué, lorsqu'ils ont cru que la veine-porte étoit l'endroit où la putréfaction prenoit naissance dans les fiévres. Toutes les fiévres qui durent un peu de tems, sont toujours putrides; mais ce n'est d'abord qu'une tendence à la putréfaction, qui épargne encore les humeurs tant qu'elles sont dans les vaisseaux; ce n'est, pour ainsi dire, qu'à la sortie qu'elle s'en saisit. Cependant lorsque la fiévre vient à passer le 14e jour, une destruction putride a gagné enfin les humeurs dans leurs propres vaisseaux;

alors il n'y a gueres à compter sur *l'invisication* entiere du fébrifique, la maladie ne finit que par la ruine presqu'entiere des humeurs anciennes ; & lorsque l'affoiblissement des vaisseaux causé par cet épuisement, met ceux-ci hors d'état de rendre les humeurs, qui sont cruës & nouvelles, susceptibles du même désastre.

385. Utilité de la saignée dans la fièvre simple.

On doit regarder la saignée comme la sauve-garde des fébricitans ; il n'y a qu'elle presque que nous puissions mettre au-devant des accidens dont ils sont menacés. Craint-on un dépôt, une inflammation, une rarefcence capable de rompre les vaisseaux, une exaltation extrême des sucs huileux, une trop grande torréfaction des sucs albumineux, des endurcissemens polipeux, un déssechement des humeurs ? C'est toujours à ce remede qu'on a recours.

C'est encore elle qu'on oppose à la production des matieres fébriles, irritantes. La fièvre tend à la destruction des sucs gras, elle les exalte, les réduit en humeurs bilieuses ; c'est même delà que dépend ordinairement cette augmentation progressive de la fièvre, qui fait que jusqu'à un certain tems celle-ci devient de plus forte en plus forte, parcequ'à mesure que cette fièvre volatilise

les graisses, elle se fournit à elle-même un surcroît de matieres irritantes, qui concourent avec la premiere cause, à l'entretenir & à l'augmenter. Ces matieres bilieuses deviennent plus ou moins malfaisantes, à proportion que le febrifique en son particulier est puissant, à proportion que le temperament est vif, & à proportion que la bile excrémenteuse s'évacue plus ou moins bien pendant le cours de la maladie. Il est facile d'appercevoir qu'il faut premierement retrancher les alimens chargés de sucs graisseux; qu'il faut bannir toutes drogues chaudes & stimulantes, & qu'il faut avoir recours aux remedes qui sont rafraîchissans, & capables de temperer l'acrimonie bilieuse, tels que ceux qui ont été détaillés au chapitre, de l'intemperie bilieuse, dont on doit composer differens genres de lavages, comme boüillons, tisannes, crêmes d'orge, apozemes, juleps, émulsions, clisteres, &c. pour détremper & éteindre les humeurs trop animées. Ce n'est pas assez; nous devons encore diminuer la puissance des solides qui concourent à la production & à la trop grande activité des matieres bilieuses. Les saignées secondent ici doublement

[2.] *Regime & remedes qui conviennent dans la fièvre.*

n°. 284.

notre intention ; premierement elles affoiblissent les vaisseaux, elles rendent leur jeu plus moderé, plus mou, & moins destructeur par rapport à nos sucs doux & onctueux. Les humeurs acres se laisseront plus facilement envelopper ; elles effaroucheront moins le febrifique qui a excité la fievre, il sera aussi par-conséquent moins difficile à assujettir ; ainsi la coction se fera, si on le peut dire, plus tranquillement, plus promptement & plus surement. Secondement elles relâchent les solides ; elles les disposent par-là à se prêter davantage aux évacuations ; elles font que les voies de décharge, importunées par les matieres qui doivent être évacuées, ne font plus si susceptibles d'irritation, ni de froncement ; on peut même alors les solliciter par des purgatifs avec moins de danger, pour avancer les sécretions, ou pour les rendre plus abondantes, surtout lorsqu'il est question de rappeller vers ses couloirs une humeur vicieuse, en *orgasme* ou fourvoiée, & qui menace quelque viscere.

386. La saignée ne trouble point la coction, ni les crises.

On craindra peut être en dégradant les forces par d'abondantes saignées, de jetter les solides dans une sorte d'insuffisance capable d'empêcher, ou de retarder les crises ; car dira-t'on, la co-

ction est une sorte de victoire que la nature remporte sur les humeurs vicieuses par l'action dominante des vaisseaux, & il paroît même que l'on n'a rien tant à menager, que les forces d'un malade, pour ne le pas exposer à succomber dans ces mouvemens critiques, qui sont ordinairement si impetueux & si redoutables.

Cette difficulté n'est faite que pour les gens qui n'ont pas d'idées exactes des opérations de la nature, & qui n'ont pas remarqué que c'est de la force même des malades, que dépend beaucoup la violence de ces mouvemens, & que personnes ne risquent plus dans les fiévres aiguës, que les sujets les plus vifs & les plus vigoureux, comme les sanguins & les bilieux, qui periroient presque tous, si on ne les affoiblissoit pas par les saignées, & par une diete austere; tandis que la cause qui excite ces maladies, est comme impuissante dans ceux où le phlegme domine, & où les vaisseaux sont, pour ainsi dire, sans force & sans défense. Le tems de la coction dépend beaucoup de la malignité plus ou moins grande du febrifique, & quoiqu'on fasse, on ne peut pas toujours avancer ce tems: il y a même des

maladies où il paroît comme fixé, par exemple dans les pleuresies, les peripneumonies, &c. & c'est par ces maladies là mêmes, que nous sommes certains que la saignée n'apporte point de retardement ni d'empêchement aux crises; car il n'y a point de maladies, où l'on saigne plus que dans celles qu'on vient de nommer, & il n'y en a point cependant où les crises se fassent plus regulierement. La saignée, comme on vient de le remarquer, ne peut qu'éloigner les principaux obstacles qui pouroient s'y opposer, & elle dispose favorablement toutes choses pour la délivrance du malade; parceque c'est justement en partie par cette dégradation même qu'elle cause, que la masse du sang devient incapable de soutenir la vigueur, & la revolte dans les solides; que ceux-ci s'appaisent, & que leurs opérations rentrent dans l'ordre; que les rarescences se rabattent; que les sucs bilieux ne sont plus exposés à des vibrations si violentes; que les matieres irritantes s'enveloppent dans les débris des sucs albumineux; que celles-ci ne blessent plus les filtres; que les filtres de leur côté ne les repoussent plus, & qu'ainsi la dépuration peut se faire plus

promptement & plus parfaitement.

Il est important de relire ce qui est écrit ci-devant pages 152. 153. 154. & 155. de la purgation dans la fiévre, lorsque le tems de l'inflammation du sang se passe, & que la torrefaction des sucs albumineux commence à se tourner en coction & en putrescence. Nous avons de plus à faire remarquer ici que souvent ce sont les premieres voies qui fourniſſent le fébrifique, sans même qu'on ait lieu de s'en appercevoir : car pour causer une fiévre, un gros volume de matiere n'est pas nécessaire, une petite parcelle qui aura acquis un caractere incompatible avec le genre arteriel, suffit pour le faire entrer dans une agitation extraordinaire. C'est-pourquoi il ne faut pas toujours, pour soupçonner les premieres voies de fournir la cause de la maladie, en juger par les marques d'un estomac plein, ou chargé de matieres dépravées; il suffit de n'avoir point de contrindication pour s'assurer de ce côté-là dès le commencement de la maladie, particulierement par quelques grains de tartre stibié donnés en lavage entre deux saignées. Quand même le fébrifique viendroit d'ailleurs, quand il seroit fourni par

387. Usage de la purgation.

une bile excrémenteuse qui auroit manqué de s'évacuer à propos, ou quand même il viendroit d'un air mal sain; la précaution seroit toujours très-utile, parceque s'il se trouvoit quelques ordures dans l'estomac, qui ne seroient pas encore nuisibles; la chaleur de la fièvre peut bientôt leur faire acquerir par la putréfaction, un caractere malfaisant; ainsi faute d'y prêter attention, une fièvre qui d'abord sera très-simple, pourra devenir putride maligne. Le plus sur est que rien ne séjourne dans les premieres voies durant la fièvre, parceque tout y est disposé en faveur des mouvemens spontanés les plus pervers; mais il est de consequence de préferer dans ces commencemens, un vomitif à un purgatif, non-seulement parcequ'un vomitif vide mieux l'estomac, & qu'il exprime & chasse la bile de la vesicule, il a de plus cet avantage, c'est qu'après son action il laisse le malade tranquille & n'a aucune suite, surtout quand on n'épargne pas les saignées: au-contraire si on emploie un purgatif doux, il ne produira point l'effet dont on a besoin; si il est fort, il augmentera beaucoup la fièvre; puisque dans l'état de santé même, un pareil purgatif cause quelque-

fois, après avoir beaucoup travaillé pendant une journée, une fiévre qui dure pendant 24 heures, & même plus. Mais outre que les purgatifs sont véritablement fébrifiques, ils ont le défaut de n'avoir que fort peu d'effet sur l'estomac, en comparaison de celui qu'ils ont sur les glandes des intestins qu'ils irritent & tourmentent alors envain : car dans ces premiers tems, les intestins ne fournissent que les excrémens qui se trouvent dans leur canal ; il n'y a point de la part de la masse du sang, de dépuration à esperer par cette voie, ni par ce moien avant la coction, à moins qu'il n'y ait colliquation putride. On doit donc être attentif à ne donner aux fébricitans, que des alimens fluides & fort legers qui passent promptement, & à entretenir continuellement la décharge du ventre par les lavemens qui ne fassent seulement que laver, tant qu'il n'est pas encore question de la dépuration des humeurs, & que la masse du sang ne dépose encore rien dans les premieres voies. Mais on peut, comme nous l'avons déja dit, rendre ces lavemens un peu laxatifs avec la casse, les lenitifs, les herbes émollientes & laxatives, le miel violat, &c. lorsqu'on n°. 328.

s'apperçoit par des déjections plus bilieuses, plus fœtides, & qui ont une consistance de purée, que les couloirs qui se dégorgent dans les intestins, rentrent dans leur fonction, & que la masse du sang commence à fournir, & à se débarrasser des matieres febriles dont elle est chargée : ce qui arrive vers le dix ou le douze de la maladie, où les urines commencent à se charger & à entraîner un sediment qui prend de la consistance, & qu'elles dépose déja un peu au fond du vase.

## *§ II. Des fièvres inflammatoires.*

388. Les fièvres *inflammatoires* deviennent humorales.

NOus entendons par ces fièvres, celles qui dès le commencement sont accompagnées d'inflammation ; comme la *pleurese*, la *peripneumonie*, la *phrenesie*, l'*inflammation du foie*, de *l'estomac*, des *intestins*, des *reins*, de la *vessie*, &c. Quoique les fièvres inflammatoires soient ordinairement une dépendance de l'inflammation, elles doivent être regardées aussi comme humorales ; car elles causent dans les humeurs les mêmes effets que les fièvres simples ; elles sont par conséquent suivies de coction, de crises, &c. elles

ont cela de commun qu'elles ſont à-peu-près aſſujetties aux mêmes remedes & aux mêmes regles. La purgation doit y attendre ſon tems comme dans les fiévres ſimples, excepté qu'elle a moins lieu dans le commencement, ſi ce n'eſt qu'on ſoupçonne dans les premieres voies quelque reſidu ou quelque matiere, dont le ſéjour ſeroit à craindre. On a ordinaire alors de purger avec quelque minoratif, qui peut à la verité entraîner de ces matieres qui ſe trouvent dans les inteſtins; mais il ne peut rien ou preſque rien, comme nous venons de remarquer dans le chapitre précedent, ſur celles qui ſe trouvent dans l'éſtomac; ce qui engage les plus fameux Praticiens à n'y point compter, & à avoir recours tout d'abord à un vomitif, ſurtout lorſque la partie enflammée n'a pas beaucoup à ſouffrir des efforts du vomiſſement. Dans les inflammations de poitrine, de la gorge & des inteſtins mêmes, ils ne font pas difficulté d'y avoir recours, lorſqu'ils redoutent dans l'éſtomac, la préſence de quelques matieres miſcibles, & capables d'entretenir l'inflammation même. Le ſuccès confirme ſouvent très-évidemment la bonté de cette methode, pourvû qu'on en

prévienne les inconveniens par d'abondantes saignées faites devant & immédiatement après, & qu'on choisisse pour cet effet le tems de remission.

Les mauvais Praticiens ont ordinairement du panchant pour les sudorifiques, & indistinctement dans tous les tems de la maladie; parceque ces remedes paroissent quelquefois sauver les malades, surtout dans les pleuresies. Il est cependant vrai qu'on ne leur est pas si redevable qu'on pense: premierement parce qu'ils ne peuvent être suivies d'un bon effet qu'après une coction, & lorsque la crise, ou l'évacuation des matieres vicieuses prend la voie des sueurs. Secondement, parcequ'indépendamment de ces remedes, la sueur n'arrivera pas moins, si les matieres ont plus d'affinité avec les couloirs de la peau, qu'avec les autres. C'est pourquoi il est plus avantageux d'être retenu sur l'usage de ces remedes échauffans, que de s'exposer à les donner mal à propos. En attendant que le tems de la dépuration des humeurs soit arrivé, on peut ici, comme dans les autres fiévres, avoir recours aux humectans & aux rafraîchissans, mais seulement à ceux qui sont insipides; car les acides & les autres re-

medes aceteux ou salins, ont une sorte d'acrimonie, qui les rend du-moins redoutables par rapport à la partie enflammée.

Tous ces remedes sont d'un petit secours en comparaison de la saignée, aussi l'expérience en a-t'elle si bien manifesté les bons effets, qu'il n'y a point de Praticiens aujourd'hui un peu versés dans l'art de guérir, qui ne mettent en quelque sorte toute leur confiance dans ce seul remede. C'est en effet de toutes les maladies, celles où on l'emploie avec plus de profusion; car il n'est point rare qu'on y fasse jusqu'à quinze & même jusqu'à vingt saignées en sept ou huit jours: nous en avons des exemples fort remarquables. En voici un dont nous sommes peut-être redevables au hazard. *M. Boüillac* Medecin des Enfans de France, ordonna, lorsqu'il étoit en core Medecin de l'Hôpital de la Charité de Versaille, qu'on saignât toutes les trois heures jusqu'à ce qu'il en eut ordonné autrement, un Religieux de S. Lazare qui avoit une pleurese. Ce Medecin eut besoin de partir pour Paris, il fut plus longtems qu'il n'esperoit sans revoir son malade. Le Chirurgien se crut obligé de réïterer de trois en trois heures les saignées, ainsi qu'elles avoient été pres-

crites, jusqu'au retour du Medecin, qui ne reparut que le troisiéme jour après son ordonnance; en sorte que le malade fut saigné dix sept fois dans l'espace de cinquante une heures. Cette risible avanture n'eut cependant rien que de favorable pour le malade. Mais un exemple mieux prémedité, & encore plus propre à rassurer les *hemophobes*, sont les seize saignées que *Monsieur Petit* fit en 12 heures, & avec succès, à un boulanger extrémement pressé par une esquinancie.

## § III. *Des dépôts.*

DE tous les accidens qui survienent dans les fiévres, il n'en est gueres qui méritent plus d'attention, que les dépôts qui arrivent par la décharge des matieres morbifiques sur quelque partie. On peut reduire ces dépôts en deux classes; à ceux qui se font par *crispation*, & à ceux qui se font par *engorgement*.

389. Dépôts inflammatoires. Ceux qui se font par *crispation* sont de véritables inflammations excitées par *l'heterogene* febrifique. Lorsque ces dépôts inflammatoires viennent à l'exterieur; qu'ils n'ont rien de dangereux;

que *l'heterogene* qui a allumé la fiévre, se trouve presque totalement emploié à ce froncement qui cause l'inflammation ; & que la maladie qui étoit accompagnée d'accidens vehemens s'appaise presqu'entierement, les Praticiens les plus sages conseillent alors de ne rien remuer, ni par la saignée, ni autrement ; ils conseillent au-contraire de procurer par la suppuration, l'enveloppement, & l'issuë à cet *heterogene* pernicieux qui s'est accroché-là lui-même, à mesure qu'il y a été entraîné par la circulation.

Remarquez en passant que tout cela se fait sans aucun mouvement critique, sans aucune intention, ni sans aucune opération particuliere de la nature. C'est une matiere irritante qui flotte au gré de la circulation, qui par sa trop grande mordacité, se ferme à elle-même le passage dans certains endroits, ou dans certains vaisseaux, où sa malignité a plus de prise. On s'étonnera peut être que cet *heterogene* répandu dans toute la masse du sang, puisse ainsi se cantonner dans quelques endroits, & quelquefois même dans un seul, sans y être particulierement dirigé par quelque impulsion, ou direction *authocratique*. Ceux qui ont de la peine à se persuader

390. Ces dépôts n'arrivent point par mouvement critique.

qu'un tel *phenomene* puisse arriver par les loix generales de la circulation, paroissent ne pas jetter les yeux sur plusieurs opérations naturelles qui leur en feroient sentir la possibilité. L'urine est répanduë par toute la masse du sang ; elle n'a que les reins pour voie ordinaire de sa décharge. Je demande si la nature dérange ses loix générales, en faveur de ceux qui prennent des eaux minerales, & qui rendent en très-peu de tems par cette seule voie, toute l'eau qu'ils ont pris. Cette eau a cependant parcouru tout le corps, les guérisons qu'elle opére, nous le certifient. Un tel exemple laisse-t'il à douter qu'une matiere étrangere répanduë dans la masse du sang, puisse en plusieurs jours à force de circuler, passer pour la plus grande partie par un même endroit, & s'y arrêter par-conséquent ? Si elle vient à y causer, à mesure qu'elle y aborde, *une crispation* qui lui ferme le chemin ; est-il plus sensé de recourir, pour expliquer ce fait, à des suppositions purement imaginaires ? Qui peut accommoder aux loix de l'œconomie animale, ce prétendu effort du centre vers la circonference, que la nature fait, dit-on, pour se débarrasser d'une matiere qui lui est à

charge ? Quels organes peut-elle emploier pour pouſſer & pour conduire ces matieres, autres que ceux de la circulation ? Qui ſéparera ces matieres à toutes les bifurcations, ou à toutes les ramifications qu'elle rencontre, pour l'obliger d'enfiler les branches qui ne vont qu'à la circonférence, & même quelquefois en un ſeul endroit de cette circonference ; pour les enfiler, dis-je, excluſivement à une infinité d'autres qu'elle rencontre dans ſa route, & qui s'offrent également à elle ? Plus on conſultera le mécaniſme du corps humain pour réſoudre ces difficultés, plus on reſtera ſans réponſe, & on ſera réduit à avoüer que ces dépôts inflammatoires arrivent comme tous les autres *ſimptomes*, par irritation, & qu'ils ne ſont point de la nature de ces *excrétions critiques*, qui, comme nous l'avons expliqué, conſiſtent uniquement dans *l'inviſcation* de matieres irritantes, dans les débris du ſang devenus en état d'enfiler les glandes excrétoires, & dans une meilleure diſpoſition de ces mêmes filtres, qui fait qu'alors ils ne refuſent plus le paſſage à ces matieres adoucies. 391.

Pour achever de ſe donner une juſte idée de ces dépôts inflammatoires, il faut encore faire attention que la cauſe

L'humeur vicieuſe ne contribue

presqu'en rien au volume des dépôts inflammatoires.

qui les produit, ne contribuë presqu'en rien au volume qui nous les rend sensibles. Ce volume vient du sang qui n'est point coupable ici, & qui ne s'y trouve que parcequ'on lui a fermé le passage. S'il paroît alteré, *ichoreux, adufte, caustique*, gangreneux, &c. ce n'est que depuis qu'il s'est trouvé arrêté là, & qu'il a été perverti par le desordre extrême que l'irritant cause dans l'action des vaisseaux qui le retiennent.

Indication pour la saignée.

392. On n'est pas toujours assez heureux que *l'heterogene* aille, pour la plus grande partie, s'accrocher vers la circonference; il est quelquefois si abondant & si pernicieux, qu'il en reste encore tellement dans la masse des humeurs, que la fiévre & les accidens continuënt avec le même danger, indépendamment de celui qui a fait éruption au-dehors, & même ces éruptions exterieures une fois apperçuës, ne servent souvent qu'à contribuer à la perte du malade. Le respect qu'imprime cet heterogene cantonné au-dehors, empêche qu'on ne continuë les remedes essentiels pour parer; s'il est possible, les coups meurtriers que l'autre porte au-dedans. Les Praticiens courageux & habiles, passent à cet égard, aux dépens même de leur répu-

tation,

tation, par-dessus les préjugés vulgaires; ils ne discontinuent point les saignées, tant que le peril de l'inflammation menace imminemment au-dedans, & dans ces circonstances loin que les dépôts du dehors les retiennent, ils leur marquent au-contraire, qu'ils ont affaire à un incendiaire qui tend à causer interieurement d'autres inflammations bien plus funestes, que ne seroit la prétenduë rentrée de ceux-là, qui sont cependant, ce que le vulgaire redoute si fort. Peut-être que les victoires que ces grands maîtres remportent quelquefois ici par la saignée, dans les cas les plus desesperés, encourageront ces Praticiens trop circonspects qui n'osent saigner en pareil cas, quelqu'indication qui se présente pour ce remede.

393. Dépôts par engorgement.

Le dépôt par l'engorgement, *est un emplacement qui se fait sur la fin d'une maladie, des matieres vicieuses, qui au-lieu de suivre les routes qui conduisent aux voies de decharge, s'infiltrent & se fixent dans la substance de quelque partie.*

394. Indication pour la saignée & pour la purgation.

Le point le plus difficile à saisir dans la cure des dépôts par engorgement, surtout à l'égard de ceux qui arrivent interieurement, est le choix qu'il y a à

faire entre la saignée & la purgation. Voilà une matiere à remüer, & à déplacer ; la saignée ne peut y contribuer que par *dimotion*, ou par *dépletion*. Il est rare, comme nous l'avons prouvé ailleurs, que la saignée puisse du côté du remuëment, être de quelque effet sur la fin des maladies, où les humeurs sont fort appauvries, & où les saignées n'ont pas été menagées, puisque ce n'est que dans le cas de répletion que la saignée est capable de dimotion, ou bien lorsque l'humeur glaireuse est racornie & abondante, & qu'elle gêne le jeu des vaisseaux : car dès que la saignée est parvenuë jusqu'à relâcher les solides, elle ne peut ensuite que les affoiblir, & les mettre de plus en plus hors de défense.

La dépletion est l'autre effet de la saignée, sur lequel on peut compter dans les dépôts par engorgement ; car en mettant toutes les parties à contribution, elle peut tirer une portion de l'humeur arrêtée, ou lui fournir plus d'aisance, ou plus de place pour être rappellée dans les voies de la circulation : mais malheureusement la dépletion que cause une saignée, est peu considérable pour un cas si pressant. On avouëra qu'à

cet égard la purgation l'emporte de beaucoup sur la saignée ; que d'ailleurs elle affoiblit moins, & qu'elle sollicite plus puissamment les vaisseaux à se décharger ; ainsi la purgation vide & remuë incomparablement plus que la saignée. C'est donc dans le cas présent un remede bien plus efficace & bien plus promt. La saignée ne convient gueres ici que pour plus grande précaution, surtout lorsqu'on a lieu de soupçonner que quelque froncement, ou quelque disposition inflammatoire est de la partie, & que les douleurs, le délire, la tension du ventre, l'état de la fiévre ou du pouls, contribuent à ce soupçon. Mais lorsqu'il n'est question que d'un embarras sourd & indolent qui occupe une partie, & qui, pour ainsi dire, ne s'y fait connoître que par l'empêchement qu'il apporte aux fonctions de cette partie, dans un tems de la maladie déja avancée, que les signes de coction ont commencé à paroître, que les saignées n'ont point été épargnées dans le cours de la maladie, & que le sang est devenu moins coüeneux & suffisamment sereux, la purgation alors est visiblement préférable à la saignée. Il n'y a pas longtems qu'un curé fut pris d'un rhume,

il se fit saigner, & usa de pectoraux à l'ordinaire; la maladie s'opiniâtra & dégenera en peripneumonie. On eut pardessus toutes choses recours à d'abondantes saignées qui dégagerent la poitrine, mais le dixiéme jour de cette derniere maladie, le cerveau s'embarrassa considérablement pendant la nuit. Le malade tomboit dans de fréquentes syncopes, il étoit tellement accablé, qu'il ne pouvoit parler, ni ouvrir les yeux; son pouls étoit fort débile & intermittent. On fut occupé toute la nuit à le veiller, & à le soutenir dans ses foiblesses, avec de l'eau de la Reine d'Hongrie. Arrivé le matin auprès du malade, j'apperçûs facilement la cause de cet abatement. La purgation me parut préférable à la saignée, parcequ'on n'étoit pas en défaut du côté des saignées, & que le sang s'étoit trouvé en dernier lieu peu coüeneux, & bien fourni de véhicule. Je fis fondre dans trois chopines d'aposeme, trois onces de manne, & onze grains de tartre stibié; on distribua cet aposeme au malade par verrées, d'abord de quart d'heure en quart d'heure, & ensuite de demie heure en demie heure. Je ne quitai point pendant l'opération du remede, afin

d'en arrêter ou retarder les prises, suivant l'effet qu'il produiroit. Les premieres verrées firent un peu vomir, les autres agirent uniquement par les selles. On apperçût, à mesure que le malade évacuoit, un changement notable dans ses yeux, dans son pouls & dans ses forces, les syncopes cesserent entierement avant que l'aposeme fut fini. Cette réussite m'engagea à réïterer le même remede, à la difference qu'on éloigna un peu plus les prises; de façon qu'au moien de 22 grains de tartre stibié, & de six onces de manne répandus dans ces aposemes, administrés dans la même journée, le malade fut entierement délivré d'un peril imminent.

En 1727 il regna, sur la fin de l'été, des fiévres intermittentes qui portoient promptement au cerveau. Les malades se trouvoient pendant l'accès, dans un accablement & dans un assoupissement extrême. Ces accidens augmentoient de plus en plus à chaque accès, jusqu'à ce qu'ils eussent tué le malade, si on ne s'opposoit pas au-plutôt à cette dangereuse maladie. Pour la combattre j'eus dès les premiers jours recours à un quinquina bien purgatif, que je faisois prendre pendant l'intermission: je reservois

la saignée pour le tems de l'accès ; de cette maniere aucun de mes malades ne perirent. Il n'y a personne un peu versé dans la pratique, qui n'ait par devers soi beaucoup de faits de ce genre, & aussi décisifs en faveur des purgatifs dans les dépôts qui se font par engorgement. N'oublions pas au-surplus de dire que les *vesicatoires*, les *sinapismes* & les autres irritans capables de faire diversion, s'emploient aussi avec succès contre ces sortes de dépôts.

## § IIII. *Des fiévres malignes.*

ON a coutume de comprendre sous le nom de fiévres malignes toutes celles qui, sans être pour l'ordinaire extrémement violentes par elles-mêmes, sont néanmoins très-périlleuses, à cause des accidens qui les accompagnent, ou qui leur surviennent. De ce genre sont.

1°. Celles où les forces sont extraordinairement abatuës, soit parceque le principe vital y est directement attaqué, comme on l'a expliqué ci-devant, soit que la cause de la maladie produise une dissolution dans le sang comme dans la putréfaction ; soit que quelque in-

n°. 263.
n° 327. 328.

flammation occupe quelque partie où le genre nerveux se trouve fort attaqué comme à l'estomac, au diaphragme, & surtout au cerveau ; ce qui fait dans ce dernier cas la fiévre maligne cérébrale, dont il est tant mention aujourd'hui.

2°. Celles dont la cause détruit ou pervertit les liquides, comme les putréfactions *ichoreuses*, *gangreneuses*, & *colliquatives*. n°. 325. 326.

3°. Celles où le jeu des solides est extrémement troublé par des tensions, ou par des agitations convulsives ; parceque l'irritant attaque fortement le genre nerveux.

4°. Toutes celles où il arrive éruption ou des pustules inflammatoires à la peau, comme les fiévres pourprées, la rougeole, la petite verole, celles où il survient des érisipelles milliaires, des charbons, des antrax, &c.

Nous avons parlé à fond de tous ces differens accidens des fiévres malignes, lorsque nous avons traité de la débilité du principe vital, de la putréfaction des humeurs, des inflammations & des dépôts ; c'est-pourquoi nous ne nous y arrêterons pas davantage, si ce n'est à la petite verole : car quoique les dif-

ferens caracteres de malignité dont cette maladie eſt ſuſceptible, conſiſtent dans les mêmes accidens dont on vient de parler, il me ſemble qu'à cauſe que c'eſt une maladie ſur laquelle le Public, & beaucoup de Praticiens peu inſtruits, ont quantité de faux préjugés, il eſt à propos d'en dire quelque choſe par rapport à ſa cure, en examinant cette maladie ſimplement, ſelon ce qu'elle eſt eſſentiellement, indépendamment des differens accidens des autres fiévres malignes qui peuvent s'y joindre, & dont il a été aſſez parlé dans les endroits que nous avons cités.

## *§ V. De la petite verole.*

TOus les Praticiens de la plus haute réputation, ſe ſont déclarés pour la ſaignée dans tous les tems de la petite verole, lorſque la fiévre, ou d'autres accidens paroiſſent l'exiger. Les puſtules ne paſſent plus parmi eux pour une contre-indication par rapport à ce remede; & ils n'ont point la lâcheté de s'accommoder aux fauſſes opinions, dont le Public eſt fortement préoccupé, & qui font la loi à quantité d'autres qui craindroient de s'oppoſer à leur

avancement, s'ils n'agissoient conformement à ces préventions. Ce qui en impose encore davantage au Public, sont certains sentimens qui, quoiqu'indignes d'être débités par des Medecins dans un siecle aussi éclairé que le nôtre, ne laissent pas d'avoir encore des partisans. L'éruption de la petite verole passe toujours chez ceux-ci pour un mouvement critique, pour une opération de la nature qui fait effort pour chasser au-dehors, ou pour pousser du centre à la circonference, un ennemi contre lequel elle bataille au-dedans, jusqu'à ce qu'elle ait remporté sur lui une victoire entiere. L'emploi d'un Medecin est, selon eux, d'être là pour la seconder, pour lui donner des forces, en cas qu'elle plie; c'est-à-dire, en cas qu'elle ne puisse pas surmonter cette matiere nuisible, par une expulsion complette. S'il en reste au-dedans, ils imputent ce malheur à l'insuffisance de la nature. Ils croient même que c'est moins une éruption que la nature a en vuë, qu'une espece de *diaphorese*: c'est pour se conformer à ses intentions qu'ils prennent la même voie, en ordonnant des cordiaux *Diaphoretiques* & *Sudorifiques*, dont ils continuent même l'usa-

395. L'éruption de la petite verole ne se fait point par un mouvement critique.

ge après l'éruption, de crainte que le venin ne vienne à rentrer. Leur sentiment est que tout évacuant qui opere par d'autres voies que par la transpiration, est pernicieux, parcequ'il agit dans un ordre renversé, ou entierement opposé à celui que tient ici la nature, toujours tenduë, & toujours tournée du centre vers la circonference. Des remedes qui donnent aux humeurs une autre détermination, changent cette direction, ils défont ce que la nature a fait pour le salut du malade, ils rappellent au-dedans ce qu'elle conduit au-dehors. Selon cette idée, la saignée paroît nuisible & doublement nuisible; parcequ'elle affoiblit la nature qui a besoin de toutes ses forces pour triompher, & parcequ'en tirant le sang des gros vaisseaux, elle donne à celui des capillaires, un mouvement de la circonference vers le centre; mouvement qui peut causer la rentrée des pustules.

Le Public qui ignore la vraie maniere dont la nature agit, ou peut agir, & qui ne connoît point d'autre mal que ces pustules qu'il voit au-dehors, ne peut manquer d'applaudir à des raisonnemens qui sont si fort à sa portée, & de s'en prévenir assez pour prendre les sai-

gnées en aversion, & pour leur attribuer la mort de ceux qu'elles n'ont pu sauver. Une chose qui contribuë encore beaucoup à cette opposition, c'est qu'ils ne distinguent point les petites veroles simples & benignes, de celles qui sont accompagnées d'accidens mortels, & qu'on ne peut combattre que par la saignée. On voit des milliers de malades dans le premier cas, guérir sans saignées, & avec des remedes chauds; parcequ'alors le succès est souvent indépendant du bon ou du mauvais traitement. On voit au-contraire échapper peu de ceux que l'on est obligé de rafraîchir, & de saigner beaucoup, parcequ'il est question alors de se défendre contre des accidens qui surpassent ordinairement toutes les forces de la nature & de l'art. Le Public qui ne juge des remedes que par l'évenement, doit donc se laisser prévenir aisément contre ceux qu'on emploie ici dans les cas les plus dangereux. Mais ceux qui traitent les malades, ne doivent point avoir la foiblesse de condescendre, sans autre examen, à de pareils jugemens.

Les pustules de la petite verole sont autant de petits dépôts inflammatoires. Il n'est pas besoin que nous repetions ici 396. Les pustules de la petite verole, sont

des dépôts inflammatoires.

ce que nous avons dit ci-devant de ces sortes de dépôts, pour prouver qu'ils ne sont jamais l'effet d'un mouvement critique. Qui est-ce qui ne voit pas d'ailleurs qu'il est aussi ridicule de prendre ces petites inflammations pour l'effet d'une tendance à la transpiration, que de prendre l'inflammation de toute autre partie, pour une tendance à la sécrétion qui convient à cette partie ? Le ridicule de cette pensée fait aussitôt appercevoir, combien les vuës de ces Praticiens qui n'ont que les sueurs en recommendation, sont peu justes, lorsqu'ils prescrivent pour faciliter la sortie de la petite verole, leurs potions cordiales, chaudes & sudorifiques.

n°. 389. & *suivans.*

397. Danger des remedes chauds dans la petite vérole.

Les remedes chauds augmentent extraordinairement l'activité des acres *fronçans* ou *inflammatoires*. Les habiles Medecins sont si convaincus de cette verité, qu'ils ne connoissent rien de plus pernicieux que d'appliquer des remedes chauds & actifs sur les inflammations, ou d'en faire prendre aux malades, puisqu'en effet ces remedes, comme nous l'avons prouvé ailleurs, peuvent causer des inflammations où il n'y en a point, ni même aucune disposition à y en avoir. Où aboutissent donc ceux qui emploient

n°. 342. [2.]

de pareils remedes dans la petite verole ? Pour en juger, il faut faire attention, que dès le commencement de la maladie, le levain de la petite verole n'eſt encore qu'un ſimple *fébrifique* ou *ſtimulant*, qui ne devient *frongant* qu'après avoir été ſuffiſamment développé & excité par la fiévre ; qu'il acquiert plus ou moins de malignité ſelon la vivacité du temperemment, & ſelon la force de la fiévre ; & que tout ce qui peut en exciter l'activité, ſuffit pour porter au plus haut degré de mordacité, celui-là même qui ſans incitation, pourroit reſter ſimplement febrifique. C'eſt ainſi que par de ſimples circonſtances, la petite vérole peut s'augmenter extrémement en malignité & en quantité. Cet inconvenient n'aura pas même de bornes, s'il eſt vrai que le venin de la petite verole ſoit *auctifique* ou *pullulant*, ce qui paroît inconteſtable : car comment s'imaginer que ſans multiplication, une goute de pus de petite vérole, inſinuée dans les veines d'une perſonne ſaine, pût contenir aſſez de ce venin pour couvrir de puſtules, toute la ſuperficie du corps de cette perſonne, indépendamment de celui qui peut reſter au-dedans ; & qu'une goute de pus de ces dernieres

pustules, puisse produire aussi le même effet dans un autre sujet, ainsi de suite? Il a été remarqué au-surplus par les plus célebres Praticiens, notamment par *Sidenham*, que les remedes chauds contribuent tellement à cette multiplication, qu'il semble qu'ils viendroient à bout de convertir toutes nos humeurs en petite vérole.

398. Comment les remedes chauds facilitent l'éruption de la petite verole.

On comprendra bien à présent pourquoi ceux qui usent de ces remedes chauds, réüssissent si bien à faire sortir de la petite vérole; ils en augmentent & animent la cause; n'est-il pas naturel que les pustules augmentent aussi en nombre & en vivacité? Mais cette cause qu'on a mis en état de produire un plus grand mal au-dehors, ne doit-elle pas être devenuë aussi plus redoutable pour le dedans, & même d'autant plus redoutable, qu'il ne lui faut quelquefois qu'un peu plus d'activité pour la faire sortir du dégré d'affinité qu'elle a n°. 195. particulierement avec la peau. Si elle vient à surpasser par sa quantité ou par sa malignité, ce degré d'affinité; de benigne & de traitable qu'elle auroit été, elle deviendra terrible & indomptable; elle ne menagera plus les visceres, elle mettera le feu partout indistinctement.

De même que la poudre, la teinture, ou l'essence de cantharides, prises en une certaine dose, par une personne dont les humeurs sont tranquilles & lentes, ne causeront en elle d'inflammation que dans la voie des urines; tandis que prises en plus grande dose, ou pendant une forte fiévre, elles ne s'en tiendront pas seulement à ces parties, leur malignité s'étendra aussi aux autres viscères.

Voici un développement qui suffit pour faire connoître à ceux qui ne s'étoient attachés qu'au-dehors de la petite vérole, à quels perils on expose les malades, lorsqu'on fait son principal de faire sortir des pustules, & des pustules bien vives, dans la fausse idée que plus on fait paroître de petite vérole au-dehors, moins il en reste au-dedans, & que plus elle est rouge & animée, plus la nature est puissante & victorieuse, lorsque par leurs remedes ils ne font qu'exciter & augmenter l'infection, tant au-dedans qu'au-dehors, ils font qu'au-dehors elle dévore la peau, qu'elle devient *ichoreuse*, & même gangreneuse; & qu'au-dedans elle est dangereuse à proportion de ce désastre qu'ils ont suscité à l'exterieur.

On dira cependant que tout ce qu'on

399. peut desirer de mieux pour le salut du malade, est que la petite vérole sorte bien; ou si on veut l'entendre autrement, qu'elle se dépose, & qu'elle se fixe autant qu'il est possible au-dehors. Que ces dépôts arrivent par crise ou par irritation, qu'importe? Ils ne sont pas moins une voie de délivrance; aussi voit-on que quand ils sortent mal, le malade meurt dans le tems même de l'éruption. Le principal point de vuë dans la cure de la petite vérole, est donc de s'attacher à faire réüssir ces sortes de dépôts externes.

L'éruption procurée par les remedes chauds, ne contribuë pas à la dépuration du sang, au contraire.

Cette dépuration qu'on veut procurer par la voie de l'éruption dans les petites véroles, est un secret qu'on cherche depuis longtems aux dépens des malades; mais pour faire comprendre combien on s'en éloigne par les remedes chauds, il suffit de convenir d'une chose qui n'est point douteuse, qui est que le venin de la petite vérole généralement parlant, a plus d'affinité avec la peau & avec les voies qui ont du commerce avec le dehors, comme la bouche, l'œsophage, &c. qu'avec les autres parties. Quoiqu'on ne puisse pas rendre raison de ces affinités qui consistent dans un rapport imperceptible entre la tis-

sure, la délicateſſe & d'autres diſpoſitions primitives, ou aquiſes de la partie, & la configuration, la mobilité & la ſubtilité de l'heterogene, on n'en prouve pas moins ſurement la réalité, & c'eſt aſſez. Sur ce fondement, on peut conſiderer le venin de la petite vérole par rapport à ſa malignité qui eſt, ou qui peut devenir plus ou moins grande, eu égard aux perſonnes & aux circonſtances; on peut, dis-je, conſiderer ce venin ſelon trois degrés. Premierement ſelon le degré qui lui donne au juſte cette affinité avec la peau, de maniere qu'il eſt aſſez acre pour en froncer les capillaires arteriels, & rien plus. Secondement ſelon ce degré ſuprême par lequel il peut non-ſeulement s'accrocher à la peau, mais même indiſtinctement à toutes les parties; enfin ſelon un degré plus foible même que le premier, où il peut ſeulement cauſer la fiévre, & les préludes de la petite vérole, ſans être aſſez acre pour froncer aucune partie, pas même les capillaires de la peau. Celui-ci ne peut être regardé que comme un ſimple fébrifique qui n'a rien de malin, & qui peut être vaincu par la coction, & expulſé par les voies ordinaires de la dépuration. Ce dernier degré

n'eſt pas chimerique. *Sidenham* rapporte que dans des tems de petite vérole, il a vû des malades attaqués de tous les ſimptomes qui en précedent ordinairement l'éruption, être préſervés de cette éruption, au moien des ſaignées qu'on leur a faites tout d'abord. Il y a au-ſurplus une preuve déciſive en faveur de ce degré. Qui eſt-ce qui a un peu pratiqué, & qui n'a pas vû quelquefois la fiévre & les ſimptomes qui annoncent ordinairement la petite vérole, donner avec aſſez de véhemence, & être à peine ſuivis de quelques puſtules ? Ces faits ne nous aſſurent-ils pas que le venin de la petite vérole, peut manquer entierement, ou preſqu'entierement ſon coup ? Les differens degrés d'activité de ce venin dépendent viſiblement de ſa quantité, & des circonſtances où il ſe rencontre, & nullement d'aucune difference eſſentielle de ſa part ; car n'eſt-il pas de fait que le venin de la petite vérole pris à la même ſource, & communiqué par contagion, ou par *inoculation* ou autrement, en produit de toutes les eſpeces ſelon les ſujets qu'il rencontre?

Nous voilà à portée preſentement d'examiner, ſi l'on peut procurer ici la

*dépuration* dela masse du sang par le secours des remedes chauds. Ces remedes redoublent la force & l'activité de *l'heterogêne*. Ils pouront donc, s'il n'est pas au degré qui le rend inflammatoire, lui donner ce degré, du-moins par rapport à la peau. Mais dans quel dessein voudroit-on procurer un mal que l'on peut éviter sans aucun inconvenient? Quand *l'heterogêne* se trouve dans son juste degré d'affinité avec la peau, il n'est pas nécessaire non plus de se servir de remedes qui augmentent son activité, parcequ'ils le feroient sortir avec danger de ce degré, qui est plus favorable qu'on puisse souhaiter pour la dépuration, quand l'éruption est inévitable. Ces mêmes remedes enfin auront encore bien moins lieu, si cet heterogêne est déja plus âcre & plus actif qu'il ne faut pour s'en tenir simplement à la peau.

400. Les remedes chauds ne font pas capables de sauver la vie de ceux qui meurent, lorsque l'éruption paroit en défaut.

Il arrive, dit-on, que quelquefois les malades meurent pendant *l'éruption* qui n'a pu se faire parfaitement. Mais est-ce parceque l'éruption n'a pu se faire que les malades meurent? N'est ce pas plutôt l'éruption qui est arrêtée par la disposition mourante des malades, causée par le délétere qui, en même

tems que cette éruption commence au-dehors, produit au-dedans des extravasions, des inflammations, des colliquations putrides, des gangrenes, ou d'autres accidens mortels? L'ouverture des cadavres dévoile ce mistere, & nous apprend à ne point imputer la mort du malade à un défaut d'éruption, qui n'est lui-même qu'un effet de la même cause qui tuë le malade, & qui souvent a commencé à frapper son coup avant même que la maladie en fut déja à l'éruption. Il en est de même de ces prétenduës rentrées, car on voit par les desordres qu'on découvre au-dedans, que l'affaissement des pustules ne vient qu'après-coup, & qu'assurement le venin qu'on prétend être rentré, n'auroit pas eu le tems de causer une gangrene, un dépôt parfait, ou d'autres ravages qui demandent un tems plus considérable, pour parvenir à cette derniere extrémité. On connoît par-là que si les pustules se sont éteintes & affaissées, c'est parcequ'aux approches de la mort, il se fait un relâchement à la peau, & que les vaisseaux perdent leur force & leur jeu : la raréfaction inflammatoire d'où dépendoit l'élévation & la vivacité, cesse, dès que l'action des vaisseaux

[2.] *Retrocession ou rentrée de la petite vérole.*

vient à languir, & les apparences extérieures ne sont que l'effet du même coup porté au-dedans, qui tuë en même tems & la petite vérole & le malade. Dans l'un & dans l'autre cas, c'est-à-dire dans cette *éruption avortée*, & dans cette rentrée prétenduë, de quelle utilité peuvent etre des cordiaux ? Quel effet peuvent-ils produire contre une extravasion de sang ou de matiere sanieuse, purulente, ou ichoreuse, &c, contre une inflammation, contre une fonte putride, contre une gangrene ?

Cas où les cordiaux peuvent avoir lieu dans la petite vérole.

401. Je ne vois plus qu'un retranchement pour les cordiaux ; c'est dans la prostration du pouls, ou dans l'abatement des forces ; mais encore y a t'il bien à distinguer d'où vient cet abatement, car il peut venir d'un embarras dans le cerveau qui opprime le genre nerveux, ou d'une inflammation qui affecte des visceres fort nerveux & fort sensibles, & qui donne lieu à une grande débilité avec anxieté & *syncopes*. Dans ce cas, les saignées sont les vrais cordiaux indiqués. Il peut venir aussi cet abatement, d'un dépôt par engorgement dans le cerveau qui en interdit les fonctions, alors les purgatifs, les vesicatoires, &c. comme on l'a remarqué, feront les re-

n°. 394.

medes auxquels il faudra avoir recours. Il peut venir encore d'une extrême diſſolution putride ; alors les cordiaux ſont indiqués ; mais ce ne ſont pas les cordiaux chauds & ſpiritueux ; ce ſont, comme on l'a remarqué, des cordiaux tout oppoſés, à moins peut être que ce ne ſoient les compoſitions cordiales opiées, temperées, & chargées d'antiputrides, ſoit balſamiques, ſoit abſorbans, ſoit aceteux. Enfin il peut venir immédiatement de l'impreſſion que l'heterogêne fait directement ſur l'eſprit vital ; mais ce cas eſt, je crois, bien rare, & c'eſt le ſeul où les *cordiaux ſtimulans* peuvent avoir lieu. La verité eſt qu'on le diſtingue difficilement, & qu'il eſt fort dangereux de s'y méprendre ; car quel mal ne feroient pas ces ſortes de cordiaux, ſi on venoit à les preſcrire dans un embarras du cerveau, dans une inflammation ſincopale, & dans une diſſolution putride ? C'eſt pourquoi on doit être fort attentif à rechercher tous les accidens qui accompagnent l'abatement des forces, avant que de ſe déterminer à l'uſage de ces cordiaux actifs & ſpiritueux.

*.332.

402. Indication

Non-ſeulement la petite vérole eſt une fiévre preſque toujours très-vio-

lente & très-longue, qui fournit pour la saignée les mêmes indications que les autres fiévres ardentes ; mais de plus elle est par elle-même un fiévre inflammatoire, qu'on ne peut combattre que par la saignée, & qu'il faudroit poursuivre à toute outrance avec ce remede, si nous n'étions pas rassurés par son genre particulier d'inflammation qui se distribuë à l'infini, & qui n'affecte que des endroits où il n'y a point de danger ; mais au fond cette disposition inflammatoire, ne differe des autres que par cette même circonstance. Vient-elle à sortir de ce dégré d'affinité qui lui est particulier avec la peau, pour s'emparer aussi de quelque viscere, elle cesse d'être simplement petite vérole ; elle se confond avec toute autre fiévre inflammatoire maligne, dont la malignité ne lui appartient point précisément entant que petite vérole, mais entant qu'elle excede ses bornes, & qu'indépendamment de l'éruption, la fiévre & les accidens persistent avec violence. Et comme c'est dans cet excès que se trouve le danger, tout nous engage à le prévenir, si on en est menacé par la violence des accidens ; ou à le combattre, si la maladie en est venuë là : mais comment

pour la saignée dans la petite vérole.

le prévenir ou le combattre autrement que par la saignée administrée sans autre égard ? Car après tout, quel égard peut-il y avoir, qui puisse l'emporter sur celui que doivent inspirer des accidens qui vont certainement enlever le malade, si on ne s'y oppose vigoureusement, & au plutôt par les saignées ? Les préjugés vulgaires reviennent encore faire un dernier effort contre ce remede ; car si la saignée est capable de délivrer une partie de l'inflammation que vous voulez dissiper par son moien, n'en fera-t'elle pas, dira-t'on, alors autant à l'égard des pustules qui se forment ou qui sont formées à la peau ? Que deviendra cet acre qu'on va déplacer, qui va entrer dans le sang ? N'en doit-on pas craindre de funestes effets ? Avant que de répondre à cette objection, j'ai deux remarques à faire, qui suffiront déja pour montrer qu'elle n'est d'aucune conséquence dans le cas présent. 1°. Je suis surpris pourquoi on ne fait pas la même difficulté à l'égard de toutes les autres inflammations exterieures. Pourquoi ne s'embarrasse-t-'on pas de ce que deviendra l'acre fronçant, quand on fait beaucoup de saignées pour résoudre une érisipelle des plus malignes qui occupera exterieurement

rieurement une grande étenduë ? d'où vient ne craint-t'on pas la même chose à l'égard d'un phlegmon ? Ne vaut-t'il pas mieux laisser là ces inflammations exterieures, que de s'exposer à des délitescences qui pouroient transporter l'acre sur une partie, où l'inflammation qu'il causeroit, seroit bien plus redoutable ? Cependant les habiles gens n'hesitent point ici à l'égard de la saignée. N'est-il pas à présumer en effet que si à force de saigner, on relâche les parties jusqu'à contraindre cet acre d'abandonner celle où il s'étoit fixé, & où il avoit par-conséquent plus trouvé prise qu'ailleurs ; n'est-il pas, dis-je, à présumer que ce relâchement que les saignées operent universellement, si elles ont été abondantes, ôte aux autres parties comme à celle qui est délivrée, la disposition qui pourroit les mettre en prise à cet acre qui a causé l'inflammation que l'on combat par ces saignées ? Aussi l'expérience n'autorise-t'elle pas de pareilles craintes. 2o. C'est que dans le cas présent de la petite vérole, cet acre qui s'est fixé à la peau, & qu'on suppose qui pourroit se déplacer avec danger, ne doit point être mis en comparaison avec celui qui s'est effectivement emparé de

quelque viscere, où il va infailliblement causer la perte du malade. Mais enfin on peut résoudre la difficulté, en faisant remarquer encore une fois que la peau est de toutes les parties, celle avec laquelle le venin de la petite vérole a le plus d'affinité, & que par-conséquent la saignée peut aller jusqu'à faire quitter prise à celui qui s'est fixé à d'autres parties, avant que de pouvoir déplacer celui qui tient à la peau par une plus grande affinité: & quand même la saignée viendroit à déplacer quelque peu de celui-ci, il est sensé que ce dernier ne quitteroit pas la peau pour aller s'accrocher à d'autres parties, sur lesquelles il n'a pas tant de prise, & que les saignées viennent d'ailleurs de rendre bien moins susceptibles de froncement: son sort seroit donc enfin l'invisication & l'expulsion.

La bouffisure que cause le venin de la petite vérole, paroît encore à quelques-uns, indication pour la saignée, parcequ'ils prennent ce gonflement des humeurs, pour une raréfaction violente du sang qui peut causer la rupture des vaisseaux. Mais est-il aisé de croire que ce gonflement soit une raréfaction de sang? La raréfaction est toujours, *cæte-*

*ris paribus*, proportionnée au degré de chaleur qui cause la fièvre ; ainsi le même gonflement devroit se trouver ordinairement, où la fièvre seroit aussi ardente que dans la petite vérole ; ce qui n'est pas vrai : d'où on est obligé de croire que c'est le venin même de cette maladie, aidé par la fièvre, qui excité dans les sucs des tissus cellulaires, un mouvement intestin, par lequel il dégage & rassemble les atômes d'air, qui par leur jonction recouvrent un ressort qui en se dilatant produit un gonflement. Ce gonflement est apparament de même nature que celui qui est produit par le venin du serpent qu'on appelle *inflator;* mais dans la petite vérole ce gonflement n'est point dangereux. C'est même un mauvais présage, lorsqu'il vient à s'affaisser tout-à-coup ; on a lieu de soupçonner que c'est quelque gangrene ou quelqu'autre accident qui commence à éteindre la chaleur naturelle.

[2.] Je ne décide point si les saignées du pied sont préferables à celles du bras ; plus on cherche des raisons solides pour prendre un parti plutôt que l'autre, moins on en trouve, comme nous l'avons démontré dans un autre ouvrage, si ce n'est peut être dans le cas de quel-

*Il paroit indifferent que ce soit du pied ou du bras que l'on saigne.*

que congestion sanguine, où il semble que la saignée dérivative est préferable à la révulsive, pour procurer du-moins une petite dimotion momentanée qui peut être de quelque utilité : mais la théorie des inflammations la plus exacte, ne paroît assujettie ni à dérivation, ni à révulsion, telles que la saignée peut les procurer : l'expérience n'en distingue pas non plus les avantages. C'est ce que j'observai assez bien il y a quelques années, au village de Fontenai Mauvoisin près Mantes, où plusieurs personnes furent prises d'une fiévre violente qui portoit aussitôt au cerveau, & qui enlevoit en peu de tems ceux qui n'étoient pas secourus à propos. J'y fus appellé, je m'attachai à d'abondantes saignées du pied & de la gorge, ensuite je me fixai à celle du bras seulement comme commodes ; tous guérirent également, il n'en mourut plus. Le tout dépendoit de verser du sang avec profusion de quelque partie que ce fut, le choix étoit inutile. Ainsi, quoiqu'en dise l'Auteur du brigandage de la medecine, cette question me paroît ici peu importante ; ceux qui croient qu'il est meilleur de saigner du pied, peuvent le faire, car du-moins est-il certain

qu'ils satisfont autant à l'essentiel, que ceux qui saignent du bras. Mais est-il vrai aussi qu'à l'égard des personnes dont les vaisseaux ne sont pas également propres au bras ou au pied, à fournir de bonnes saignées, on doit préferer l'endroit où les vaisseaux sont plus avantageux pour obtenir des saignées aussi amples & aussi promptes qu'on le souhaite : car le petit changement que cause une saignée dans la distribution du sang, lorsqu'elle se fait à une partie ou à l'autre, n'est point à comparer avec la difference qu'il y auroit entre une saignée, où le sang sort promptement & à discrétion, & une autre saignée, où à peine peut-on avec beaucoup de tems, tirer du sang suffisamment. D'ailleurs c'est que dans ce dernier cas la dérivation & la révulsion se réduiroient, pour ainsi dire, à rien, à cause de la lenteur de la saignée, comme je l'ai observé par les expériences que j'ai faites à diverses reprises sur le mouvement des liquides assujettis à parcourir des tuiaux. Il y a cependant une attention à avoir dans l'usage de ces saignées à l'égard de quelques particuliers, sur lesquels la saignée du pied fait une impression differente que celle du bras : car il y en a surtout

parmi les femmes, qui s'évanouissent toujours, ou qui entrent dans des vapeurs convulsives quand on les saigne du pied, ce qui ne leur arrive jamais, quand on les saigne du bras : d'autres au-contraire, c'est quand on les saigne du bras, & jamais quand c'est du pied. Ainsi il n'y a point là-dessus d'autre regle à donner à cet égard, que ce que nous pouvons en apprendre de la part de ceux qu'on saigne ; ainsi il est aisé de comprendre que la dérivation ni la révulsion n'ont point de part à cette bisarrerie.

403. Usage de la purgation.

L'usage continué de l'opium est fort recommandé par d'habiles Praticiens, du-moins jusqu'au tems de la salivation & de la dépuration. On le donne à fort petite dose & mêlé dans des potions temperantes pour le distribuer plus facilement. Ce remede paroît en effet excellent pour entretenir plus de souplesse & de calme dans les solides, & par-conséquent moins d'activité dans les liquides.

La putréfaction colliquative est un des plus redoutables accidens qui ordinairement surviennent à la petite vérole. Comme cet accident qui se manifeste par des flux de ventre ou des sueurs, paroît être toujours l'effet de l'infection

d'humeurs fort corrompuës, qui se glissent des premieres voies dans la masse du sang ; soit qu'elle soit fournie par un air infecté qui de dehors vient occuper ces endroits, où il pervertit les matieres qui s'y trouvent, soit que ces mêmes matieres soient par elles-mêmes fort disposées à se corrompre, & que la chaleur de la fiévre acheve de les faire tomber dans un degré contagieux de putréfaction ; soit enfin que beaucoup de ces matieres trop disposées à la pourriture, passent en abondance dès les premiers jours dans la masse du sang, où elles ne peuvent que devenir tout-à-fait putrides, il est toujours vrai qu'on ne peut plus surement se précautionner contre cette putréfaction mortelle, qui arrive quelquefois dès les premiers tems de la petite vérole, qu'en s'assurant d'abord de toutes les matieres qui séjournent dans les premieres voies au commencement de la maladie, & d'avoir de tems en tems la même attention jusqu'au moment de la suppuration, afin que ni les matieres qui se trouvent d'abord dans l'estomac, ni celles qui pouroient s'y être arrêtées depuis, ou celles qui auroient pu échapper à la premiere purgation, ne pussent devenir nuisi-

bles. Ainſi dès les premiers jours de la maladie, on commencera auſſitôt par quelques ſaignées, & par purger le malade : on continuera enſuite les ſaignées, autant que les accidens & la fiévre l'exigeront, ſans que cela empêche de repeter la purgation avant l'éruption, ſi un cours de ventre avec des matieres putrides l'indiquoient. Le calme qui ſuit ordinairement l'éruption, eſt encore le moment le plus favorable qu'on puiſſe choiſir pour y revenir. Dans toutes ces purgations de précaution, où l'on ne doit point avoir en vuë la maſſe du ſang, parcequ'alors elle ne peut encore rien, ou preſque rien fournir par cette voie, les vomitifs ſont préferables aux ſimples purgatifs, parceque ceux-là agiſſent plus efficacement dans les premieres voies, & qu'ils y bornent, pour ainſi dire, toute leur action ; au-lieu que les purgatifs paſſent légérement ſur les matieres qui ſe trouvent dans l'eſtomac, que d'ailleurs ils ſollicitent & tourmentent inutilement les glandes des inteſtins, cette irritation qu'ils cauſent, redouble la fiévre & les autres accidens, notament la fonte putride ſi elle avoit déja lieu. C'eſt-pourquoi d'habiles Praticiens ſe contentent de diſſoudre quel-

ques grains de tartre ſtibié dans trois ou quatre verres de tiſanne, ou d'apozeme, qu'ils diſtribuent d'heure en heure au malade : ce remede excite doucement le vomiſſement, & fait couler par en bas une partie des matieres qu'il a remuées. Quelques uns preſcrivent même l'*hipecacuana*, lorſqu'il y a une fonte putride qui fait déjà beaucoup de ravage.

Comme la fiévre de la petite vérole, notamment de la confluente, eſt preſque toujours très-vive & très-longue, il eſt impoſſible que ſur le déclin de la maladie, les débris des humeurs ne tournent preſque tous en pourriture. Cette putréfaction fébrile fournit de nouveau, de puiſſantes indications pour la purgation ; ainſi pour ſe mettre en garde contre les funeſtes dépôts qui ſurviennent ſouvent vers la fin & à la ſuite des petites véroles, il faut retourner aux purgatifs, après que le tems fougueux de ſuppuration ſera paſſé, lorſque le pus ſera tout-à-fait hors des vaiſſeaux, & qu'il aura, comme nous le dit fort bien *M. Helvetius*, commencé à prendre une conſiſtance qui le mette hors d'état d'y rentrer ; parceque ſa rentrée dans le ſang pouroit y cauſer, ainſi qu'il eſt ordinaire à toutes les purulentes,

une colliquation putride qui seroit dangereuse. Il arrive quelquefois que longtems après la suppuration, la fiévre persiste avec violence, & continuë à racornir de nouveaux sucs albumineux, tandis qu'elle corrompt les anciens: ce racornissement empêche du-moins en partie, le relâchement des solides, & rend la purgation plus difficile. On peut remedier à cet inconvenient par la saignée qu'on repetera même, si le sang qu'on aura tiré, manque de véhicule, & s'il est fort coüeneux. La détente qu'on obtient par ces dernieres saignées, rend la députation du sang bien plus possible par le moien des purgatifs, qu'on doit alors réïterer fréquemment jusqu'à la fin de la curation.

## DE LA FIEVRE POURPRE'E.

### *Observation.*

TOutes les fiévres petechisantes, ou avec éruption à la peau, ont tant de rapport avec la petite vérole, que je n'ai pas cru devoir en traiter en particulier; néanmoins une maladie de cette espece, qui a regné au village de Freneuse à deux lieux de Mante, m'a

déterminé à en donner du-moins l'hiſtoire, pour confirmer ce que nous avons dit ſur l'uſage des cordiaux, & ſur l'utilité de la ſaignée dans la putréfaction des humeurs, & dans les éruptions cutanées. Cette maladie épidemique étoit une fièvre colliquative avec éruption milliaire ou ichoreuſe à la peau, deux ſimptomes qui déclaroient doublement ici une malignité putride. L'état des humeurs étoit dans cette maladie, à peu près le même que dans les petites véroles criſtalines, où l'acrimonie eſt ſi mordicante qu'elle eſt capable de cauſer au-dedans, ſurtout au cerveau, de ces inflammations gangreneuſes qui tuent inopinément les malades. La fièvre étoit accompagnée dès le commencement, d'une grande moiteur preſque continuelle, qui ne finiſſoit entierement qu'avec la maladie. Le 2 ou le 3e. jour, le corps ſe couvroit de petits exanthemes inflammatoires, qui dégeneroient en un pourpre blanc, ſemblable pour la figure, pour la groſſeur, & pour la couleur, à des grains de millet; ces grains étoient remplis d'une liqueur claire comme de l'eau. Les autres accidens n'avoient d'ailleurs rien d'effraïans. Du côté des premieres voies il n'y avoit

pour l'ordinaire ni cours de ventre, ni envie de vomir, ni dégoût. Du côté du principe vital, la foiblesse n'étoit point fort considérable: il n'y avoit point d'anxieté, le pouls étoit reglé, la fiévre n'étoit point extraordinairement violente, mais accompagnée d'une chaleur acre & brûlante, qui malgré la moiteur de la peau, se remarquoit très-sensiblement. La tête paroissoit libre, l'esprit étoit tranquille, les yeux n'étoient point enflammés, mais un peu larmoians & brillans. Cependant quelque tems avant la mort de ceux qui perissoient de cette maladie, la fiévre devenoit excessivement brûlante; enfin les agitations & le délire survenoient, & la mort suivoit de près. Peu de tems après les cadavres exhaloient une puanteur si considérable, qu'on étoit obligé de les enterrer au plutôt. Je fus mandé pour donner mon avis sur ce qu'il y avoit à faire dans cette maladie, qui commençoit à mettre la consternation dans le païs. Mon sentiment fut que tout d'abord on saignât promptement & avec profusion, pour prévenir des inflammations qui presqu'aussitôt qu'elles sont arrivées, ne reconnoissent plus de remedes, & pour empêcher le progrès de la putréfaction,

en rendant par ce moien les humeurs plus cruës, & par-conséquent moins putrescentes. Je banis tous les cordiaux chauds, stimulans, pour donner la préference aux aceteux, aux aigrelets. Le lendemain j'y retournai avec *M. Duvrac* Medecin de beaucoup de merite établi en cette Ville; un autre Medecin devoit s'y trouver aussi, mais nous ne pûmes pas nous rencontrer ensemble. *Monsieur Duvrac* saisit les mêmes indications que moi; mais le Medecin qui devoit se trouver avec nous, & qui ne vint qu'après que nous fûmes partis, quoique fort habile, ne se déclara pas pour la saignée; il rappella les cordiaux chauds, dans le dessein d'aider la nature à chasser le venin qui faisoit éruption à la peau. Ce sentiment conforme aux préjugés vulgaires, prit d'abord le dessus dans l'esprit des malades; mais le Chirurgien du païs, homme aguerri & fort entendu, étoit porté pour la saignée; il sollicitoit de toutes ses forces les malades à s'y rendre, il en gagna quelques-uns qu'il saigna brusquement 4 ou 5 fois, & qu'il secondoit souvent par l'émetique; * & il leur faisoit prendre pour tous cordiaux & pour boisson ordinaire, de l'eau où il faisoit boüillir des cerises qui dans ce tems-là commençoient

* Ce remede est presque toujours essentiel dans ces maladies puri-

des colliquatives, où il est même nécessaire de le repeter plusieurs fois soit seul, soit avec de la manne ou avec des sels laxatifs délaiés dans beaucoup d'eau,

à mourir. Le succès en fut très-heureux à la difference de ceux qui étoient traités dans le goût de notre dernier Medecin, car il en mouroit de ces derniers jusqu'à quatre ou cinq par jours. L'exemple rendit bientôt les autres dociles : alors traités tous comme nous le souhaitions, la maladie fut sans danger. Le Chirurgien saignoit tant qu'il vouloit du bras ou du pied indifferemment, & sans conséquence. Madame la Duchesse de la Rochefoucault, Dame de cette Paroisse, consulta *M. Mollin* qui recommenda fort aussi la saignée ; ce remede étoit en effet si souverain contre cette maladie, que ceux qui étoient suffisamment saignés avant le tems de l'éruption, étoient délivrés & de l'éruption & de la sueur. Le Chirurgien en avoit tellement connu l'utilité, qu'il se moquoit de certaines circonspections ordinaires, quelquelques personnes de la profession lui recommandoient d'avoir, comme de cesser les saignées dès que l'éruption paroissoit, & de n'en pas faire non plus sans auparavant secher les malades qui étoient en sueur. Il saignoit hardiment, & avec un égal succès dans la sueur, pendant & après l'éruption. La Cour fut informée de cette maladie. On m'envoia des ordres par un exprès pour exa-

miner, & en faire mon rapport. La saignée avoit deslors commencé à produire de bons effets. On fut entierement rassuré à la Cour, sur l'exposé que j'y envoiai. Cette maladie se fixa à ce seul village où elle regna environ deux mois. Le païs est abondant en cerises, & on recommanda fort quand elles furent en maturité, aux habitans de ce Village, d'y avoir recours comme à un préservatif, & la maladie a disparu.

---

## § *VI. Des fièvres intermittentes.*

404. Conjonctures sur la cause de leur mouvement periodique.

IL ne nous reste plus pour terminer ce chapitre, qu'à dire un mot sur le tems le plus convenable pour la saignée dans les fièvres intermittentes. Le mouvement periodique de ces fièvres, excite la curiosité de tout le monde pour en trouver la cause; & quoique cette question ne paroisse pas fort importante pour la pratique, du-moins est-ce un fait de théorie qui merite bien qu'on ne se lasse pas de s'appliquer à découvrir, s'il est possible, les ressorts qui reglent la marche de ces fièvres, & qui tiennent contre toutes les secousses que l'on donne à la machine, soit par un regime

bien ou mal observé, soit par les évacuations plus ou moins violentes qu'on met en usage pour déraciner ces maladies.

Tout le monde est assez d'accord qu'il y a un levain qui entretient les retours periodiques de ces fiévres ; mais la difficulté est de lui trouver une retraite, où il soit à l'abri des évacuans, des autres remedes géneraux, & de tous les changemens qui peuvent arriver dans la maniere de vivre. Ceux qui le placent dans l'estomac, le mettent trop en prise à l'émétique & aux purgatifs. Le pancreas, le foïe, & les autres visceres glanduleux trop excités, & trop exprimés par ces évacuans, leur livreroient bientôt aussi ce levain en tout ou en partie, s'ils en étoient les dépositaires. Quand même il échapperoit à leur poursuite, le point principal de la difficulté resteroit toujours ; car d'où fera-t'on dépendre la régularité de ces mouvemens ? Dira-t'on encore qu'il faut à cet ennemi, chaque fois qu'il vient regagner son retranchement, un certain tems pour se rétablir toujours dans le même degré de force ? Ce n'est pas assez : il faut montrer au-surplus pourquoi ce tems est toujours égal, lorsque les cir-

conſtances qui ſemblent devoir y contribuer, ne ſont preſque jamais les mêmes; car pourquoi le changement qui ſurvient dans les exercices, dans le boire, dans le manger, &c. ne retarde, ou n'avance-t'il pas ces diſpoſitions qui doivent remettre ce levain en état d'exciter un nouvel accès; de même qu'un morceau de pâte, fermente ou s'aigrit plus ou moins promptement, ſelon qu'il eſt plus ou moins expoſé au chaud ou au froid? Répandre ce levain dans les vaiſſeaux limphatiques, comme font quelques-uns, c'eſt lui faire parcourir des routes inégales qui le rapporteront dans le ſang en tout tems; de maniere que la fiévre ſeroit continuë, ou dumoins plus d'*accès*, plus d'*intermiſſions* reglées.

Les deux circulations ſi oppoſées en vîteſſe, qui ſont admiſes aujourd'hui par les Medecins, nous fourniſſent des conjectures qui peuvent, ce me ſemble, ſervir à réſoudre ces difficultés, & à nous ramener à peu près au ſentiment des Anciens, qui mettent le foïer de ces fiévres dans les veines *meſeraiques*. L'une de ces circulations eſt celle qui ſe fait dans la veine porte & ſes dépendances, où le ſang, comme on l'a fait voir, *n°.199.* [2.]

séjourne un tems considérable, avant que d'en sortir, à cause de l'extrême lenteur avec laquelle il la parcourt. L'autre est celle qui se fait généralement par tout le reste du corps, & ordinairement avec une rapidité extrême. n°. 199.

Ces deux circulations ont nécessairement leurs voies particulieres pour la dépuration du sang qu'elles conduisent. La circulation générale a universellement tous les émonctoires, par où le sang arteriel va se décharger de ses superfluités. La veine-porte a seulement le foïe par où elle se décharge de la bile récrémenteuse &, même de la plus grande partie de la bile excrémenteuse ; car dans la jauniſſe qui est causée par l'obstruction de ce viscere, les matieres fecales ne sont plus teintes de cette derniere ; celle-ci est obligée de prendre la route des urines, puisque les urines se trouvent alors incomparablement plus chargées de cette bile qu'à l'ordinaire : preuve que le foïe est la principale voie de décharge des matieres bilieuses, & des autres impuretés qui ont du rapport avec elles. Ces deux circulations & leurs dépurations particulieres, peuvent nous faire comprendre la cause de ce déflux & réflux, qui dans le petit monde caracteriſe les fiévres pe-

riodiques. Car si ces dépurations se font bien de part & d'autre, & que la cause qui a originairement excité la fiévre, cesse, la fiévre cesse aussi sans retour : si au-contraire la dépuration se fait seulement par la voie des sueurs, des urines, & par les autres voies de décharge des arteres, celles-ci dont le jeu excessif fait la fiévre, pourront se débarrasser à la verité de ces matieres incompatibles qui causent leur agitation ; en ce cas une dépuration se manifestera par des urines, par des sueurs assez copieuses, comme il arrive à la fin des accès de fiévres intermittentes ; alors le calme succedera à la tempête. Mais ce calme ne peut pas durer, si le foïe ne fait aussi son devoir à l'égard du sang de la veine-porte ; s'il ne débarrasse le sang de cette veine des matieres vicieuses, qui y ont passé pendant l'accès ; car ce sang chargé du fébrifique & des autres matieres perverties par cet accès, sortira enfin de cette veine pour revenir au cœur, & passer delà dans les arteres, où par son incompatibilité avec ce genre de vaisseaux, il reproduira un nouvel accès. Tant que ce sang impur a séjourné dans la veine-porte, il y a eu intermission, parceque cette veine qui n'a pas d'action comme les arteres, n'est point sus-

ceptible d'agitation febrile. Pendant le calme qui a suivi le premier accès, les arteres qui vont se décharger dans la veine-porte, n'y ont apporté qu'un sang doux & netoïé par cette dépuration qui s'est faite à la fin de l'accès. Mais depuis que la fiévre a recommencé, celui qu'elle reçoit, se trouve encore chargé de matieres fébriles. Ainsi cette veine se trouve successivement remplie du sang paisible, & d'un autre capable d'exciter la fiévre, lequel sang elle renvoïe successivement aussi au cœur, tel qu'elle les aura reçûs, du-moins tant que le foïe refusera de débarrasser des matieres fiévreuses celui qui en est chargé; & c'est ce retour alternatif de ces deux sortes de sang, qui amene tantôt le trouble, & tantôt le calme. L'heure & le moment pour chacun de ces deux états est préscrit & déterminé par les loix de la circulation. De cette façon s'entretiennent ces fiévres habituelles dont les accès reviennent toujours à peu près à la même heure. Cette hipothese est fondé uniquement sur l'œconomie animale; on n'y mêle rien d'étranger, cependant faute d'avoir quelque fait qui prouve au juste & *de visu*, combien le ralentissement du sang dans la veine-porte fait emploier

à celui-ci de tems pour la parcourir, on ne donne cette hipotheſe, que comme une conjecture fondée ſur la poſſibilité & ſur la difficulté d'en pouvoir établir une autre auſſi ſatisfaiſante.

Le plus ou le moins de durée ou de danger de ces fiévres, dépend du caractere, & de la quantité de la matiere heterogêne qui les commence, ou qui les entretient, & de la diſpoſition des viſceres, ſurtout du foïe; car on trouve en effet preſque toujours celui-ci ſenſiblement en défaut dans ceux qui periſſent de fiévres intermittentes.

Le plus ou le moins d'intermiſſion dépend de la quantité, & de la matiere fiévreuſe, de la lenteur de la circulation dans la veine-porte. Cette lenteur de ſon côté dépend du temperament, de la conſiſtance, ou du plus ou du moins d'agilité dans les humeurs, & dans les ſolides. C'eſt pourquoi les vieillards, & les mélancoliques ſont ſujets à la fiévre quarte, où les intermiſſions ſont fort longues : les bilieux & les jeunes gens ſont ſujets à la fiévre tierce où les intermiſſions ſont plus courtes.

L'irrégularité des mouvemens périodiques de ces fiévres, dépend des matieres heterogênes qui viennent des pre-

mieres voies, ou qui viennent d'un ulcere interne, ou d'ailleurs se mêler avec le sang, ou enfin de quelqu'autre cause indépendante de la marche des liquides. Leur régularité dépend de la matiere fiévreuse uniquement, & entierement assujettie aux loix de la circulation.

Ces fiévres sont simples, s'il n'entre point de matiere fébrile qu'après que celle qui y a entré d'abord, est revenuë au cœur. Elles seront composées, si la veine-porte reçoit plus d'une fois de ces matieres, avant que de renouveller tout le sang qu'elle contient; delà viennent les fiévres intermittentes, quotidiennes, doubles tierces, &c.

Si la dépuration manque non-seulement à se faire dans le foïe, mais qu'encore elle ne se fasse qu'en partie dans le courant de la circulation génerale, il restera toujours alors dans les arteres, une autre partie de ces matieres incompatibles, qu'elles ne peuvent souffrir sans irritation. Tant que ces matieres échapperont de toutes parts à la dépuration & à la coction, autant de tems elles entretiendront continuellement un fond de fiévre. La veine-porte de son côté fournira & recevra tantôt un sang

chargé de matieres fiévreuſes, tantôt un ſang à demi épuré ; la fiévre ne ſera par-conſequent que remittente, c'eſt-à-dire continuë avec des redoublemens.

405. Le tems le plus favorable pour la ſaignée & la purgation dans les fiévres périodiques.

Les indications pour les fiévres intermittentes ſont les mêmes que pour les autres fiévres, ſi ce n'eſt que n'étant pas continuës, elles cauſent moins de deſordres dans les humeurs ; mais ſi elles portent au cerveau, ou ſi elles ſont accompagnées de quelqu'autre accident facheux, on doit plus ou moins avoir recours à la ſaignée, ſelon la nature de ces accidens. Le tems le plus favorable pour la ſaignée dans les fiévres périodiques, eſt celui de l'accès ou du redoublement ; parceque c'eſt alors que les accidens qui demandent la ſaignée, preſſent le plus, & que les indications pour ce remede ſe manifeſtent davantage. L'activité des ſolides, l'agitation des humeurs & leurs rareſcences qui ſe trouvent fort ralenties, & rabattuës par cette eſpece de foibleſſe qui ſuit ordinairement la ſaignée, font qu'on reçoit à propos le ſecours qu'on en peut attendre. D'un autre côté la ſaignée s'execute bien mieux pendant le fort de l'accès, que dans un autre tems ; les vaiſſeaux ſont plus appa-

rens, & le sang sort plus facilement ; enfin c'est qu'en choisissant le tems de l'accès pour la saignée, on reserve pour les autres remedes, surtout pour la purgation, le tems d'intermission ou de rémission.

Le tems de frisson n'est pas commode pour saigner, parcequ'alors les vaisseaux sont serrés, & leur jeu fort petit, plus propre à peloter, & à épaissir le sang, qu'à entretenir son mouvement : ainsi il ne peut alors couler que difficilement par la saignée. De plus le vomissement auquel les fébricitans ont ordinairement beaucoup de disposition dans le frisson, est encore excité par la saignée, & alors les syncopes le précedent presque toujours ; ainsi non-seulement la saignée se fait mal pendant le frisson, mais elle se trouve encore d'ordinaire fort interrompuë par les accidens auxquels elle donne lieu.

Elle ne convient pas non plus sur la fin des accès & des redoublemens, parcèque c'est le tems où il se fait toujours quelque dépuration, qu'il ne faut point troubler.

CHAPITRE

## CHAPITRE XII.

### INDICATIONS POUR REITERER LA SAIGNE'E, PRISES DE L'INSPECTION DU SANG.

406. L'inspection du sang a toujours paru un moien peu sur pour juger de l'état d'un malade.

L'inspection du sang a toujours paru un moien fort équivoque pour découvrir les bonnes ou les mauvaises dispositions des humeurs, & encore plus pour en tirer quelques indications dans la pratique. Souvent, dit *Baillou*, on tire des veines de personnes saines, un sang, qui paroît fort mauvais & fort impur, tandis qu'on en tire qui paroît très-bon à d'autres, qui quelquefois ont interieurement des parties fort endommagées.

Le peu de connoissance que les Anciens ont eu de la nature de nos humeurs, & du rapport que leurs qualités sensibles ont avec le jeu des solides, ne les mettoit pas à beaucoup près, en état de tirer, au simple aspect du sang, des conséquences bien justes sur l'état du malade. Il suffisoit que le sang leur parût sous une couleur sale, pourqu'ils le

cruſſent corrompu, ou plein d'impuretés. Ils en auguroent mal auſſi, quand il leur paroiſſoit noir & groſſier; mais s'il étoit clair & vermeil, ils le croioient parfait; *ſi cruſſus & niger eſt, vitioſus eſt, ſi rubet & pellucet integer eſt*, Celſ. lib. 11. cap. 10. L'expérience ſeule a dû faire appercevoir la fauſſeté de cette regle; car il y a certains temperamens qui s'accordent avec une bonne ſanté, où le ſang ne ſe trouve pas cependant d'un beau rouge, ni d'une conſiſtance déliée: les mélancoliques ont le ſang groſſier, & d'un rouge brun: ceux qui ſont d'un temperament pituiteux-mélancolique, fourniſſent ordinairement un ſang gluant, d'une vilaine couleur, ſale & blanchâtre, qui cependant ne doit point être ſuſpect. Nous avons moins lieu auſſi de nous défier d'un ſang dont le *coagulum* eſt maſſif, & même fort coüeneux, que d'un ſang bien rouge, & qui ſe coagule difficilement; car celui-ci eſt ordinairement infecté d'un acre ou d'un volatil pernicieux qui détruit les ſucs lians, & qui nous doit faire ſoupçonner de la putréfaction dans les humeurs. Auſſi a-t'on experimenté que plus le ſang eſt d'un rouge vif & éclatant, plus il ſe corrompt promptement.

*Wepfer* a remarqué que cette dissolution putride va quelquefois si loin dans certaines fiévres, que le sang ne se prend ou ne se coagule point après la mort.

C'est avoir une idée trop grossiere du défaut de pureté des humeurs, que d'en juger par la couleur sale, ou par la consistence trop épaisse de la partie rouge. Ce n'est pas là où résident les impuretés de la masse des humeurs. Le sang proprement dit, est un composé de globules détrempés, & continuellement lavés par la partie sereuse. Ce seroit donc dans ce véhicule que nous devrions chercher à les voir, ces impuretés dont on parle tant, si elles étoient visibles; je dis, si elles étoient visibles, car ce qu'il y a de plus impur & de plus mauvais dans nos humeurs, est souvent le plus fin & le plus imperceptible. Aussi ne doit-on point se proposer de découvrir ces impuretés, ni aucun heterogêne morbifique par l'inspection du sang.

On doit penser la même chose de la corruption du sang: car ces couleurs sales & blanchâtres qu'on y voit, n'en marquent point cette corruption, comme le croit le vulgaire; elles marquent seulement la matiere propre du sang qui

aulieu d'être diviſée & formée en globules, eſt réduite à un état informe, & dépourvû de cette couleur rouge qui eſt celle du ſang bien formé; elle ne nous paroît que comme une glaire d'une couleur purulente, qui induit à croire qu'il y a de la pourriture; tandis que cette ſubſtance n'a ſouvent d'autre défaut que de n'être pas coulée en globules.

407. Attentions qu'il faut avoir dans l'inſpection du ſang.

L'inſpection du ſang demande d'ailleurs bien des précautions pour ne s'y pas méprendre très-ſouvent, parcequ'il y a tant d'accidens, ou de circonſtances qui peuvent changer la couleur, la conſiſtence & les autres qualités ſenſibles du ſang, qu'on y eſt fort aiſément trompé. Le vaſe où l'on le met, le tems qu'il y a qu'il eſt tiré, la maniere dont il eſt ſorti, la diſpoſition de l'air lors de ſa ſortie, le froid ou le chaud que la perſonne a ſouffert pendant la ſaignée, le tems d'exacerbation ou de rémiſſion, l'âge, le temperament du malade, l'état préſent de ſon pouls, le tranſport ou le remûment du ſang, le lieu où on le place, peuvent y apporter du changement. Si on tire du ſang dans un vaſe plat & fort large, il s'y trouvera fort étalé, l'air le pénetrera, le refroidira & le coagu-

ſera, avant que l'humeur glaireuſe, s'il y en a, puiſſe ſe ſéparer: ainſi quand il y auroit dans le ſang une diſſolution glaireuſe, elle ne pouroit paroître, elle ne formeroit point cette couëne blanchâtre qui la manifeſte ordinairement. S'il fait fort froid, que la perſonne s'en ſoit ſentie, que le ſang ſoit coulé fort lentement, & par une petite ouverture, il eſt preſque coagulé avant qu'il ſoit dans le vaſe, & il y aura le même inconvenient; car cette glaire dont on vient de parler, ne poura paroître, & elle fermera ſi exactement les interſtices des globules du ſang, qu'elle y empriſonnera; alors preſque toute la ſeroſité, la maſſe du ſang ſemblera n'être que du ſang d'un beau rouge, & entierement dénüé de véhicule. Si l'on tire du ſang d'un vieillard, d'un bilieux, d'un pituiteux, d'une perſonne affligée de maladie cronique, ou d'une fiévre colliquative, on trouvera beaucoup de ſeroſité, dont on ne poura bien juger, qu'on ne ſoit déja au fait du temperament, de l'âge & de la maladie de la perſonne ſaignée. Si on examine du ſang peu de tems après ſa ſortie, la ſéroſité n'en ſera pas encore ſéparée. Si on l'examine quelques jours après, une diſſolu-

tion putride poura augmenter beaucoup cette serosité. Si on saigne dans une disposition inflammatoire, rumatisante, catharralle, dans une *cachexie* glutineuse, on le trouve couvert d'une glue, dont on ne poura tirer d'indication sans être d'ailleurs instruit de l'état du malade. Si on transporte le sang, après que la serosité en est séparée, cette serosité balotée délaïera la partie rouge, & s'en teindra; alors sa couleur trompera. Si on expose le sang au soleil, sa serosité se dissipera, sa surface rôtie paroîtra noire, on n'y connoîtra plus rien. Le sang qui sort avec impetuosité, comme dans le fort d'un accès ou d'un redoublement de fiévre, & qui tombe de haut dans les palettes, mousse beaucoup, & on dira qu'il est subtil, bilieux & échauffé; au-lieu que si on recommence la saignée peu de tems après, que le sang coule lentement, que ce soit pendant un frisson, & qu'il ne tombe pas de haut dans la palette, celui-ci passera pour grossier, lourd & épais.

408. Le sang fort couëneux.

Le sang qui est fort dénüé de serosité, & qui se couvre d'une couëne fort dure & fort coriace, est le seul, je crois, qui peut absolument accuser les principaux caracteres de la maladie de la

perſonne ſaignée ; parcequ'alors il eſt toujours vrai que le jeu des ſolides eſt dur & contraint, qu'il y a une grande inflammation dans le ſang, ou dans quelque partie, que les vibrations des arteres ſont bruſques, vigoureuſes & très fréquentes, que la chaleur va juſqu'à racornir les ſucs albumineux, & à diſſiper la ſeroſité. Nous avons aſſez parlé dans le chapitre précedent, de ces diſpoſitions, & des indications qu'elles fourniſſent pour la ſaignée, nous pourrons nous diſpenſer ici d'un plus long détail ; il ſuffit de remarquer que beaucoup de Praticiens recommandent de ſaigner, juſqu'à ce que le ſang vienne à changer de couleur. Ce précepte conduiroit ordinairement trop loin. Il m'eſt arrivé pluſieurs fois dans des inflammations de poitrine, ou d'autres maladies inflammatoires, de tirer juſqu'à 15 ou 16 livres de ſang ſans obtenir ce changement, ſans même parvenir juſqu'à procurer au ſang aſſez de ſeroſité, pour que le *coagulum* nageât, ou ſe détachât pour la plus grande partie, du vaiſſeau qui le contenoit. C'eſt ce défaut de ſeroſité qu'il faut cependant tâcher de vaincre par les ſaignées, ſurtout ſi la fiévre & les accidens perſiſtent.

dans leur violence, ſi le pouls ſe maintient toujours fort & bruſque ; car rien n'entretient plus ces caracteres que les ſucs albumineux racornis, parcequ'ils ſoutiennent extrémement la force des parois des vaiſſeaux. Or dans les maladies inflammatoires principalement, tout dépend d'abattre cette force, parceque ce n'eſt que par un relâchement extrême des vaiſſeaux de la partie enflammée, que l'inflammation peut ſe réſoudre.

409. Le ſang glaireux.

Lorſque la couëne qui ſe forme ſur le ſang eſt glaireuſe & molle, comme dans les fluxions de poitrine, où la fiévre n'eſt pas bien violente, où le pouls eſt relâché, petit & peu vigoureux, cette matiere glaireuſe qui eſt ſujette à engluer le poûmon, inſpire aux Praticiens differentes idées, pour ſe défaire d'une humeur dont les effets ſont ſi redoutables. Les *ſudorifiques*, les *purgatifs* & les *expectoraux* ont eu d'abord la préference. Mais cette glaire eſt la matiere même du ſang qui eſt faite pour reſter dans les vaiſſeaux, & qui ne donne priſe à aucun évacuant, qu'auparavant elle n'ait paſſé par cette coction fébrile qui la rend miſcible avec quelque véhicule excrétoire. Ainſi ces

[2.] *Fluxion de poitrine.*

remedes emploiés avant le tems, ne peuvent produire qu'un mauvais effet, parcequ'ils épuisent une partie de la serosité qui détrempe cette matiere. Les purgatifs ne peuvent donc convenir ici que comme dans les autres maladies aiguës, pour nettoier les premieres voies d'impuretés qui peuvent contribuer à entretenir la cause de la maladie. C'est-pourquoi on s'est quelquefois bien trouvé de ces remedes, & surtout des vomitifs emploiés tout d'abord après quelques saignées; & on retourne encore doucement à la purgation, dès qu'on voit par les urines, ou par les selles, quelque commencement de coction. Les expectoraux peuvent aussi alors être utiles. Il y en a qui ont recours à des remedes savoneux pour dissoudre cette viscosité qui paroît par le sang qu'on tire: ce procedé ne peut réüssir non-seulement parceque cette matiere ne reconnoît point de pareils dissolvans, mais encore parcequ'elle est elle-même l'effet d'une dissolution. Si cette matiere qui devient visqueuse, englue la poitrine, ce n'est pas manque qu'elle soit assez fluide; c'est peut-être plutôt parcequ'elle l'est trop, & que par-là elle peut s'infiltrer dans le tissu cellulaire qui sé-

pare les lobules du poûmon, où elle reste toujours exposée à la froideur de l'air que le malade respire, qui donne à cette matiere, fort aisée à s'épaissir au froid, une consistence un peu glutineuse, & capable d'engager le poûmon, de gêner la respiration. L'inflammation qui se trouve aussi là, fait obstacle: la circulation contribuë encore à l'embarras; peu-à-peu l'infartion augmente, & enfin la fluxion, comme on le dit, se trouve formée, & suffoque le malade, sans qu'on puisse lui donner aucun secours dans cette extrémité. Il n'y a point de moien plus certain, ni plus prompt que la saignée, pour enlever la plus grande partie de cette matiere, pour procurer à celle qui reste, une fluidité aqueuse qui la rend moins susceptible de viscosité, & moins propre à s'embarrasser. Ce même remede combat en même tems, la disposition inflammatoire qui contraint & qui gêne le poûmon. Aussi les Praticiens qui sçavent à quoi s'en tenir, n'épargnent pas alors la saignée, même dans l'âge plus avancé. Cependant quand cette dissolution cause un relâchement fort considérable, la saignée est moins indiquée, ou du moins est-il nécessaire

de ſeconder ce remede par d'autres, qui ſoient capables de cauſer une plus grande dimotion, pour s'oppoſer à l'engorgement qui ſe fait dans les poûmons; c'eſt apparemment delà que dépend le ſuccès des émétiques en pareils cas; le vomiſſement qu'ils excitent, cauſe un ébranlement & des ſecouſſes capables de remuer & d'exprimer les matieres qui font l'engorgement. La foibleſſe dans laquelle ces remedes jette devant & pendant leur opération, fait que non-ſeulement leur action eſt ſujette à bien moins d'inconveniens, mais elle peut même contribuer à la détente & au *défroncement* des parties enflammées. Cet avantage s'eſt ſi bien manifeſté par une bonne réüſſite, que pluſieurs Praticiens très-attentifs & capables de diſcernement, ont ſouvent recours à ces remedes dans les inflammations où l'engorgement eſt auſſi de la partie. Ils leur préparent la voie par pluſieurs ſaignées bruſquement faites, & alors le vomiſſement peut être très-ſalutaire. Il eſt à propos pour appercevoir plus ſurement cette glaire après la ſaignée, de ſe ſervir de pluſieurs palettes pour recevoir le ſang, plutôt que d'un ſeul vaiſſeau; car ſouvent dans une même

ſaignée cette glaire ſe fait remarquer très-ſenſiblement dans une palette, tandis qu'elle ſe tient cachée dans les autres, ainſi on court riſque en ne ſe ſervant que d'un ſeul vaiſſeau, de ne la pas appercevoir. Quelques-uns pour n'y être pas trompés, ſe ſervent d'une aiguille à tricotter, ou de quelque choſe ſemblable, pour fendre la ſurface du coagulum. Si elle déchire au-lieu de ſe fendre nettement, on juge qu'il y a beaucoup d'humeur glaireuſe, & qu'elle eſt racornie, ou ſimplement glutineuſe, ſelon que cette ſurface eſt plus ou moins dure, & qu'elle ſe déchire avec plus ou moins de difficulté. Delà, & des autres accidens, on juge de l'état de la maladie, & du beſoin qu'il y a de retourner à la ſaignée.

410. Le ſang noié de ſeroſité.

Le ſang couëneux dont le coagulum ne forme qu'une petite île dans une mer de ſeroſité peu teinte, ou de couleur ſale, n'indique point la ſaignée; car un tel ſang eſt ordinairement l'effet de quelque maladie *cronique*, accompagnée d'une fiévre habituelle, avec un pouls *duriuſcule* ordinaire dans ces ſortes d'indiſpoſitions, lequel écraſe & défait une partie du peu de globules rouges.

Lorsque la partie rouge est fort abondante, que le *coagulum* ne dépose presque pas de serosité, & que la saignée a été faite à une personne vigoureuse qui se sent lasse, accablée, avec des roideurs ou des engourdissemens dans les membres, la saignée peut être repettée fort à propos, surtout si ces mêmes signes de plethore persistent encore quelques jours après la saignée. Il faut cependant remarquer si ces accidens ne sont point l'effet de quelque disposition scorbutique naissante, surtout dans un temperament mélancolique-sanguin, qui peut fournir comme dans la plethore, un sang épais & abondant. La saignée repettée pouroit pareillement convenir ici, mais dans ce cas elle n'est pas toujours suffisante pour emporter entierement cette disposition.

411. Le sang peu fourni de serosité.

Le sang qui domine beaucoup en serosité trouble, ou peu colorée, & qui vient d'un vieillard, d'un enfant, d'un phlegmatique, d'un valétudinaire, ou d'un personne affligée de maladie cronique, n'indique point, comme nous l'avons déja dit, la saignée; mais s'il vient d'une personne qui a fortement la fiévre, ou que la serosité soit fort teinte, d'un jaune ardent, on doit juger

412. Couleur de la serosité.

delà que le jeu des vaiſſeaux agit violemment ſur les liquides, & qu'il eſt utile d'avoir recours à la ſaignée, pour temperer cette violence. Si le *coagulum* qui nâge dans cette ſeroſité, eſt d'un rouge reſplendiſſant, on doit ſoupçonner que cette ſeroſité eſt infectée d'un âcre diſſolvant ou putride, qui contribuë avec le jeu des vaiſſeaux, à ruiner tous les ſucs lians de la maſſe du ſang, & à décompoſer les globules en globulettes, ou en limphe ſereuſe. Nous avons parlé de l'uſage de la ſaignée dans cette circonſtance, au chapitre de la putréfaction des humeurs. Pour bien juger de la couleur de la ſeroſité, il faut la conſiderer dans un autre vaſe que celui où eſt le ſang; & s'il ſe peut dans un vaiſſeau de faïence blanc, ou dans un verre, car la rougeur du ſang empêche qu'on ne voïe cette ſeroſité dans ſa couleur naturelle. Il eſt bon auſſi de la comparer avec l'urine; car ſi l'urine étoit beaucoup plus pâle & plus cruë, ce ſeroit une marque que la bile excrémenteuſe ne paſſeroit pas aſſez par la voie des urines.

Lorſque la ſeroſité eſt tout-à-fait jaune, & qu'elle teint les linges qu'on y trempe, c'eſt une marque de jauniſſe;

la bile récrémenteuse ne se filtre pas du-moins, autant qu'il faut, par le foïe; alors la peau, le blanc des yeux surtout, se teint en jaune; les urines deviennent de la même couleur, & fort chargées; les matieres fœcales sont au-contraire fort peu colorées. Le principal but où l'on doit tendre, est de rétablir la sécrétion de cette humeur. La saignée par la détente qu'elle cause dans le foïe, par l'aisance qu'elle donne au jeu des petits tuiaux de ce viscere, rend l'obstruction plus vincible, & l'action des remedes désopilatoires, moins irritante & plus sure. On doit surtout y avoir recours, quand cette maladie attaque une personne d'un tempérament fort vif, où l'on a à craindre que la bile ne suscite une fiévre violente.

FIN.

# TABLE

## DES CHAPITRES, ARTICLES, Sections, & matieres contenuës en cet ouvrage.

## *PREMIERE PARTIE.*

## PREMIERE SECTION.

### CHAPITRE PREMIER.

CE QUE C'EST QUE LA SAIGNE'E. Page 1.
*Difference entre la Dépletion & la spoliation que cause la Saignée.* ibid.

### CHAPITRE II.

DE LA DEPLETION. 4
*Elle s'étend par-tout.* ibid.
*Elle est peu considerable.* 8

## CHAPITRE III.

DE LA SPOLIATION. 9
*Comme elle a lieu.* 10
*Raport qu'il y a entre les vaisseaux sanguins & les Vaisseaux blancs.* ibid.
*Raport du sang avec les sucs blancs.* 12
*La Saignée enleve beaucoup plus de sang que de sucs blancs.* 15
*La saignée augmente les sucs blancs.* 17
*Effets de la déplétion sur les sucs lymphatiques.* 18
*Les effets de la saignée dépendent surtout de la spoliation.* 19

# SECONDE SECTION.

## CHAPITRE I.

DES PREMIERS EFFETS DE LA SAIGNE'E. 21

## CHAPITRE II.

DES EFFETS DE LA SAIGNE'E SUR LES SOLIDES. 22
*La déplétion de la saignée produit un*

*relâchement dans les parties solides.* 23
*Les boissons simplement aqueuses ne sont pas contraires à la déplétion.* 24
*Les principaux effets de la saignée sur les solides, viennent de la spoliation.* 26
*La saignée rend l'agilité aux solides.* ibid.
*Elle affoiblit l'action des parties organiques.* 27
*Elle relâche & détend les vaisseaux.* 28
*Elle rend le pouls plus susceptible de viteſſe.* 29
*Elle raſſouplit les solides.* 30
*Reſultat de ce Chapitre.* 31

## CHAPITRE III.

DES EFFETS DE LA SAIGNE'E SUR LES LIQUIDES. 31
*La déplétion de la saignée contribuë à la crudité des humeurs.* ibid.
*La spoliation contribuë auſſi à cette même crudité.* ibid.
*La saignée rend les sucs plus coulans.* 32
*Elle en modere l'activité.* 33
*Elle eſt nuiſible dans une trop grande crudité.* ibid.
*De la Dimotion qu'elle cauſe dans les liquides.* 34
*Elle ralentit le mouvement des humeurs.* 35

DES MATIERES.
*Remarque sur la dimotion que produit la saignée.* ibid.
*Resultat de ce Chapitre.* 36

CHAPITRE IV.

L'INUTILITE' DE LA SAIGNE'E DANS LES MALADIES QUI DEPENDENT D'UN VICE ABSOLU DES SOLIDES. 37

CHAPITRE V.

L'INUTILITE' DE LA SAIGNE'E DANS LES MALADIES QUI DEPENDENT D'UN VICE ABSOLU DES LIQUIDES. 39
*Elle n'enleve presque point de l'humeur morbifique.* 40
*Resultat de ce Chapitre.* 47

*SECONDE PARTIE.*

PREMIERE SECTION.

CHAPITRE I.

DE LA DEBILITATION DES FORCES. 48
*L'abbatement des forces, en maladies ou Symptômes.* 50

*La cause de l'abbattement des forces ne reside pas toujours dans le cerveau.* 54
*Les cordiaux n'agissent pas toujours en réparant les esprits, ou en resistant à la putrefaction.* 56
*Ils sont stimulans.* 56. & 62
*La prostration des forces ne vient pas ordinairement de l'épuisement des esprits.* 56
*Les cordiaux sont de deux sortes.* 57
*Cas où la putrefaction peut attaquer le principe vital.* 59
*Fievres malignes qui dépendent du principe vital, & leurs remedes.* 63
*Détail des divers genres de foiblesse.* 68

## CHAPITRE II.

L'INTEMPERIE SANGUINE OU PLETHORE. 75
*La saignée est le remede des sanguins.* ibid.
*Différence entre l'obésité & la pléthore.* 72
*La pléthore* ad vasa *est rare.* 73
*La pléthore* ad vires *plus ordinaire.* 77
*Effets de la pléthore.* 78
*Signes de la pléthore.* 80
*Utilité de la saignée dans la pléthore.* 81

*Saignées de precaution, utiles aux sanguins.* 83
*Diete, remede de la pléthore.* 84

## CHAPITRE III.

De l'intemperie bilieuse. 85
*Deux sortes d'humeurs bilieuses.* ibid.
*Acrimonie bilieuse.* 86
*Ses effets.* ibid.
*Ses remedes.* 87
*Les Anciens craignoient la saignée dans l'intemperie bilieuse, pourquoi.* 92
*Le sang s'y répare promptement.* 93
*Saignée de précaution, utile aux bilieux.* 94
*Elle prévient la phtisie.* ibid.

## CHAPITRE IV.

De l'intemperie melancolique. 96
*En quoi elle consiste.* ibid.
*Acrimonies salines & virulentes qui en naissent.* 97
*Usage de la saignée & des autres remedes contre cette intempérie.* 100
*Remedes contre la disposition attrabilaire.* 104
*Remedes contre l'intempérie mélancoli-*

*que-pituiteuſe.* ibid.
*Remedes contre l'intempérie mélancolique-ſanguine.* 105
*Affections hypochondriaque & hyſtérique.* 106
*Leurs remedes.* 108
*Diſpoſition atrabilaire.* 110
*Utilité des ſaignées de précaution dans l'intempérie mélancolique.* 113
*Uſage de ce remede pour les vieillards.* 114

## CHAPITRE V.

DE L'INTEMPERIE PITUITEUSE. 116
*Cacochymie glutineuſe.* ibid.
*Remedes.* 117
*Pituite ſéreuſe.* 118
*Saignée pour les enfans.* 119

# SECONDE SECTION.

*Des maladies qui dépendent des liquides.* 121

## CHAPITRE I.

DES VICES DE LA DIGESTION. ibid.

*Trois sortes d'indigestions.* ibid.
*Indigestion fermenteuse.* 122
*Ses remedes.* 125
*Indigestion putride.* 127
*Remarque sur le régime des fébricitans.* 128
*Remedes contre l'indigestion putride.* 129
*Indigestion bilieuse.* 131
*Ses remedes.* 132
*Divers genres de crudités.* ibid.
*Crudités pituiteuses acides.* ibid.
*Leurs remedes.* 133
*Crudités pituiteuses muqueuses* ibid.
*Leurs remedes.* 134
*Crudités putrides.* ibid.
*Leurs remedes.* ibid.
*Crudités bilieuses.* 137
*Leurs remedes.* 138
*Crudités atrabilaires.* 139
*Leurs remedes.* ibid.
*Usage de la saignée dans les indigestions.* 141

## CHAPITRE II.

DE LA PUTRÉFACTION DES HUMEURS. 143
*Le jeu des vaisseaux dispose nos humeurs*

*à la putréfaction.* 144
*Putréfaction febrile.* 145
*Putréfaction ichoreuſe.* ibid.
*Putréfaction gangreneuſe.* 147
*Putrefaction collicative.* 149
*Putréfaction ſyncopale.* 151
*Effets de la ſaignée dans la putréfaction febrile.* ibid.
*Le* régime. ibid.
*La* purgation. 152
*Cure de la putréfaction ichoreuſe.* 156
*De la putréfaction gangreneuſe.* 157
*De la putréfaction collicative.* ibid.
La purgation. *ibid.*
Les cordiaux. 159. 160
L'opium. 160
*Cure de la putréfaction ſyncopale.* 164
*Supurations purulentes & putrides.* 169

## CHAPITRE III.

De l'acrimonie des humeurs. 166
*Acrimonies paſſagere & habituelle.* 166. 167
*Acrimonie bilieuſe & Mélancolique.* 168
*Diverſes ſortes d'acrimonies melancoliques.* 170
*Acrimonies virulentes.* 171
*Acrimonies des ſucs lubricans.* 173
Serum ſalſum. 174

*Remedes dépurans contre les acrimonies habituelles.* 175
*Adouciſſans.* ibid.
*Abſorbans.* 176
*Acrimonie acide & alcaline.* 177

## SECTION III.

*Des Maladies qui dépendent des ſolides & des liquides enſemble.* 180

## CHAPITRE I.

DES EMBARRAS DE LA CIRCULATION. 180
*Cauſes generales des embarras de la circulation.* ibid.
*Indications qu'elles fourniſſent.* ibid.
*Différens effets de ces cauſes.* 181
*D'où dépend les embarras inflammatoires.* 182
*Uſage de la ſaignée dans les embarras en general.* 183
*Dans le ſimple engorgement.* 184
*Dans les diſpoſitions inflammatoires.* 186

## CHAPITRE II.


Du Phlegmon. 189
*La plethore dispose au phlegmon.* ibid.
*L'épaississement du sang ne suffit pas pour causer le phlegmon.* 190
*Le sang arrêté ne peut s'enflammer que par l'action des vaisseaux.* ibid.
*Les vaisseaux limphatiques ne peuvent être le siege des inflammations sanguines.* 191
*Formation du pus.* 194
*Humeurs qui fournissent la matiere du pus.* 195
*Tumeurs phlegmoneuses malignes.* 196
*La saignée, principal remede du phlegmon.* ibid.
*Remedes.* 197
Repercutifs. 198
Resolutifs. 199
*Fausse idée de la résolution.* 200
Anodins. 202
*Emolliens.* ibid.
*Suppuratifs.* 203
*Caustiques.* ibid.

## CHAPITRE III.

De l'Erésipele. 204
*Causé par l'humeur bilieuse.* ibid.
*Les Remédes.* 205
*La suppuration ordinairement ichoreuse.* 207
*Usage de la saignée dans l'érésipele.* 208
*Avantages des grandes saignées sur les petites.* ibid.
*Avantages de la saignée du Pied sur celle du bras.* 209

## CHAPITRE IV.

Du Schirre. 211
*Causé par l'humeur mélancolique.* ibid.
*Usage de la saignée.* 212
*Schirre phlegmoneux.* 213

## CHAPITRE V.

De l'Oedeme. 214
*Causé par la pituite.* ibid.
*Oedeme Erésipelateux.* 215
*Remedes.* ibid.

## CHAPITRE VI.

DE LI'NFLAMMATION LIMPHATIQUE. 217
*Fluxion, Goutte, Rhumatiſme, Catarrhe.* ibid.
*Cauſe des maladies catarrhales*, rhume, *toux* coriza. 219
*Cauſe de la goutte, du rhumatiſme.* ibid.
*Indication.* 220
*Uſage de la ſaignée.* 221

## CHAPITRE VII.

DE LA DOULEUR. 225
*Celles où la ſaignée convient.* ibid.
*Dans la colique.* ibid.
*Dans les douleurs de dents.* 226

## CHAPITRE VIII.

DE L'HEMORRAGIE. 227
*Uſage de la ſaignée.* ibid.

## CHAPITRE IX.

DES PLAIES. 229
*Uſage de la ſaignée dans les plaies.* ib.

*Dans les épanchemens de sang.* 230
*Dans les coups & chûtes.* 234
*Des étranglemens qui arrivent aux Plaies.* 235
*Caractere distinctif des plaies d'armes à feu.* 239
*Plaies étroites & profondes.* 235. 242
*Usage des dilatations dans ces deux genres de plaies.* 239. 242
*Et dans les Plaies avec contusion au Périoste.* 245
*Deffensifs dangereux dans ces genres de plaies.* 247
*Inconveniens des remedes relâchans.* 248
*Remarques sur les pancemens huileux.* 249
*Circonspection dans les pancemens des Plaies qui menacent d'étranglemens.* 250
*Dépôts qui surviennent aux Plaies récentes.* 251
*Utilité des incisions.* ibid.
*des deffensifs spiritueux & antriputrides.* ibid.
*Accidens de la supuration.* 254
*du séjour du pus.* 255
*de la rentrée du pus dans les vaisseaux.* 257
*Remédes contre les accidens de la supuration.* 258

*Issuës que l'on doit procurer au pus.* ibid.
*Moyens pour faciliter l'écoulement du Pus.* 259
*Necessité de garnir les plaies caverneuses.* 260
*Usage de la compression.* 265
*Mauvais effets de l'air dans les Plaies.* 255. 265
*Des corps étrangers.* 266
*Frequence des pancemens.* ibid.
*De la purgation dans les grandes supurations.* 267
*Mauvais effets de l'air dans les fractures compliquées.* 268
*Inutilité des pancemens dans les plaies simples.* ibid.
*Mauvaises qualités du Pus à corriger.* 270
*Engorgemens qui arrivent à la fin des Plaies.* 275

## CHAPITRE X.

De la Gangrene. 277
*Elle commence par les liquides.* ibid.
*Causes des Gangrenes inopinées.* ibid.
*Indication pour la saignée.* 281

## CHAPITRE XI.

Des Fievres. 283
§. I. De la Fiévre ſimple en général. *ibid.*
*Cauſes des fiévres ſimples.* ibid.
*Effets de la fiévre ſur les liquides.* 284
*La chaleur.* ibid.
*La deſtruction des graiſſes.* 285
*La diſſolution glaireuſe.* 286
*Racorniſſement des ſucs albumineux.* 287
*La coction.* 289
*Des Purgatifs avant la coction.* 292
*La criſe.* 293
*La putréfaction fébrile.* 294
*Utilité de la ſaignée dans la fiévre ſimple.* 296
*Le régime.* 297
*La ſaignée ne trouble point la coction.* 298
*Uſage de la Purgation.* 301

§. II. Des fievres inflammatoires. 304

*Les fievres inflammatoires deviennent humorales.* ibid.
*La purgation dans ces fievres.* 305
*Les ſudorifiques.* 306

*La saignée.* 307

§ III. Des dépôts. 308

*Dépôts inflammatoires.* ibid.
*Ils ne sont pas critiques.* 309
*L'humeur peccante y est pour peu de chose.* 311
*Indication pour la saignée.* 312
*Dépôts par engorgement.* 313
*Indication pour la saignée.* ibid.
*pour la purgation.* ibid.

§. IV. Des Fievres malignes. 318

*Leurs espèces.* ibid.

§. V. De la petite vérole. 320

*L'éruption n'est point critique.* 321
*Les pustules sont des dépôts inflammatoires.* 323
*Danger des remedes chauds.* 324
*Comment ils font sortir la petite vérole.* 326
*Ils ne contribuent point à la dépuration du sang.* 328
*Ils ne peuvent réparer les désordres du défaut d'éruption ou de la rentrée de la petite vérole.* 331

*Cas où les cordiaux peuvent avoir lieu.* 333
*Indication pour la saignée dans la petite vérole.* 335
*La saignée du pied ou du bras est indifférente.* 339
*Usage de la purgation.* 342
*Observation sur les fievres pourprées.* 346

§. VI. Des fievres intermittentes. 351
*Conjecture sur leur mouvement périodique.* ibid.
*Tems favorable pour la saignée & la purgation.* 359

## CHAPITRE DERNIER.

INDICATIONS POUR RE'ÏTERER LA SAIGNE'E, PRISES DE L'INSPECTION DU SANG. 361
*L'inspection du sang nous apprend rarement les dispositions du corps.* ibid.
*Attentions que demandent l'inspection du sang.* 364
*Sang couenneux & dénué de sérosité.* 366
*Sang glaireux.* 368
*Fluxion de poitrine.* ibid.

TABLE DES MATIERES.
*Sang noié de séroſité.* 367
*Sang peu fourni de ſéroſité.* 373
*Couleur de la ſéroſité.* ibid.
*La jauniſſe.* 374

FIN DE LA TABLE.

pierre Lecaille

1785